

**L'Exécuteur
[074] – Fleuve
de sang en
Amazonie**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Fleuve de sang en Amazonie

PAR DON PENDLETON

PRESSES
DE LA CITÉ



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**FLEUVE DE
SANG EN AMAZONIE**

PLON  HUNTER

CHAPITRE PREMIER

— J'ai peur.

Alma avait parlé tout bas. Comme si elle avait craint de transmettre son angoisse à Peter Braning. En fait, son confrère n'avait vraiment pas besoin de la trouille des autres. La sienne lui suffisait grandement. Parce que lui non plus n'était pas très à l'aise. Il avait peur aussi, Peter Braning. Malgré ses douze ans d'opérations à chaud dans tous les enfers du globe, malgré les dizaines de coups fourrés desquels il s'était tiré. Jusqu'alors, il avait bénéficié d'une baraka énorme. Toujours sauvé sur le fil du rasoir. En toutes circonstances, même quand il avait eu affaire à des très méchants. C'est-à-dire souvent.

Mais, ce matin, il n'était vraiment pas rassuré.

Parce que, cette fois, il ne voyait pas comment ils allaient en sortir. Perdus dans cette nature hostile, traqués par tous les *pistoleiros* de l'État de Para, leurs chances avoisinaient de très près le zéro absolu. Et, alors que les tambours des Indiens recommençaient à battre leur sinistre mélodie sur l'*igarapé*[\[1\]](#) malgré sa peur, Peter Braning se disait qu'il avait eu tort d'embarquer Alma dans cette galère.

— J'ai les foies, merde ! On se tire.

Encore Alma. Elle se forçait à parler comme un vieux baroudeur, mais sa voix étouffée par la brume tremblait. Se tirer ! Peter aurait bien voulu. En fait, c'est ce qu'ils essayaient de faire depuis la veille au soir. Depuis qu'ils avaient effectué ces fichues prises de vues du camp.

Et qu'ils s'étaient fait repérer.

À cause d'Alma. Un truc de bonne femme. La tension nerveuse, les réactions physiologiques qui l'accompagnent en général. Elle avait voulu s'isoler. Un simple besoin naturel qui, entre hommes, n'aurait posé aucun problème. Mais Alma était une nana. Une sacrée nana, même. Genre star de ciné à l'italienne. Et elle avait disparu un petit moment hors de vue de Peter. Quand elle était revenue, il était trop tard. Ces pourris de *pistoleiros* avaient éventé sa présence. Cela faisait environ huit heures. Huit heures de traque lancinante, huit heures d'une partie de cache-cache perdue d'avance. Toute une nuit dans ce dédale de marais peuplé de glissements menaçants et de cris d'animaux nocturnes. Le calvaire psychologique. Le pire. Celui dont on sait que la mort est au bout.

Une mort épouvantable.

Maintenant, les tambours s'étaient rapprochés et leurs grincements formaient dans la brume matinale une toile de fond sonore lugubre. Sans doute à cause de cette espèce de clameur étouffée et grave qui les accompagnait. Comme un chant traînant, seulement composé d'une note unique. Un chant de mort. Peter Braning le savait. Comme il savait que les *Indios* ne perdaient jamais la trace d'un gibier. Et les *Indios*, ils les avaient précisément aux fesses. Ceux que les *fazendeiros*^[2] avaient achetés et qui guidaient en ce moment leurs tueurs. Les *pistoleiros*. Des hommes sans âme. Des analphabètes, dont la seule culture de tradition était celle de la mort violente.

Les *pistoleiros*. La seule police de la région.

À la solde de Geraldo Teodoro Da Rima.

— Les voilà !

Alma n'avait pu empêcher sa voix de trembler. Braning comprenait ça. Il les avait vus aussi. À travers un voile de brume et les entrelacs de végétation. La forme caractéristique d'une pirogue et les silhouettes des *Indios*. Faciles à reconnaître. Les autres portaient chapeaux. Ils étaient deux. Un à l'avant, l'autre à l'arrière. Tous deux porteurs d'armes automatiques. Mais ceux-là ne représentaient pas le danger immédiat. Les *Indios*, si. Ils avaient l'instinct. Le flair. Ils allaient finir par les débusquer derrière ce rideau de lianes. Dès lors, les *pistoleiros* les tireraient comme des lapins. Enfin, lui d'abord. Pour Alma, la mort viendrait plus tard. Après la torture et les viols. Parce qu'une fille comme elle, ça ne se laissait pas passer. Il ne devait pas y en avoir une seule comme celle-là dans tout l'État de Para.

— Les voilà ! répéta la jeune femme.

Elle avait le visage creusé de peur et, dans la lumière glauque d'aquarium du petit matin amazonien, son regard déjà vert prenait des teintes luminescentes. Peter Braning n'avait jamais essayé de lui faire l'amour. Ce matin, alors que la mort rôdait autour d'eux, il le regretta amèrement. Il se demanda ce qu'elle ferait s'il tentait sa chance à présent, mais, aussitôt, il réalisa qu'il ne le ferait pas. Trop dangereux. Et trop tard. Ils étaient devenus trop copains. Déglutissant avec peine, reportant son regard vers le milieu de l'*igarapé*, il hocha doucement la tête.

— Oui, dit-il bêtement. Les voilà.

Il pensait à autre chose. Notamment au gros sac qui gisait au fond du dinghy. SON sac. Qui, contrairement à celui d'Alma, renfermait quelques gadgets n'ayant rien à voir avec le matériel d'un grand reporter. Sans doute parce que Braning n'était pas qu'un simple grand reporter.

— Écoute, souffla-t-il soudain à l'adresse de sa compagne. Est-ce

que tu serais d'accord pour tenter une retraite par la forêt ?

Alma le regarda comme s'il devenait brusquement fou.

— La... tu veux dire, la jungle ?

Il fit oui de la tête.

— Plus précisément, par les marais, ajouta-t-il en épiant les réactions de la jeune femme.

— Mais... la forêt, c'est la mort.

Elle avait raison ! La forêt était également truffée d'indiens à la solde du sinistre *fazendeiro* et ils seraient massacrés sur place. Mais, au moins, par la jungle, ils avaient encore une toute petite chance de gagner un autre *igarapé* et de semer tout ce beau monde.

— C'est impossible, gémit doucement Alma. Tu sais bien que c'est impossible !

Du coup, elle avait parlé un peu fort. Heureusement, la cacophonie jacassante de la faune diurne couvrait leur conversation. Mais, avec les Indiens, il fallait se méfier. On ne savait jamais de quoi ces types étaient capables.

— Tu es fou, reprit la jeune femme à voix plus faible. Il faut rester là. Attendre qu'ils s'en aillent.

Braning secoua la tête.

— Ils ne partiront pas.

— Mais enfin... ils... après tout, nous ne faisons qu'un simple reportage. Ils ne peuvent quand même pas nous tuer pour ça !

— Si. Et tu le sais, rétorqua Peter, implacable. Tu as vu ce camp ; tu sais à présent ce qui s'y trafique. Da Rima ne peut plus nous laisser filer. Ses hommes vont nous traquer jusqu'à ce qu'ils nous retrouvent. Et ça arrivera fatalement.

Alma savait qu'il avait raison. Elle connaissait l'instinct des Indiens et s'étonnait même qu'ils ne les aient pas encore débusqués. Sans doute à cause de la brume. Pourtant, elle s'accrochait à l'idée que les flingueurs de Da Rima pouvaient encore décider de décrocher.

— La forêt, c'est la mort, s'obstina-t-elle, butée.

Là non plus, elle n'avait pas tort. Leur mission n'avait pas été prévue dans ce sens. Surtout celle d'Alma. Jusqu'alors, elle avait ignoré les véritables activités de Peter. Elle l'avait toujours suivi aveuglément, persuadée qu'il n'était que le célèbre *free-lance* Peter Braning. Et quand ils avaient fait ces prises de vues du fameux camp clandestin, elle était loin de se douter qu'une partie de ces images était destinée à tout autre chose qu'à la grande presse internationale. Tout en surveillant les évolutions lentes de la pirogue ennemie, elle proposa, la peur au ventre :

— On va attendre. S'ils nous repèrent, si on les voit se précipiter vers nous...

— Dis pas de conneries ! la coupa Braning. Tu feras comme je

dirai.

Il venait de prendre sa décision. La pirogue n'était plus qu'à cent mètres environ. Juste au débouché de l'*igarapé*. Les écharpes de brume s'enroulaient autour d'elle comme d'irréels serpents diaphanes. Une pirogue qui semblait être seule. Les autres devaient patrouiller un peu partout autour d'eux. Sur d'autres *igarapés* ou dans les marais tout proches.

— Écoute, dit-il à nouveau. Je peux peut-être nous sortir de là. Mais seulement si tu fais exactement ce que je dis. Et pour ça, je vais être obligé de tuer. OK ?

Alma leva sur lui ses magnifiques yeux verts. Au fond, il put lire la plus intense des incrédulités. Normal. Peter Braning n'avait pas le physique de l'emploi. Même pas celui d'un grand reporter. Un peu trop rond, un peu trop rassurant. Particularités qui l'avaient plus d'une fois tiré du pétrin.

— Tuer !

Ça n'avait été qu'un souffle. Braning esquissa un sourire, hocha de nouveau la tête, avant de poursuivre.

— Si on bouge tant que ces pourris sont dans le coin, on se fait repérer et allumer. Et, comme je te l'ai dit, je crois qu'ils vont rester. Jusqu'à ce que le filet se resserre autour de nous. Alors, on n'a qu'une solution : déjouer cette surveillance.

— En... en tuant... qui ?

D'un coup de menton, Braning indiqua la pirogue.

— Eux.

— Tu veux dire que toi...

— Moi. C'est du moins ce que je vais essayer de faire.

— Tu es malade, ou quoi !

Non pas que l'idée de voir mourir ces tueurs fût vraiment insupportable à Alma. Elle les avait vus frapper et expulser, et même tuer, de pauvres paysans installés sur des terres en friche. Simplement, pour descendre quatre Indiens renégats armés d'arcs et de sagaies, ainsi que deux *pistoleiros* enfouraillés jusqu'aux dents, il fallait quand même compter sur un minimum de logistique. Or, en guise d'arme, ils n'avaient en tout et pour tout qu'un simple fusil de chasse. Pour le petit gibier. Très largement insuffisant contre les F.M. des autres. Rien qu'un simple fusil de chasse. Mais jusqu'à présent, elle n'avait jamais vu de reporter monter d'opération commando.

— Tu feras comme je dis, oui ou non ?

Il sembla à cet instant à Alma apercevoir une étrange lueur dans le regard habituellement bonhomme de Braning. Mais elle n'eut pas le temps d'analyser l'impression que cela lui fit.

— Oui, ou merde !

— Oui.

— OK. Alors, écoute bien, dit Braning en fouillant le gros sac à dos au fond du dinghy. Dès que le feu d'artifice commencera, tu plonges là-dedans et tu fais corps avec le sol. Tu ne reviens dans le canot qu'à mon signal. Vu ?

Il indiquait le couvert de la rive. Alma suivit son regard et frissonna. Les berges couvertes de jungle lui semblaient encore plus hostiles que ce bras de fleuve fangeux infesté de moustiques et de vermine. Rien qu'à l'idée de s'aplatir dans l'humus spongieux, elle avait envie de sauter dans l'eau jaunâtre à l'odeur d'égout.

— Tu écoutes ?

Elle hocha la tête. En réalité, tout se brouillait dans son cerveau. Les propos de Peter et les gestes qu'il faisait. Il avait soulevé le fond du sac à dos, arraché une fermeture velcro et sorti une bizarre poche en plastique de forme allongée. Tout en ouvrant le *zip* de cette dernière, il poursuivait ses instructions.

— Si par hasard il m'arrivait malheur, essaie de filer avec le canot. Regarde.

Il indiquait une grosse goupille sur le côté du gros Johnson.

— Ce moteur est un peu trafiqué. Il suffit de mettre en marche et d'arracher la goupille pour qu'il se transforme en une bombe de compétition. Mais attention, ça arrache.

— Peter ?

— Tu connais le chemin et tu as une carte, poursuivit Braning. Avec ça et un peu de chance, tu peux redescendre le rio Tapajà jusqu'à Portel. À peine soixante bornes. Tu as assez d'essence. Si tu t'en sors...

— Peter !

— Si tu t'en sors, répéta Braning en mettant à jour un étrange matériel, tu t'arranges pour contacter un certain Ricardo Balsamo. Au 237-5370, à Belem. Il fera le nécessaire pour venir te chercher. Tu lui confieras tout le matériel. Il saura à qui le remettre.

— Mais...

— Tu le feras ?

— Oui, mais...

Cette fois, il ne lui avait pas coupé la parole. Venant de comprendre ce qu'étaient ces pièces métalliques que Braning assemblait sous ses yeux, elle s'était tue d'elle-même.

Un fusil !

Ou plutôt une carabine. Une arme de survie destinée à l'origine aux équipages de l'US Air-Force. Une Armalite A.R.7 de calibre 22 Magnum, livrée avec ses chargeurs de huit cartouches. Mais, spécialement adaptée aux missions spéciales, comme celle qu'effectuait Braning en ce moment, l'arme était équipée d'une lunette de visée X4 et d'un réducteur de son de la taille d'un gros atomiseur. Le tout entièrement démontable, logé dans les alvéoles de la crosse en

fibre de verre. L'ensemble compact ne dépassait pas 420 mm. Braning acheva de visser le canon, engagea un chargeur dans le magasin, ôta la sécurité et fit monter une cartouche. Il agissait avec des gestes précis. Ceux d'un homme parfaitement entraîné. Alma observait tout cela et n'en revenait pas. Peu à peu, sa peur dérivait. Remplacée par la curiosité. Après de multiples reportages, elle découvrait un Braning nouveau. Presque inquiétant. Tenant la carabine dans la saignée du coude, l'index de la main droite sous le poignet, Peter Braning planta ses yeux redevenus bonhommes dans ceux d'Alma.

— Prête ?

Elle hésita, finit par hocher la tête. À cent mètres, la pirogue n'avait pas bougé. Il comprit qu'elle n'était là que pour « verrouiller » la sortie de l'*igarapé*. Ce qui signifiait que l'ennemi les avait localisés. Il allait tenter de les prendre à revers. Une ou plusieurs autres pirogues. Il fallait agir vite. Les prendre de vitesse. Même avec ses quatre chargeurs, Peter Braning ne ferait pas le poids. Et plus le jour se levait, moins ils auraient de chances de survie.

— Vas-y, ordonna Braning.

Il indiquait la berge. Alma hésita encore. Elle aurait voulu dire quelque chose. Mais elle ne savait pas quoi et ce n'était pas le moment. Alors, sur un signe impatient de son compagnon, elle sauta sur la berge spongieuse et appliqua les consignes de Braning. Yeux au ras du sol, elle le vit lever la carabine, viser posément en réglant la lunette et, le cœur dans la gorge, elle vit encore nettement son index enfoncer lentement la détente.

Dans une seconde, ce serait l'enfer.

CHAPITRE DEUX

— Doit y avoir un pépin, fit soudain Gadgets. Ils ne viendront plus.

Il y eut un court silence. L'Exécuteur détourna une seconde son regard de l'écran vidéo, ébaucha une ombre de sourire pour répondre :

— Ils viendront. Maintenant, ou plus tard.

Le renseignement émanait de Phil Necker. Le remplaçant de Léo Turrin au sommet de la *Commissione*. La taupe fédérale, le combattant de l'ombre. Dans sa spécialité « d'espionnage », Phil Necker prenait presque autant de risques que Bolan. Pour noyauter ainsi la puissante *Commissione*, instance suprême de la mafia, il fallait un courage exemplaire et des nerfs d'acier.

Ce qui n'empêchait pas Phil Necker d'avoir peur en avion. Sauf sur U.T.A. Une soudaine confiance qui lui était venue depuis que la célèbre compagnie avait pris les enfants vietnamiens en charge à Singapour. Maintenant, lorsqu'il rentrait aux States après un de ses multiples voyages à l'étranger, il n'hésitait pas à emprunter la seule ligne U.T.A. desservant les États-Unis. Cela l'obligeait évidemment à atterrir à San-Francisco mais, pour lui, le jeu en valait la chandelle. Au moins, il faisait le plus long du voyage dans les meilleures conditions. Quitte à souffrir de nouveau le martyr dès qu'il était question de correspondance avec une ligne américaine.

Pour un type chargé de protéger les intérêts US...

— Qu'est-ce qu'ils foutent, bon Dieu ! s'impacienta encore Gadgets.

Il avait raison. Cette attente était usante. Doug, ses deux *sotto capi* et son *consigliere*, étaient là depuis un quart d'heure. Enfermés dans la villa. Avec leurs quatre porte-flingues. Un tel retard était inquiétant. Les Colombiens se méfiaient. Ou leur avion était en retard. Avec la Colombie, c'était à envisager. Y compris les annulations de vol. Purement et simplement. De quoi user les nerfs. Mais l'Exécuteur était la patience même. Celle d'un fauve en chasse. Quand il était lancé sur une piste, rien ne pouvait l'arrêter. À part un chargeur ennemi dans la tête ou dans le cœur. Exploit que personne n'avait encore réussi.

— Et s'ils ne viennent pas ? questionna Herman Schwarz. On fait quand même sauter ?

— Pas question. Ça affolerait les Colombiens. Ils disparaîtraient.

Et ceux-là, je les veux.

Gadgets n'insista pas.

Fixant l'image aux infra-rouges que lui retransmettait l'écran, le regard d'acier de l'Exécuteur s'était fait plus aigu encore. Plus implacable. Puisque la leçon qu'il était allé administrer aux *amici* colombiens quelque temps plus tôt ne leur avait pas suffi, puisqu'ils venaient le défier sur son propre terrain, il allait leur donner un cours du soir.

Ou plutôt, de la nuit.

Il était un peu plus de 23 heures et une lune ronde et pleine jetait ses rayons blêmes sur l'immensité des vignes. Il y en avait à perte de vue. En rangs serrés, épousant les courbes du terrain et encerclant comme des armées figées la longue villa blanche. L'ancienne résidence d'un viticulteur anglais qui, fortune faite grâce à certains implants du Bordelais français, avait tout vendu pour se retirer à Nassau. Doug Fletcher, le nouveau propriétaire, était aussi le nouveau *capo* de la came à Los Angeles. Le digne successeur de « Star » Fracco[3]. Pour lui, la vigne et le vin ne constituaient qu'une couverture. D'ailleurs, il n'habitait que très rarement la somptueuse villa qu'il avait fait construire en façade de la propriété. Il vivait à L.A. Tout près de ses « vraies affaires ».

Et c'était de ces « affaires »-là que l'Exécuteur était venu s'occuper. Décidément, Los Angeles et la Californie lui collaient à la peau, ces temps-ci.

— Psst...

— J'ai vu, souffla Bolan.

Sur l'écran qu'il n'avait pas cessé de fixer, Gadgets et lui venaient d'apercevoir les points lumineux. Des phares. Quatre ou six. Encore très loin, ils dansaient sur le chemin caillouteux qui conduisait à la grande maison blanche. Mais, à cause du fort halo que leur luminosité créait dans l'image infra-rouge, il était encore difficile de les compter vraiment. Bolan ne put le faire qu'une demi-minute plus tard. Gadgets aussi.

— Six, lâcha-t-il.

L'Exécuteur hocha la tête. Dans son regard de fauve, une lueur dansante s'était allumée. Les Colombiens étaient venus se jeter dans la gueule du loup. En acceptant de répondre à l'invitation de Doug Fletcher pour discuter « d'une nouvelle politique de marché », ils ne se doutaient pas qu'ils prenaient leur dernier rendez-vous. Celui de la mort.

— Les cons ! exulta Herman Schwarz. Les cons !

Le génial spécialiste des gadgets avait fini par craindre une défection de dernière minute. Ce qui aurait d'autant retardé sa « petite expérience ». Un beau petit piège d'artificier. Une bombe dont la

particularité se résumait à un petit tuyau. Un simple tuyau de plastique souple qui, bourré d'un puissant explosif de la nouvelle génération au pouvoir extrêmement brisant, se voyait devenir, à la demande, un épouvantable engin de mort. Débitable au mètre, et parfaitement anodin d'aspect. Il suffisait en effet d'en dérouler la quantité suffisante, d'en « cercler » l'objectif et de planter le détonateur à l'une des extrémités pour obtenir une bombe très originale. Et parfaitement indécélable, à condition de l'enterrer légèrement. Si l'on pouvait faire ça au niveau des fondations, le « tuyau » jouait alors le rôle d'un joli tremblement de terre. Un séisme bien sûr très localisé, mais non moins efficace.

— Tu l'as bien enterré, hein ? T'es sûr qu'ils ne peuvent rien voir, avec leurs phares ?

L'Exécuteur hocha la tête. Il avait exactement fait ce que Gadgets lui avait demandé. Accomplissant en cela la première phase de son plan d'attaque en deux volets. Pour le reste, c'était à Herman Schwarz de jouer. Il en piaffait d'impatience. Mais, compte tenu du fort zooming de la caméra du char de guerre, les voitures étaient encore loin et il devait ronger son frein, passant d'une main dans l'autre le petit émetteur radio qui commandait le détonateur. Pendant ce temps, rien ne bougeait dans la villa blanche. Il fallut encore attendre deux minutes, avant que la lumière s'allume sur la terrasse et que deux flingueurs se décident enfin à apparaître. L'un tenait négligemment un simple riot-gun dans la saignée de son coude, tandis que l'autre, un tout maigre à moustaches genre Hitler, brandissait un P.M. US. M.3 A1 de calibre .45. Avec son chargeur de trente cartouches, on pouvait cisailler un éléphant millénaire en deux. Ou presque. Ils se plantèrent face au chemin qui s'achevait sur une sorte de parking sableux, scrutant les silhouettes qui commençaient à descendre des deux Lincoln Town Car qui, derrière et devant la longue Cadillac noire, formaient son escorte. Huit hommes de type latino s'en éjectèrent et, mains dans les poches de leurs vestes, ils formèrent une sorte de haie d'honneur jusqu'à la terrasse. Gadgets et l'Exécuteur virent alors distinctement une haute silhouette s'extraire de la Cadillac et remonter la double file de ses troupes d'un pas d'empereur. Très grand, plutôt sec, un peu chauve et doté d'un énorme nez en bec d'aigle, l'arrivant faisait indubitablement songer à César, du moins, tel qu'Hollywood l'avait parfois représenté. Sans un regard pour les flingueurs, suivi par deux inconnus portant attaché-cases et par quatre latinos, il grimpa lentement les marches, avant de disparaître dans la villa. La porte refermée, les quatre autres gorilles prirent position sur la terrasse et allumèrent des cigarettes. Résignés à une longue attente. Car la conférence pouvait durer des heures.

Ce qui ne faisait pas l'affaire de Schwarz.

— On y va ?

Bolan considéra songeusement l'écran, finit par hocher la tête. Sans plus attendre, Herman Schwarz enfonça une touche verte sur le boîtier noir, allumant un curseur rouge qui se mit à clignoter. Puis, passant la minuscule antenne de l'engin par une des meurtrières lance-grenades du mobil-home, il enfonça résolument le curseur rouge.

— C'est parti, lança-t-il.

D'abord, il sembla que rien ne se passait. Puis, sur son écran de contrôle, l'Exécuteur crut assister à un film catastrophe au ralenti. Tremblant soudain sur ses bases, la grande villa blanche paraissait se tasser lentement sur elle-même, tandis que de larges lézardes s'ouvraient dans ses murs. Puis, d'un coup, elle donna l'impression étonnante de se contracter sur elle-même, avant de se désintégrer dans une explosion d'enfer. Les murs furent littéralement avalés par le sol, les toits s'écrasèrent sur le tout, tandis que les gardes de la terrasse étaient instantanément réduits en charpie par le terrible souffle.

C'était une vision dantesque. Jamais jusqu'alors l'Exécuteur n'avait assisté à un tel travail de démolition. Sous ces tonnes de décombres, les *amici* devaient être réduits en charpie. De toute manière, il n'était pas question d'aller vérifier.

— OK, jeta Bolan. On décroche.

Réjouï comme un gamin découvrant un nouveau jeu, Gadgets hocha la tête.

— Fantastique ! dit-il, songeur. Absolument fantastique. Je crois que je vais le faire breveter, ce truc. Facile à manipuler, facile à planquer aussi. Rien qu'une poudre qu'il suffit de mouiller pour en faire de la pâte. Comme de la pâte à tarte ou à biscuits. On peut même la colorier et la parfumer, si tu vois ce que je veux dire.

Bolan esquissa son sourire carnassier. Il voyait parfaitement. Le genre de truc indécidable aux contrôles d'aéroports. De quoi donner de sacrées idées aux terroristes de tous poils. Il éteignit la vidéo, passa dans la cabine de pilotage et le char de guerre s'ébranla lentement. Mais il avait à peine parcouru un demi-mile sur la petite route, quand la tonalité musicale du radio-téléphone de bord résonna. Étonné, il ralentit, décrocha le combiné de cabine.

— *Stricker* ?

C'était Hal Brognola. La voix était lointaine et fortement parasitée. Bolan fronça les sourcils. Quand le fédéral l'appelait, c'était toujours pour la bagarre. Après un regard intrigué du côté de Schwarz, il lança dans le combiné :

— Une seconde.

Il manipula un petit levier sous le combiné et un *bip* se fit entendre sur la ligne. Le brouilleur Scramble était branché. Désormais, aucune oreille traînant sur le réseau n'aurait pu déchiffrer ce qui

suivit :

— OK ? Hal. À toi.

— *Il faut qu'on se voie, Mack, attaquas aussitôt le fédéral. Urgence maxi.*

Intrigué par la voix tendue de son ami, Bolan questionna :

— Un problème ?

— *Je ne peux rien te dire comme ça. Faut qu'on se voie. Vite !*

Hal Brognola semblait vraiment pressé. Bolan questionna :

— Où et quand ?

— *Belem, tu vois où c'est ?*

— Des bleds de ce nom, il y en a pas mal. Au Portugal, au Brésil...

— *Gagné. Brésil.*

— C'est pas la porte à côté.

— *C'est pourtant là que tu viens. C'est un ordre. Et en vitesse.*

Le ton soudain cassant surprit l'Exécuteur. Ni Hal Brognola ni personne de son entourage ne lui avait jamais parlé comme ça. Une lueur s'alluma dans son regard polaire.

— OK, soupira-t-il dans le combiné. Où tu es ?

— *À Belem, tu loues une chambre à l'Excelsior et tu attends que je te fasse signe. Tu laisses tes outils à la maison. On t'en fournira ici.*

— Bien reçu, acquiesça l'Exécuteur de la même voix égale.

— *Alors magne ton cul.*

Hal Brognola avait déjà coupé. Songeur, Bolan en fit autant et reprit sa conduite.

— Hal a un problème ? questionna aussitôt Gadgets.

Dubitatif, l'Exécuteur répondit :

— On dirait.

Beaucoup plus tard, à L.A., alors qu'il garait le van devant le Hyatt Regency Hôtel de Hope Avenue pour y déposer Herman Schwarz, ce dernier proposa :

— Si tu veux, je peux t'accompagner, à Belem. Ça doit être chouette, l'Amazonie.

— Négatif, vieux, sourit l'Exécuteur. Mais si j'ai besoin d'aide, je te ferai signe.

— *Mouais... bon, je te laisse, grogna Gadgets, vexé.*

— Attends !

Bolan l'avait rattrapé par la manche.

— Ton truc, commença-t-il. Ta pâte explosive, si je pouvais en embarquer un petit kilo ou deux. Juste pour expérience.

— Ben voyons ! railla le génial chimiste. Tu sais qu'avec un kilo tu peux faire sauter ton immeuble ?

Il désignait le Hyatt Regency. L'Exécuteur répondit, songeur :

— Alors, ça ne ne suffira peut-être pas.

— Va te faire voir, gronda Gadgets. Deux kilos, pas un gramme de

plus.

L'Exécuteur sourit intérieurement. Gadgets n'avait jamais su résister à l'intérêt des autres pour ses petites inventions. Dix minutes plus tard, le temps pour Herman de se faire ouvrir le coffre de l'hôtel, il repartait avec ses deux kilos de pâte blanchâtre qui commençaient à solidifier. Mais, selon Gadgets, il suffisait de la mouiller pour qu'elle retrouve son onctuosité. Bolan roula jusqu'à L.A. Convention Center, se gara sur un parking et passa dans le module opérationnel du char de guerre. Sur la console d'ordinateur reliée au radio-téléphone, il composa un simple code. Un code qui n'était pas depuis longtemps en mémoire. Un instant plus tard, après des tas des déclics et de zonzonnements sidéraux, une sonnerie résonna dans l'écouteur. Puis on décrocha et une voix de femme s'éleva, feutrée, agréable :

— *Ici la Fondation Miséricorde. J'écoute.*

La voix de Viviane Beck[4].

Bolan se fit reconnaître et la jeune femme explosa de joie :

— *Mack ! Vous... vous êtes à Genève ?*

— Hélas non, la détrompa l'Exécuteur. Je voulais seulement savoir si tout va bien.

— *Oui, Mack. Tout va bien. Les enfants sont extrêmement bien suivis par les personnels médicaux et enseignants de la Fondation. Tous font d'énormes progrès.*

— Tous ?

À onze mille kilomètres de là, celle qui avait quitté sa vie facile de fille gâtée de diplomate pour diriger la Fondation marqua un léger temps. Elle comprenait parfaitement la question de Bolan. Enfin, elle avoua, plus grave :

— *Tous, Mack. Pour Cheng, ce sera juste un peu plus long. Le professeur est toujours optimiste.*

Bolan grimaça. Il avait une idée très précise de l'optimisme du professeur Gretz, éminent spécialiste mondial en traumatologie psychiatrique, qui avait accepté de s'occuper du jeune Cheng. Sans détours, il avait d'emblée annoncé que le blocage psychologique qui avait privé l'enfant de la parole lors du supplice de sa mère pouvait tout aussi bien disparaître très vite que ne jamais cesser...

Le cerveau humain était décidément bien mystérieux.

— Viviane, demanda Bolan, voulez-vous me passer Cheng ?

C'était devenu une habitude. Un monologue à onze mille kilomètres de distance. Du moins, en apparence. Parce que Bolan était sûr d'une chose. Quand le petit Cheng venait en ligne et l'écoutait, quelque chose de rare passait entre eux. Un prodige qu'eux seuls connaissaient. Une totale communion. Même dans les silences.

À Genève, il était déjà plus de midi. Du lendemain.

— *D'accord, Mack. Je... comptez-vous venir nous voir bientôt ?*

— Une petite affaire à régler et j'arrive, assura l'Exécuteur.

— *Mack ?*

— Oui.

— *Faites attention à vous.*

Depuis le début de leurs relations, en Malaisie, Viviane Beck savait de quel genre « d'affaires » son ami Mack Bolan s'occupait. Réfugiée dans le confortable cocon de sa douce Suisse, elle devait en frissonner d'horreur. Mais Bolan la rassura :

— N'ayez crainte, Viviane. Maintenant, j'ai charge d'âmes.

Ce qui était parfaitement exact. Désormais, son trésor de guerre, tout l'argent qu'il arrachait des mains del'*Organized Crime*, il savait qu'en faire. Il avait enfin un vrai but. Laver l'argent du mal en l'investissant dans le bien.

Le bien. Une valeur non cotée en bourse.

Au bout d'un moment, des bruits de portes résonnèrent dans l'écouteur et la voix de Viviane revint en ligne.

— *Mack, je vous passe Cheng.*

Il y eut d'autres bruits, puis, tout près de Bolan, un souffle. Léger, timide. Une étrange émotion le saisit alors et il pensa très fort à Liang. Son presque fils, mort en Thaïlande pour avoir voulu sauver des enfants meurtris. Liang, dont il n'avait pu empêcher la mort. Le pire des échecs. Le plus douloureux aussi. Il en souffrirait jusqu'à sa propre fin...

... et peut-être encore après.

Il se mit à parler. À dire des choses douces, des choses qui font du bien au cœur et à l'âme. Il parla longtemps, de l'essentiel, du superflu et du futile. Quand il se tut enfin, il lui sembla que, dans l'écouteur, la lointaine respiration s'était ralentie. Comme soudain rassurée par les mots simples et lénifiants qu'il avait proférés. Alors, d'un coup, il fut heureux. Profondément, pour un instant. Car dans ces moments-là, il le savait maintenant, tout là-bas, le petit Cheng était un peu moins malheureux.

Ce qui était déjà un miracle.

— Je viendrai bientôt te voir, petit, acheva enfin Bolan. Très bientôt. Promis.

S'il ne mourait pas entre-temps.

Il raccrocha et son bonheur s'altéra d'un coup. Il allait encore devoir tuer. Tuer encore et encore. Jusqu'au bout de sa guerre. Jusqu'à sa propre mort. Car le mal, lui, ne finirait jamais.

CHAPITRE TROIS

Un orage venait de passer, et les pistes de l'aéroport international de Belem étaient trempées. Une barrière de gros nuages aubergine avait reculé loin au-dessus de la forêt, et le soleil tropical brûlant faisait maintenant fumer le tarmac. Au cours du voyage, Mack Bolan avait regretté l'absence d'U.T.A. dans cette partie de l'hémisphère sud. Mais, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il sourit à l'hôtesse de la Varig en quittant l'appareil. Cette dernière, une grande fille brune, un peu épaisse de jambes et aux larges mains carrées laissa son regard suivre la haute silhouette avec regrets. En sentant les yeux polaires croiser les siens, elle avait ressenti un frisson dans les reins.

Ce yankee athlétique était un *macho*. Un vrai.

Une race de plus en plus rare.

Sur la passerelle, la première prise de contact de l'Exécuteur avec l'Amazonie fut l'odeur. Une fragrance lourde et musquée de végétaux mouillés sous le soleil. Celle de la forêt. Malgré les remugles du kérosène brûlé, elle lui parvenait en fortes vagues, impétueuses comme l'était l'Amazone. Le fleuve le plus puissant du monde. Malgré l'orage, la température avoisinait encore trente degrés. Et l'hygrométrie était à son maximum. En arrivant aux guichets de douane, Bolan était en sueur. Un petit douanier, noir et sec comme un pruneau, retourna tout le contenu de son gros sac en cuir, tout en lui posant un demi-millier de questions relatives aux raisons de son séjour à Belem.

— Tourisme, répondit l'Exécuteur.

Sans ciller. Si le gabelou avait pu savoir de quoi étaient en général faits les séjours « touristiques » de Bolan...

— *Mister Bolan est demandé à l'accueil des arrivées. Mister Bolan est demandé...*

La voix nasillarde de l'hôtesse avait résonné dans les haut-parleurs, dans un anglais très fortement agressé par l'accent brésilien. Bolan fronça les sourcils. Il ramassa son sac que le douanier consentait enfin à lâcher, orné d'une énorme croix à la craie blanche. Méfiant, il décrivit un large détour dans l'aérogare, afin de repérer le guichet de l'accueil. Mais il n'y vit qu'une superbe Brésilienne habillée du vert de la Varig, riant des propos d'un inconnu. Un costaud court sur pattes, vêtu d'un ensemble en coton clair fripé et à l'allure décontractée.

L'Exécuteur l'observa attentivement avant de se rendre au guichet.

— Mon nom est Bolan, annonça-t-il à la fille.

Elle lui décocha un sourire à dégeler les deux pôles à la fois, le caressant de son regard velouté. Comme il s'y attendait, le costaud l'attendait bien. Il lui tendit une main large comme un battoir adulte en postillonnant allègrement.

— *Senhor* Bolan ! Heureux de vous accueillir à Belem. Mon nom est Jesu Balboa. Capitaine Jesu Balboa. De la police de Para.

Il avait dit tout cela avec un rien d'emphase, crachant son portugais-brésilien à la volée. Bolan s'essuya discrètement le visage. S'il était amené à fréquenter Jesu trop souvent, il allait devoir s'acheter une combinaison de plongée. Tandis que le capitaine l'entraînait, la fille de l'accueil lui jeta une longue œillade gourmande. Mais Bolan le savait, en Amérique du Sud, les filles allumaient souvent sans éteindre. On parlait mariage avant.

— On ne m'avait pas dit que je serais attendu, fit prudemment valoir l'Exécuteur en émergeant au soleil implacable.

Le trottoir des taxis était noir de mendiants de toutes sortes. Le plus séduisant n'avait qu'une jambe et une dent. En revanche, il avait des ongles assez longs pour se gratter le pied sans se baisser. Du reste, à voir leur couleur, c'était sûrement leur activité principale.

— Le *senhor* Brognola a été retenu à une conférence avec plusieurs autorités de la ville, répondit Jesu Balboa en le guidant vers une antique Fiat noire. Nous allons le rejoindre. Montez à l'arrière, les ressorts du siège avant ont crevé le rembourrage, s'excusa Jesu dans un sourire contrit.

D'un regard, Bolan put vérifier l'exactitude du fait. À ses heures de loisirs, Balboa devait faire de l'élevage de rats dans sa voiture. En prenant place sur le siège du passager, Bolan put noter que le rembourrage de ce dernier ne valait guère mieux. À cet instant, son regard accrocha la maigre silhouette du mendiant cul-de-jatte. Une grosse protubérance gonflait l'arrière de son pantalon rapiécé. L'Exécuteur retint un sourire. Le type avait bien ses deux jambes. Mais au Brésil, où la misère était endémique, on ne pouvait prétendre vivre de la manche sans être très largement infirme.

— C'est la première fois que vous venez au Brésil ? questionna Balboa en décollant la Fiat du trottoir.

— Oui, mentit Bolan.

Inutile d'entrer dans les détails.

— Vous verrez, c'est surprenant. Surtout l'Amazonie.

Pour être surprenant, ça l'était. Rien que l'unique cumulus qui persistait au-dessus de la route devait contenir assez d'eau pour arroser le Sahel durant un siècle ou deux, et la chaleur de bête qui régnait, soleil ou pas, liquéfiait le mauvais asphalte sous les roues de

la Fiat. Cela provoquait un bruit de succion tout à fait désagréable. Heureusement, les effroyables grincements des ressorts de sièges masquaient tout ça. Une aubaine.

— Où doit-on rejoindre *mister* Brognola ? demanda Bolan.

— À l'Excelsior, *senhor*. On arrivera juste pour la fin de la conférence.

Assis légèrement de biais, un bras posé sur le dossier du siège, l'Exécuteur observait le profil un peu grossier de son guide. Plusieurs fois déjà, il l'avait vu lancer de furtifs regards dans son rétroviseur. Intrigué, il regarda discrètement par-dessus son épaule. D'abord, il ne vit qu'une longue file de voitures écrasées de soleil, dont certaines, des américaines très récentes, devaient coûter trois siècles de salaire d'un Brésilien moyen. Il allait reprendre sa position initiale, lorsqu'il vit soudain une Mercedes grise déboîter de la file pour doubler deux véhicules intercalés entre eux. Elle se rangea derrière le véhicule qui suivait la Fiat et ne bougea plus. Mais au passage, l'Exécuteur avait noté deux détails intéressants. Un, la Mercedes était neuve, deux, il y avait quatre types à l'intérieur. Or, il le savait, la police brésilienne n'avait pas de Mercedes.

La mafia, si.

Mais ça pouvait n'être qu'une coïncidence. Après tout, les riches *fazendeiros* de la région avaient aussi les moyens de s'offrir des Mercedes neuves. Il décida de voir venir.

— Vous êtes de New York ? questionna Balboa.

— Plus ou moins, éluda Bolan.

— Je demande ça, parce que j'ai un cousin, là-bas. Son nom, c'est Balboa aussi. Renaldo Balboa, ça ne vous dit rien, des fois ?

Taré, le Jesu. Il y avait presque autant d'habitants à New York que dans tout le Brésil, Bolan répondit néanmoins courtoisement qu'il n'avait pas eu le plaisir de rencontrer le cousin Balboa ces derniers jours. Pendant ce temps, il observait discrètement les arrières de la Fiat. C'est ainsi qu'il vit réapparaître la Mercedes. Forçant l'allure, elle sautait littéralement la vieille Ford pour venir coller sa calandre au pare-chocs arrière de la Fiat. Cette fois, l'Exécuteur put mieux en voir l'intérieur. Immobiles sur leurs sièges, ses quatre occupants regardaient droit devant eux. C'est-à-dire la lunette arrière de la Fiat. C'est ainsi que le regard de Bolan croisa celui du passager avant. Et, à travers le pare-brise, malgré les reflets du soleil, il en nota l'expression figée. Glacée.

Instantanément, les habitudes du guerrier solitaire revinrent en force. Son instinct ne l'avait pas trompé. Les autres étaient bien là pour lui. En reprenant une position normale, il croisa cette fois le regard de Balboa dans le rétro. Juste le temps d'un éclair. Mais la lueur qu'il y lut le confirma dans ses soupçons. Ainsi, Balboa ne lui

avait pas conseillé de s'asseoir à l'arrière pour rien. Il ne voulait pas récolter les balles perdues en tant que voisin direct. Le coup du siège défoncé était une belle idée.

Car tout ça n'était qu'un piège.

Un piège dont il avait pressenti la possibilité dès le contact-téléphonique de Brognola à Los Angeles. Toujours l'instinct. Avec, de plus, un petit détail révélateur. Sentant que la Mercedes n'allait pas tarder à les dépasser aussi. Pour canarder. L'Exécuteur décida de faire l'idiot :

— Finalement, dit-il soudain en s'accoudant sur le dossier du conducteur, votre Balboa de New York, ça me dit quelque chose. Il ne serait pas...

Mais l'Exécuteur n'en dit pas davantage. Déjà, sa main avait plongé sous la veste du Brésilien et ses doigts se refermaient sur une crosse.

— Eh ! Qu'est-ce que...

— Conduis, gronda Bolan de sa voix d'outre-tombe.

Il avait arraché le magnifique Colt .45 chromé du holster d'épaule de Balboa et venait de l'armer. Percuteur relevé, il se réadossa au siège arrière et déclara de la même voix sinistre :

— Je crois que tu es un beau pourri, Jesu.

L'autre émit un hoquet ridicule. À présent, ses mains tremblaient sur le volant et la Fiat fit un écart. Mais l'Exécuteur avait d'autres soucis. Derrière eux la Mercedes commençait à déboîter de nouveau. Il ordonna à Balboa :

— Accélère.

— Mais... c'est impossible !

Devant la Fiat, un énorme semi-remorque Berliet interdisait toute fuite en avant et sur la gauche, la circulation en sens contraire était démente. L'Exécuteur cria :

— Double ce camion, ou je te flingue !

Pour appuyer sa menace, il venait d'enfoncer le canon du .45 dans la nuque du Brésilien. Un nouveau hoquet s'échappa de la bouche ouverte du type. Dans le rétro, Bolan capta son regard paniqué. Il lui opposa le sien, minéral, glacé.

— Compris ?

Balboa se contenta de battre des paupières. Il n'essayait même pas de se justifier. Quant à nier l'évidence, c'eût été également vain. Depuis l'aéroport, Bolan savait qu'il s'agissait d'un piège. Pour la bonne raison que Hal Brognola ne lui aurait certainement pas envoyé un flic en cas d'empêchement. Mieux que personne, le fédéral savait combien l'Exécuteur souhaitait toujours conserver l'anonymat le plus absolu. Et puis, il y avait aussi ce petit détail du téléphone.

— Double !

Le canon du Colt s'était encore enfoncé dans la nuque de Balboa. Ce dernier comprit que l'Américain ne bluffait pas. Bolan était prêt à tout pour échapper aux tueurs.

Car il s'agissait bel et bien de flingueurs. Le temps d'un regard par la lunette arrière, il avait aperçu les canons des P.M.

— On... on va se tuer !

— Double !

Ils roulaient à présent à plus de cent. Dans la grande descente de la périphérie de Belem, le camion avait accéléré et, derrière, la Mercedes leur collait au pare-chocs. Un train d'enfer qui risquait bien de s'achever en un magnifique tas de ferrailles tordues. Derrière, les pourris avaient compris la manœuvre. La Mercedes fit un nouvel écart à gauche pour essayer de les dépasser. Il y eut un concert d'avertisseurs et un autre camion jaillit sur la gauche, rabattant furieusement la voiture grise.

— Maintenant ! cria Bolan. Vite !

Il avait une seconde passé la tête par la portière. Derrière le camion qui venait de passer, il y avait un « vide » d'une cinquantaine de mètres. Et le prochain véhicule semblait être une petite voiture. Si choc il y avait, il serait peut-être moins meurtrier. Balboa dut le comprendre aussi. Il alluma ses phares et, coinçant son avertisseur, déboîta si violemment que l'Exécuteur crut une seconde qu'il les jetait dans le talus opposé. Il redressa au dernier moment, accéléra encore et ils étaient à la moitié du camion, quand Bolan vit la Mercedes hésiter derrière eux. Un instant, il songea qu'ils avaient gagné, mais, allumant soudain ses phares également, la voiture grise déboîta à son tour pour les prendre en chasse. Roulant bien plus vite, elle fut sur eux alors que la Fiat n'avait pas encore atteint la cabine du camion. En face, les phares de la voiture qui arrivait clignotèrent frénétiquement et, dès lors, tout se passa très vite. Comprenant sans doute qu'il n'aurait pas le temps de passer ainsi, le conducteur de la Mercedes tenta le tout pour le tout. Déboîtant encore, il remonta la Fiat en troisième position. Au même moment, les vitres de droite s'abaissèrent de concert et les canons des P.M. apparurent.

Pour l'Exécuteur, une seule solution.

Il décolla le canon du .45 de la nuque de Balboa, cria une dernière fois à ce dernier de foncer et, levant son arme, visa le quart de seconde nécessaire, avant de presser la détente. Malgré les hurlements des moteurs et les plaintes des avertisseurs, l'explosion de la 45 ACP fit un bruit d'enfer. Comme dans un film au ralenti, l'Exécuteur eut encore le temps d'apercevoir la grosse tête chauve du conducteur exploser. Il y eut un grand éclaboussement de sang, d'os et de cervelle, tandis que les restes de calotte crânienne encore accrochés à la peau battaient le montant de portière. Demeurée relevée, la glace du

chauffeur avait également volé en éclats. Mais, déjà, l'Exécuteur lâchait un deuxième projectile. Ce dernier s'enfonça exactement au-dessus de l'orifice noir d'un canon d'arme. Celle du passager de devant. Cela fit comme un troisième œil en plein milieu du front plissé. Un troisième œil qui libéra un violent jet de sang, tandis que, arraché par le terrible impact de la balle déjà déformée, l'arrière du crâne allait frapper le haut du dossier, puis le voisin de derrière. Mais, toujours comme dans un film au ralenti, l'Exécuteur venait de surprendre un éclair dans l'œil du flingueur de l'arrière. Il allait tirer.

Au même moment, Jesu Balboa poussa un cri étranglé.

Sentant l'urgence, l'Exécuteur pressa encore deux fois la détente du .45. Il n'eut que le temps de voir la bouche et le menton du type éclater sous les impacts. Des éclats de dents valsèrent un peu partout, emportés par le vent de la course, tandis que le type se mettait à vomir le sang à gros bouillons. Mais déjà, privée de conducteur, la Mercedes entamait sa dernière course. Une course folle qui la propulsa vers la gauche, à l'assaut du haut talus. Il y eut un vacarme d'enfer lorsqu'elle heurta le rail de sécurité qui, à cet endroit précis, protégeait sans doute le poteau indicateur en béton indiquant : *Belem 5 km*. Soudain, par-dessus le vacarme, il y eut un terrifiant coup de klaxon et Bolan tourna la tête.

Et son estomac se révolta.

Tous phares allumés, ayant doublé la petite voiture, un autre camion leur arrivait dessus en hurlant à la mort. Il y eut un violent coup de freins et, accroché à son volant, Jesu Balboa poussa un cri aigu. Il y avait de quoi. Le camion n'était plus qu'à dix mètres.

Dans trois secondes, ils seraient morts.

CHAPITRE QUATRE

L'Exécuteur n'avait plus que deux secondes à vivre. Il en eut la certitude en voyant grossir le monstrueux mufle d'acier dans le pare-brise de la Fiat. Cette fois, Balboa lâcha le volant et, dans un geste parfaitement ridicule, se protégea la figure de ses deux bras croisés.

L'Exécuteur n'avait plus qu'une seconde à vivre.

Alors, les vieux réflexes jouèrent. Au millième de seconde. Sans lâcher le redoutable .45, il empoigna l'anse de son sac de voyage, déverrouilla sa portière de gauche et, sans réfléchir, se propulsa à l'extérieur. Il fut giflé par le vent brûlant, des odeurs de fuel lui agressèrent les narines et il roula dans la boue qui bordait le talus, faisant jaillir l'eau d'une flaque de pluie. Il entendit un grand choc, aussitôt suivi d'une explosion, avant de voir la gigantesque roue du monstre passer à quelques centimètres de sa tête. Puis sa nuque cogna quelque chose et il vit des étincelles. Très loin, des cris s'élevèrent, puis un concert de coups de freins. Enfin, il cessa de rouler contre le talus et parvint à se mettre à genoux. Mais le choc à sa tête avait finalement dû être plus violent qu'il l'avait cru. Il eut un étourdissement, sentit une nausée monter et il réalisa qu'il avait toujours le colt .45 en main. Il le fourra dans la poche du sac qu'il n'avait pas lâché non plus et se redressa en grimaçant.

Pour découvrir une vision de cauchemar.

À dix mètres de lui, le camion et la Fiat ne formaient plus qu'un amas de ferraille ravagé par les flammes. Dans le choc, la conduite intérieure avait explosé et, derrière la portière, l'Exécuteur pouvait encore apercevoir Jesu Balboa ou ce qu'il en restait. Si c'était bien son nom. Cassé sur son volant, il avait le buste écrasé sur la calandre du camion et l'ensemble flambait joyeusement. Quant au chauffeur du poids lourd on avait réussi à l'extraire. En sang, il venait de se laisser choir sur le talus et regardait la scène d'un air hébété. L'Exécuteur secoua la tête. Jesu Balboa avait manqué à la fois de courage et de réflexes. Un bon chauffeur aurait réussi à doubler et à se rabattre avant le choc.

Moralité, Jesu n'était pas un bon conducteur.

Il en était mort. Tout comme l'était également celui de la Mercedes. Loin en arrière, celle-ci avait percuté le massif poteau de plein fouet. Ce dernier s'était enfoncé dans le capot comme un coin,

presque jusqu'au pare-brise éclaté. Ceux de l'intérieur devaient avoir le moteur sur le genoux. L'horreur. Mais l'Exécuteur n'avait ni le goût du morbide ni le temps de s'attarder. Profitant qu'on ne s'occupait pas encore de lui, il hissa le sac à son épaule et s'apprêta à traverser la route. Évidemment bloquée, la circulation s'étirait maintenant sur deux longues files immobiles. Dans un moment, les voitures se transformeraient en autocuiseurs.

— *Senhor.*

Bolan tourna la tête et resta un dixième de seconde interdit. Le cul-de-jatte ! Le mendiant de l'aéroport ! Il était là. Devant lui... sur ses deux jambes. Et malgré ses hardes et sa dent unique, il n'avait plus du tout l'air d'implorer la charité. Dans ses petits yeux noirs bordés de conjonctivite, une lueur aiguë s'était installée. Il lança un bref regard circulaire autour d'eux, avant de toucher le bras de Bolan pour déclarer d'une voix ferme :

— Vite, allons-nous-en.

Son anglais était acceptable et il désignait une vieille Morris garée quelques voitures derrière la Fiat. Mais l'Exécuteur préférait prendre l'initiative. Un guet-apens suffisait pour aujourd'hui. Il arracha son bras et questionna.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Eduardo. Eduardo Calvez. Je suis un... informateur de votre ami Hal Brognola.

Encore un... ami de Brognola !

Mais, alors que Bolan allait réagir, l'autre avait déjà extrait une carte de sa poche de pantalon. Une carte de visite au nom de Hal Brognola, avec ces quelques mots tracés à la hâte :

« Eduardo est *clean*. »

C'était bien l'écriture du fédéral. En l'entraînant vers la Morris, Eduardo expliqua succinctement :

— Je devais vous réceptionner à l'aéroport, mais cet empaffé de Jesu vous avait déjà mis le grappin dessus. Y avait plus rien à faire. Si vous m'aviez donné la pièce, j'aurais peut-être réussi à vous mettre en garde.

Il y avait presque du reproche dans la voix rêche du maigre Eduardo. Bolan allait se laisser tomber sur le siège défoncé du passager, quand il s'inquiéta :

— Et maintenant, on passe comment ?

Geste fataliste du Brésilien.

— Ça peut durer des heures. Mais au moins, ici, on est tranquille.

— Poussez-vous.

— Hein ?

Bolan avait fait le tour du véhicule et s'installait au volant. Sans comprendre, Eduardo contourna la Morris par l'arrière et s'assit à son

tour. Ce grand diable d'Américain à l'allure militaire l'impressionnait. Il demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Ça, répondit Bolan en enclenchant la première vitesse.

La Morris déboîta sur la droite, se rua à l'assaut du talus en pente et commença à l'escalader en crabe.

— Eh ! qu'est-ce que...

— Accrochez-vous, prévint l'Exécuteur.

Dans le lointain, on entendait déjà les sirènes de police. Il n'avait pas envie de moisir dans le secteur. La voiture se cabra, sembla vouloir se retourner dans un saut périlleux arrière et attaqua finalement la pente en grondant de partout.

— Vous allez nous tuer !

Eduardo Calvez n'était visiblement pas un cascadeur né. Il s'accrochait au tableau de bord comme à une bouée de sauvetage. Pour un peu, il aurait appelé sa mère. IL n'y avait pourtant aucune raison d'avoir peur. Patinant sur le talus, la Morris ne manqua se retourner que deux fois. En plein dans la zone d'incendie. Elle fut bientôt avalée par un monstrueux nuage de fumée puante et l'Exécuteur dut alors piloter à l'estimation. On se serait cru au fond de l'enfer. Chauffée à cœur par la terrible chaleur, la pauvre Morris menaçait de s'embraser comme une torche. Avec ses occupants.

— Vite, vite ! cria encore Eduardo. On va griller !

D'un coup de volant, Bolan fit enfin redescendre la voiture sur l'asphalte et, d'un coup, elle creva l'écran noir pour émerger en plein soleil. Eduardo était livide et il n'arrêtait plus de se signer en invoquant la Vierge et tous les Saints.

Dans un pays aussi catholique que le Brésil, cela risquait de s'éterniser. L'Exécuteur le coupa sèchement :

— Où est Hal Brognola ?

L'autre arrêta de geindre pour lui lancer un regard interdit :

— Mais, commença-t-il. Je n'en sais rien !

— Quoi ?

Un autre que Bolan en aurait embouti la voiture qui venait de surgir devant la Morris. Les curieux s'étaient précipités et leurs véhicules formaient de ce côté-là un magma quasi infranchissable. Encore assez loin, les sirènes de pompiers s'approchaient. L'Exécuteur dut forcer le passage pour s'arracher à la masse et put enfin accélérer. Il roula sur environ deux kilomètres, avant de trouver une voie de dégagement qui contournait Belem par les faubourgs ouest. Une petite route plus trouée qu'un gruyère et bordée de masures en bois complètement décrépies et suintant l'humidité. Par la glace ouverte, des remugles de moisissure et d'égouts flottaient dans l'air lourd.

Plus l'odeur naturelle d'Eduardo !

Bolan stoppa la Morris sur le bas-côté, non loin d'une grange à demi effondrée qui s'intitulait pompeusement « Restaurante Copacabana ».

Ce qui était osé pour un établissement où l'on ne devait servir que du rat. Mais l'Exécuteur avait d'autres préoccupations. Se tournant vers son voisin, il cingla :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où est Brognola ?

L'autre secoua la tête, désolé. Et un peu inquiet quand même. Le regard polaire de ce grand type glacé ne lui disait rien de bon. S'il n'avait pas eu peur des foudres des collègues du fédéral yankee, il se serait enfui à toutes jambes. Mais d'autres flics américains allaient forcément venir fouiner dans le secteur. Et ça sentirait le roussi pour lui. Il soupira, s'essuya le front d'un revers de bras et finit par laisser tomber, sinistre :

— Il... Je crois bien qu'il est mort, *senhor*.

CHAPITRE CINQ

— Tu peux répéter ça, Eduardo ?

Après un temps de silence insoutenable, la voix sépulcrale de l'Exécuteur avait résonné dans l'habitable surchauffé. Sans violence. Presque douce. Mais derrière le ton, il y avait quelque chose qui fit frémir le Brésilien. Regard résolument fixé devant lui, celui-ci déglutit péniblement avant de dévoiler :

— S'il n'est pas mort, *senhor*, c'est que la Sainte Vierge aura eu l'extrême bonté d'intercéder personnellement en sa faveur.

Il y eut un autre silence, durant lequel Bolan vérifia machinalement le contenu du chargeur de son Colt. Cela émit un petit bruit métallique qui fit presque sursauter l'indic. Puis l'Exécuteur verrouilla la sécurité de l'arme et la fourra dans sa ceinture.

— OK, dit-il enfin de la même voix dangereusement douce. Explique.

L'autre hocha la tête avec une bonne volonté évidente, s'essuya de nouveau le front et commença :

— Je l'ai vu pour la dernière fois il y a deux jours. Il semblait inquiet. Comme s'il se sentait en danger. Mais il ne m'a rien dit. Notre contact s'est borné à un échange de renseignements.

— C'est-à-dire ?

— Ben... enfin, comme je vous l'ai dit, *senhor*, Hal Brognola m'honore de son amitié et, en contrepartie, je lui fournis quelques menues informations.

C'est fou ce que les indicis sont pudiques ! Bolan le brusqua :

— Ce contact, c'était où ?

La face de rat d'Eduardo se fendit d'un sourire particulièrement faux cul lorsqu'il avoua :

— C'est-à-dire que je vais souvent mendier quelques pièces dans les établissements de luxe. Et avant-hier soir, je faisais ma tournée du côté de chez Domingo. Un restaurant de spécialités portugaises, *dona Mila* y chante. Du fado. C'est très réputé et très beau. Mila aussi est très belle. Et elle me donne souvent un petit quelque chose. En réalité, son nom c'est Camilla. Mais tout le monde...

— Accouche.

— Oui, oui ! se précipita l'autre, servile. Mais, continua-t-il en allumant un infect cigarillo qui puait les latrines, ce soir-là, je n'avais

pas rendez-vous avec Mila. Enfin, je veux dire que ce n'est pas elle que j'allais voir.

— Brognola ?

— *Sim*, acquiesça-t-il en portugais. Vous avez bien deviné.

Jusque-là, l'Exécuteur n'avait pas trop de mal à suivre. Il pressa :

— Tu le connais depuis longtemps ?

Encore une fois, Eduardo joua les rosières effarouchées. Bolan se demanda s'il ne flottait pas un peu de la jaquette.

— *Sim*, répondit encore le Brésilien. Nous nous sommes connus à Miami.

Bolan en resta stupéfait. On virait carrément au mondain.

— Comment ça ?

— J'ai vécu un temps aux États-Unis, révéla fièrement le déchet. En Floride, je dirigeais une petite affaire.

— Affaire ?

— De ma spécialité, *senhor* ! La mendicité.

— Tu veux dire que tu avais monté un réseau de mendiants ?

— *Sim*.

On aurait tout vu ! Mais l'Exécuteur avait trop chaud pour sourire. Et il était inquiet pour Hal.

— Alors ?

— Eh bien... mes affaires ont, disons, agacé certaines bandes organisées qui ont décidé de m'éliminer. Aussi ai-je dû me défendre. Et un soir, j'ai été plus rapide que les deux tueurs chargés de me trancher la gorge au rasoir.

Il sourit de tout son chicot noirâtre, pour préciser :

— C'est qu'avec un rasoir, je me défends assez bien, *senhor*.

— OK. Continue. Tu as connu quelques démêlés avec la police de Floride, et pour te sortir d'affaire, tu as préféré collaborer qu'aller en cabane.

— Tout à fait exact, *senhor* ! Comment...

— Continue. Comment as-tu connu Brognola ?

— De fil en aiguille, avoua Eduardo avec importance, j'ai de plus en plus travaillé avec la police. Jusqu'au jour où, sur une affaire fédérale, j'ai rendu un service à Hal Brognola en personne. C'était avant qu'il ne devienne le personnage important qu'il est maintenant.

— Je vois. Puisque tu étais si bien avec les autorités, pourquoi es-tu revenu ici ?

L'autre lui jeta un regard interloqué.

— Mais, parce que j'aime mon pays, *senhor* !

L'Exécuteur avait pensé à presque tout, mais pas à cela. Un malfrat patriote ! Malgré sa crasse et ses odeurs, le mendiant commençait à lui être moins antipathique. Pour deux raisons : il était indic et il jouait du rasoir. Deux qualités qui, dans la spécialité de

L'Exécuteur, avaient une importance considérable.

— OK, dit-il. Raconte-moi cette fameuse soirée d'avant-hier. Que s'est-il passé ?

Eduardo se décontractait progressivement. Il poursuivit :

— Comme je vous l'ai dit, j'ai retrouvé le *senhor* Brognola chez Domingo. C'était pratique. Il me donnait quelques pièces et je me confondais en remerciements. En réalité, je lui fournissais discrètement mes informations.

— Et ce soir-là, de quelles informations s'agissait-il ?

Eduardo marqua un temps, se plissa le front comme sous l'effet d'un dilemme profond, avant d'ergoter :

— C'est-à-dire... En principe, mes renseignements, c'est au *senhor* Brognola que je les...

— Arrête ! Je vais m'énerver.

L'Exécuteur avait dit cela avec un calme dangereux. Eduardo abandonna immédiatement cette stratégie pour déclarer précipitamment :

— C'étaient des renseignements sur un certain *fazendeiro*.

— Son nom ?

— Geraldo Teodoro Da Rima. Un des plus riches propriétaires de l'État de Para.

L'Exécuteur fronça les sourcils.

— Pourquoi voulait-il des renseignements sur ce type ?

Un sourire modeste passa sur les lèvres du mendiant.

— Ici, *senhor*, tout le monde sait que Geraldo Teodoro Da Rima est un des boss de la mafia brésilienne.

Pour un peu, il aurait collé un zéro pointé à Bolan. Ce dernier soupira d'aise. Il se retrouvait en terrain connu. On allait enfin avancer.

— Et ces renseignements, tu les as fournis ?

— Bien sûr, *senhor* !

Et vertueux, avec ça !

— C'était quoi ?

— C'est un peu compliqué, *senhor*. Hal Brognola était venu ici pour enquêter officieusement sur la disparition d'un ami à lui. Un certain Braning. Peter Braning. Un reporter. Enfin, quand je dis un ami, je ne fais que répéter les propres paroles du *senhor* Brognola. Mais je suis sûr que Peter Braning travaillait pour la police américaine.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Nouvelle fausse hésitation de l'indic qui finit par confesser :

— Braning était également « l'ami » d'un certain Ricardo Balsamo. Et lui, je le connais bien, *senhor*. Il travaille pour le gouvernement américain.

— C'est-à-dire ?

Moue indécise d'Eduardo.

— Vous savez ce que c'est, *senhor*. Dans ce genre de choses, rien n'est jamais bien précis. Quand je dis que Balsamo travaille pour les Américains, il peut aussi bien fournir ses renseignements au DEA qu'à la CIA ou encore à n'importe quel autre organisme d'État. Y compris le FBI. Chez vous, ce ne sont pas les agences qui manquent. Et des types du DEA ou du FBI, on en voit souvent, par ici. Voyez Brognola.

Mais il fallait se méfier. L'intox était devenue monnaie courante. Dans tous les domaines. Mentalement, l'Exécuteur enregistrait toutes ces informations. Il revint pourtant très vite à l'essentiel :

— Bon, pressa-t-il. Ce soir-là, chez Domingo, tu as fourni certaines informations concernant Da Rima à Brognola. Quelles informations ?

— Les plans de sa propriété de Tucurui. C'est là qu'il habite le plus souvent. Un domaine de 40 000 kilomètres carrés. Un État dans l'État, *senhor*. Un défi au bon sens, dans un pays où le premier souci du citoyen est de ne pas mourir de faim.

— Comment étais-tu en mesure de fournir ce genre de renseignements ?

Sourire modeste et édenté du mendiant.

— Les femmes, *senhor* ! Les femmes ! Geraldo Teodoro Da Rima est amateur de très belles femmes. Mais il n'aime que les professionnelles. Une race que je connais bien, *senhor*. Et j'ai le bonheur d'être ami avec beaucoup de ces filles. C'est ainsi qu'au fil du temps, j'ai pu me renseigner sur beaucoup de gens. Pour moi, acheva-t-il avec un éclair de fierté dans les yeux, la forteresse de Da Rima n'a plus de secrets.

— La forteresse ?

Petit sourire désabusé du Brésilien.

— Ici, *senhor*, les territoires des *fazendeiros* sont de véritables forteresses. Ils possèdent des fortunes, se font construire leurs propres aérodromes, règnent sur des populations de paysans réduits à l'esclavage et entretiennent de véritables petites armées. Leurs milices de *pistoleiros* ont tous les droits et, en général, les polices locales leur sont tout acquises. Comme ce pourri de Jesu Balboa.

— Parce que Balboa était vraiment flic ?

— *Claro que sim, senhor* ! Un flic véreux, mais un flic très officiel. C'est pourquoi il lui était facile de vous faire supprimer et de maquiller l'attentat en un banal crime crapuleux, précisa Eduardo en s'épongeant le front à l'aide d'un mouchoir encore plus crasseux que lui. Mais quand je l'ai vu à l'accueil de l'aéroport, j'ai compris qu'il allait se passer un truc comme ça. Alors, acheva-t-il en baissant modestement ses petits yeux calculateurs, je n'ai plus eu qu'à vous suivre.

La Morris se transformait doucement en four. Il fallait repartir. L'Exécuteur demanda pourtant :

— Tu pensais pouvoir me tirer de leurs pattes avec ton rasoir ?

L'ironie du propos n'échappa pas au mendiant. Il sourit de toute sa dent unique pour déclarer :

— *Claro que nao, senhor.* Mais Hal Brognola m'avait laissé entendre que vous étiez un dur à cuire. Alors, j'attendais le moment de vous récupérer.

Y compris à la petite cuillère. Mais il était content de lui, Eduardo.

L'Exécuteur n'était pas mécontent non plus. Visiblement, il avait désormais un allié. Élément non négligeable. Mais il était mortellement inquiet pour Hal. Il questionna encore :

— Et après ce contact d'avant-hier, qu'est-il arrivé ?

Eduardo s'épongea de nouveau la face, avant d'avouer :

— Je venais à peine de quitter la table du *senhor* Brognola quand j'ai vu arriver les sbires de Jesu dans le restaurant. Ils ont juste regardé, puis ils sont ressortis. Balboa n'était pas loin. Ils pratiquent toujours de cette manière quand ils veulent faire disparaître un type discrètement. J'ai aussitôt prévenu votre ami du danger. J'étais sûr qu'ils étaient là pour lui. Qu'il y avait eu des fuites et que Jesu Balboa avait reçu l'ordre de stopper l'enquête du *senhor* Brognola. À sa manière. C'est alors qu'il m'a demandé de vous réceptionner à l'aéroport et qu'il m'a remis sa carte pour vous. Puis il m'a ordonné de filer. Sans plus m'occuper de lui.

— C'est tout ?

— Non. Il m'a également demandé de vous dire de ne pas descendre à l'Excelsior.

Ça, Bolan l'avait déjà compris.

— Il a dit qu'il fallait prendre une chambre au Nacional, précisa encore le Brésilien. Si vous voulez, je peux vous y conduire.

Pendant ce temps-là, Bolan conservait un œil sur lui. Dans le panier de crabes qui s'annonçait, deux précautions valaient mieux qu'une. Il remit le contact et passa la première, tout en s'enquérant, inquiet :

— Et depuis avant-hier, pas de nouvelles de Brognola ?

Mouvement de tête pessimiste d'Eduardo.

— Navré, soupira-t-il. Mais je crains bien que la légende de Da Rima ne se confirme une fois de plus.

L'Exécuteur lui lança un regard de côté.

— Qu'est-ce qu'elle dit, cette légende ?

Eduardo marqua un temps d'hésitation, avant de laisser tomber, à regret :

— Elle dit que quand un de ses adversaires disparaît plus de vingt-quatre heures, c'est qu'il l'a donné à dévorer à ses piranhas.

L'Exécuteur ressentit un petit choc à l'estomac.
Hal avait disparu depuis près de quarante-huit heures !

CHAPITRE SIX

Le Nacional n'était pas à proprement parler un palace. Perdu au fond d'une *rua* ombreuse et humide du quartier du port, on avait envie d'arracher les plaques de salpêtre des murs de son minuscule hall. Mais l'Exécuteur n'était pas venu en Amazonie pour faire du tourisme de luxe. Dans la chambre qui sentait le moisi, il jeta son sac sur le lit un peu trop creux en son milieu et congédia le garçon d'étage avec un billet de cinq cruzeiros, soit presque un dollar US. Pour le gamin, une petite fortune. Mais il avait tenu à monter le lourd sac de Bolan jusqu'au deuxième étage. Il ne fallait pas décourager les bonnes intentions.

Sitôt seul, l'Exécuteur fourra son sac dans l'armoire verroulée qui menaçait de s'effondrer, vérifia que le téléphone étrangement neuf et moderne fonctionnait effectivement et ouvrit la fenêtre qui donnait sur une cour. Il la referma aussitôt. Les odeurs d'égout qui s'élevaient ici auraient fait fuir Eduardo. Eduardo qui l'avait déposé au Nacional, avant de le quitter pour de mystérieuses occupations. En lui promettant qu'il serait là à vingt heures. Pour l'accompagner chez un « armurier » de sa connaissance.

En attendant, l'Exécuteur rongait son frein.

Si rien ne se passait, si Hal ne réapparaissait pas dans un avenir très proche, il allait devoir aller rendre une petite visite de courtoisie au nommé Geraldo Teodoro Da Rima. Pour lui faire cracher le morceau et, le cas échéant, le punir un petit peu aussi. À condition que « l'armurier » d'Eduardo lui procure un minimum de logistique.

Vers dix-sept heures, son estomac lui rappela qu'il n'avait rien avalé depuis le rachitique plateau pris dans l'avion de la Varig et il décrocha son téléphone pour commander des sandwiches. Il aurait préféré déguster un bon churrasco dans un des restaurants typiques du port, en admirant le panorama des îles couvertes de jungle du rio do Para, mais il craignait qu'on n'essaie de le contacter. Et quand il pensait ON, il songeait évidemment à Brognola. Mais plus le temps passait, plus l'insupportable idée qu'il ait réellement pu arriver quelque chose de grave à son ami s'insinuait en lui. Vingt minutes plus tard, le même garçon d'étage lui monta ses sandwiches et deux canettes de *Chopp*. Relativement fraîche, la bière locale ne lui procura qu'un bien-être passager. Dans la chambre, il régnait une atmosphère

de sauna. Température et hygrométrie qui semblaient parfaitement convenir aux colonies d'insectes multiples peuplant également les lieux. Mais on était en Amazonie. Ici, on ne commençait à se plaindre à la direction qu'en trouvant un anaconda dans son lit.

Il était exactement dix-sept heures trente-cinq, mais le téléphone sonna près du lit. Bolan ne fit qu'un bond et l'arracha de sa fourche. Dans un anglais chuintant, l'employé de la réception lui annonça une communication d'un certain *mister Dakota*. L'Exécuteur faillit crier de joie.

Hal Brognola ! Enfin !

Dakota était en effet le nom de code qu'ils avaient adopté entre eux depuis que celui de *La Mancha* avait été grillé.

— Passez-le-moi, jeta-t-il dans le combiné.

Il y eut une série de déclics, puis :

— *Stricker ?*

L'Exécuteur en resta muet une seconde. La voix que lui restituait la communication de mauvaise qualité n'était pas celle de Brognola. C'était celle de Phil Necker ! Bolan croyait rêver. Il n'avait plus eu de nouvelles de la taupe fédérale depuis son retour de Malaisie. Il lança enfin :

— Affirmatif.

À l'autre bout de la ligne, il crut percevoir un soupir, et Necker reprit à voix contenue :

— *Je dois être prudent, vieux. Retrouvons-nous à vingt-deux heures. Au Botanicus. C'est sur le port. Tous les taxis connaissent. C'est retenu au nom de Dakota. C'est le seul endroit où on n'imagine pas que tu puisses être. Tu verras. Salut.*

On ne pouvait guère faire plus concis. Bolan raccrocha, un peu rassuré. Excité aussi. Il n'avait certes pas davantage de nouvelles de Brognola, mais la présence sur place du *consigliere* du vieux Franck Marioni, hyper-*capo* de la *Commissione* new-yorkaise laissait espérer la grosse affaire. Donc, pour l'Exécuteur, un super blitz.

À vingt heures précises, Eduardo Calvez se présenta à la réception et fit prévenir Bolan. Celui-ci fourra une épaisse liasse de dollars dans sa poche, glissa le Colt .45 de Jesu Balsamo dans sa ceinture de pantalon, rabattit sa veste saharienne dessus et rejoignit l'indic qui l'attendait au volant de la Morris.

— Mon ami José nous attend, annonça le mendiant en démarrant. Ce n'est pas très loin.

José était « l'armurier » en question. La Morris quitta la *rua Negra*, tourna bientôt autour d'une place plantée d'arbres avant d'enfiler l'*avenida Teixeira* bordée d'immeubles datant de l'époque portugaise et de buildings modernes. On était en février et l'été brésilien battait son plein. La dernière averse avait laissé quelques mares sur les trottoirs et

les ultimes rayons d'un soleil oblique achevaient de les assécher. La température avoisinait encore les trente degrés et l'humidité de l'air était telle que, sous la saharienne, la chemisette de Bolan était déjà à tordre.

La Morris tourna bientôt à gauche, descendit une artère en pente légère, où des boutiques de « luxe » proposaient en vitrine des produits US et européens. Au passage, à la devanture d'un traiteur local, Bolan entrevit même un présentoir publicitaire Moët-Hennessy qui accentua sa soif. Il eut soudain envie d'un grand Hennessy-Glace et de sérénité. Mais sa vie à lui n'était faite que de violence, de sang et de mort. Et il en serait ainsi tant qu'il resterait sur terre un seul pourri de *mafioso*, et tant qu'il vivrait lui-même. Il eut une pensée attendrie pour le petit Cheng, et pour tous les autres enfants sauvés quelque temps plus tôt de leur enfer asiatique[5]. Il se dit alors qu'il serait bon de pouvoir maintenant profiter d'eux et de leur donner tout son temps pour les aider à commencer à vivre. Mais il ne s'agissait que d'un désir utopique. Plus encore qu'avant ses blitz de Thaïlande et de Malaisie, il avait à présent des comptes à régler avec les pourris de tous poils. Ces ordures ne respectaient rien, n'éprouvaient aucun sentiment humain. Ils étaient le cancer déclaré et pourtant sournois de l'humanité. Or, pour combattre utilement ce chancre, Mack Bolan était pratiquement seul. Il n'avait pas le droit d'abandonner.

Et il n'abandonnerait pas.

— C'est là.

Eduardo venait de stopper la Morris devant une boutique assez minable de la *rua Mendès* de Morais. L'immeuble grisâtre qui l'abritait avait dû être construit du temps de la ruée du caoutchouc. Fendillée de partout, sa façade à balconnets menaçait de s'effondrer à la prochaine averse.

— Par ici, lança l'indic en entraînant l'Exécuteur dans une courette nauséabonde où un groupe d'enfants hilares jouaient au foot avec un énorme rat gris.

Au moment où Eduardo frappait à la porte à la peinture en lambeaux, l'animal encaissa un shoot sanglant qui l'envoya dans une fenêtre du rez-de-chaussée. Comme la fenêtre n'avait plus un seul carreau, le rat disparut. Aussitôt, les gamins dépités se remirent à shooter de plus belle. Dans une boîte de conserves.

— Il y a beaucoup de rats, fit valoir Eduardo comme pour excuser les jeunes footballeurs.

Il y avait aussi beaucoup d'enfants et, sans doute, pas assez de ballons. Dommage, ça faisait moins de bruit.

— *Boa noite, senhores*[6].

La chose qui venait d'ouvrir la porte avait dû avaler une clé de sol dans son biberon. Plus bossu et plus tordu, on mourait sûrement très

fort. Déroulé, le type était peut-être de taille normale, mais, en l'état, il ne devait pas dépasser le mètre. Et question beauté plastique, à côté de lui, Quasimodo était Robert Redford. Eduardo et l'apparition s'infligèrent un *abraco* dévastateur. Leur accolade dura quelque chose comme deux ou trois minutes. À grand renfort de claques dans le dos et de serments d'amitié indéfectible d'une sincérité touchante. Ce fut presque en larmes qu'Eduardo présenta le gnome quand la porte fut refermée dans le dos de l'Exécuteur.

— José, dit-il. Mon ami.

On s'en serait douté. Bolan serra une main molle et moite qui se déroba immédiatement. La franchise même, le cher José. En revanche, il parlait un anglais saisissant de perfection. En tirant l'Exécuteur par sa manche de saharienne en direction de son arrière-boutique-caphamaïm, il déclara d'une voix gringante :

— Eduardo m'a dit que vous désiriez acheter de bonnes armes. Vous tombez bien, je viens justement de recevoir un lot US de toute beauté, plus quelques spécimens européens et même des Uzi israéliennes.

Il devait servir le même discours à tous ses clients. Mais Bolan se contenta d'acquiescer prudemment. Déjà, José trottnait vers un amoncellement de caisses et s'échinait à déclouer l'une d'elles. Pendant ce temps, Bolan remarqua dans un coin tout un assortiment de menottes, de chaînes et de fers d'apparence très médiévale. Devant son regard surpris, Eduardo commenta, gourmand :

— José a une grosse clientèle de *fazendeiros*. Ces trucs-là, c'est pour empêcher leurs paysans de s'échapper. Pour ça aussi, José est le meilleur. Il a inventé des bracelets de chevilles en acier trempé si résistants qu'aucune scie ne peut en venir à bout. Il y a adapté un système de fermeture chiffrée inviolable qui fait fureur. Avec ça, il gagne beaucoup d'argent. Il faut discuter les prix, conseilla-t-il à voix basse et le regard torve.

Les belles âmes !

Eduardo espérait visiblement sa petite commission. On était entre businessmen avisés.

— Voilà, tout est là. Faites votre choix, *senhor*.

José venait de sauter de l'amoncellement de caisses, invitant Bolan à s'approcher. Il y avait effectivement là de quoi commencer une petite guerre mondiale. L'Exécuteur choisit deux mini-Uzi et leurs réducteurs de son, une carabine d'assaut M.16 MA.1 et son lance-grenades de 40 mm, deux Beretta 92 SB 9 mm et leurs silencieux, un lance-roquettes US SMAW, deux gros Colt Python 357 Magnum pour la « poche » et tout un stock de grenades à fragmentation US. Puis, en récompense de services rendus, il offrit à Eduardo un lot de quatre rasoirs à manches en ivoire, nacre, os et bois, plus un joli petit Smith

et Wesson 38 à canon de deux pouces et demi en précisant :

— C'est pour les fois où tu seras obligé de te défendre de loin.

De reconnaissance, l'indic lui jura fidélité sur la Madonne et voulut immédiatement cirer ses chaussures à coups de langue. Ce que l'Exécuteur refusa. Il avait l'habitude des bons cirages. Enfin, il paya rubis sur l'ongle la somme prohibitive que réclamait José. Un peu honteux de dilapider ainsi son trésor de guerre. Depuis son retour de Malaisie, il avait en effet décidé de l'alimenter au bénéfice de la *Fondation Miséricorde*.

Mais c'était pour la bonne cause.

En prime, le nabot lui offrit quand même quelques boîtes de cartouches, plus une petite merveille de sa fabrication : un stylo-revolver de calibre 22 long-rifle d'aspect tout à fait innocent.

— Vous verrez, *senhor*, assura-t-il de sa voix désagréable. Ça peut être utile.

Il avait sans doute raison.

— Je vais commencer à charger la voiture, proposa Eduardo en empoignant la caisse de grenades.

Mais Bolan le retint par un bras. Subitement, un détail venait de le frapper. Un détail d'importance. Le vacarme des gamins avait cessé. Cela avait dû arriver depuis un petit moment, mais il venait seulement de s'en rendre compte. En fait, dans la courette, il n'y avait plus un bruit. Un silence total s'était installé.

Un calme absolu... et très suspect.

Immédiatement sur ses gardes, l'Exécuteur fit signe aux deux autres de continuer à discuter. Puis il enfila un chargeur dans une des mini-Uzi neuves, fixa le réducteur de son au canon et, grimpant sur un tas de caisses aux contenus mystérieux, il se hissa jusqu'à l'imposte à grille qui chapeautait la porte donnant sur la cour. De là, il risqua un regard à l'extérieur et comprit ce qui avait fait fuir les gamins.

Pour un piège, c'était un beau piège.

Mortel.

CHAPITRE SEPT

Ils étaient au moins quatre. Armés jusqu'aux dents. Mais il y en avait peut-être d'autres. Planqués dans les étages, guettant leur sortie. L'Exécuteur le savait. Il avait trop fait la guerre pour croire encore aux miracles. Ceux qui survivaient étaient aussi ceux qui savaient penser le mieux au bon moment. Et qui avaient l'instinct de guerre.

— Il y a un problème, déclara calmement l'Exécuteur en sautant à terre.

Il expliqua la situation et, contre toute attente, José se permit un ricanement avant de déclarer, moqueur, à l'adresse d'Eduardo :

— Tu t'es laissé filer comme un gamin.

L'indic pinça les lèvres et grimpa à son tour sur les caisses pour jeter un œil dans la cour. Lorsqu'il redescendit, sa face de rat était convulsée de rage.

— Ce sont les hommes de Da Rima. J'ai reconnu Ramon. Un sadique. On va se les payer, ces pédés.

Ce qui était une belle profession de foi. Encore fallait-il la réaliser. De nouveau, le gnome intervint :

— On va leur allumer la gueule. On a de quoi.

C'était vrai. Mais l'Exécuteur songeait à autre chose. Les enfants. Pour conserver l'effet de surprise, les pourris avaient dû s'assurer de la discrétion absolue des footballeurs en herbe. Et la seule façon était de les garder en otages. Donc, ils étaient retenus quelque part derrière une de ces fenêtres. Conservant le .45 de Jesu dans la ceinture, il chargea les deux Beretta 9 mm qu'il venait d'acheter et les empocha.

— Y a-t-il une autre sortie possible ? demanda-t-il à José.

Ce dernier hocha la tête, apparemment ravi de l'aventure.

— Par derrière la boutique, déclara-t-il. On atterrit dans une cour en contrebas. À cause de la pente de la rue. On peut aussi accéder aux toits. Mais ils doivent connaître.

Il avait sûrement raison. Car, contrairement aux dires de l'armurier, l'Exécuteur pensait que ce n'était pas Eduardo qui était surveillé, mais bel et bien le marchand d'armes. Depuis qu'il avait échappé au piège de l'après-midi, les pourris devaient le chercher partout. Or, pour un type comme lui, un armurier était effectivement le point de chute obligé. Ils l'avaient simplement attendu là. Pour le flinguer.

Ce qu'il n'avait pas l'intention de laisser faire.

— OK., dit-il. Montrez-moi le chemin.

— Par ici.

Déjà, aidé par Eduardo, José déplaçait quelques caisses, mettant à jour une porte basse qu'il ouvrit avec une grosse clé. Prêt à tout, l'Exécuteur avait pointé le canon d'une Uzi dans cette direction. Mais rien ne bougea. Il découvrit un bout de couloir sombre, puis l'amorce d'un escalier.

— Par là, indiqua le bossu, on arrive à une terrasse qui plonge sur la courette.

L'Exécuteur avait compris. Dans sa tête se mettaient en place les morceaux d'un puzzle. Il ne lui manquait que quelques pièces pour obtenir un ensemble cohérent. Si tout se passait bien, il les aurait dans un instant.

— Continuez à discuter, recommanda-t-il aux autres. Quand la voie sera libre, je sifflerai. Deux coups brefs, plus un long.

Ça faisait un peu scout, mais il n'avait pas le temps de finasser. La porte basse se referma derrière son dos et il gagna l'escalier. Il y faisait noir comme dans un four. En quelques bonds silencieux, il fut bientôt en vue d'une autre porte. Ou plutôt des minces rais de lumière qui la découpaient et du trou de serrure plus clair. Sans doute l'accès à la terrasse indiquée par José. Il alla se coller au battant, écouta attentivement. Sans rien entendre. Si un guetteur s'était planqué là, il n'allait pas se mettre à siffler une samba. Se plaçant de côté, il pesa sur la poignée. Cette dernière obéit à la pression et le battant s'entrouvrit très légèrement.

Suffisamment pour apercevoir le type.

Juste entre deux draps pendus sur une corde à linge. Un petit râblé en jeans et T-shirt bleu. Il avait de longs cheveux huileux ramenés dans la nuque en catogan. Dans sa main, un automatique espagnol Star de calibre 9 mm. Bolan connaissait. Une bonne arme de poing. Puissante et suffisamment précise pour toucher une tête de vingt mètres. Penché par-dessus le petit parapet de la terrasse, il surveillait la courette et semblait écouter la musique qu'une radio invisible vomissait quelque part. Mais celui-là n'était qu'un guetteur. Facile à éliminer. Pour les autres, ce serait plus délicat.

L'Exécuteur émergea sur la terrasse, fut dans le dos du type en deux bonds silencieux. Complètement surpris, l'autre ne réalisa sa présence qu'à l'ultime seconde. Il tourna une face hagarde et son regard incrédule rencontra celui de Bolan. Bien trop tard. La main de l'Exécuteur était partie. Dure comme l'acier. À une vitesse prodigieuse, le tranchant raidi percuta la gorge offerte, cela fit un bruit mou et écœurant, lorsque les cartilages, le larynx et le pharynx s'écrasèrent sous le terrible impact. Le cri du guetteur resta bloqué dans sa gorge

ravagée, tandis que ses yeux se révoltaient. Déjà, l'Exécuteur avait frappé de nouveau. Dans la nuque du type. Cette fois, le craquement qui s'éleva disait très clairement la situation.

Déjà mort, le pourri s'effondra sur la terrasse. Il fut secoué de quelques convulsions *post-mortem*, puis il cessa de bouger. Terminé pour lui.

L'Exécuteur profita de l'abri d'une cheminée pour jeter un coup d'œil dans la courette. Et, grâce à la vue plongeante, il découvrit le principe du piège.

Simple. Une autre terrasse, en contrebas, occupée par trois pourris armés de PM. Pour le cueillir à sa sortie de chez José. Mais pas de trace de gosses. Ils avaient dû fuir à l'arrivée des flingueurs. Bolan se pencha un peu plus, ne vit rien d'autre. Personne aux fenêtres. Raisonnablement, on pouvait penser que les types étaient venus à deux véhicules. Donc, deux chauffeurs attendaient en principe dehors. Plus les sept flingueurs, neuf pourris en tout. À éliminer en un minimum de temps. Heureusement, la radio invisible continuait à débiter ses sambas. Ce qui avait servi aux tueurs pour masquer leur implantation allait à présent les desservir. Mais il ne fallait pas qu'ils crient. Donc, l'Exécuteur devait abandonner l'Uzi aux tirs trop imprécis. Il la posa à ses pieds, sortit les deux Beretta de ses poches, les arma et, des deux mains, ajusta ses tirs. Quand les deux premiers « flops » se firent entendre, la musique du transistor les noya. Mais, sur la terrasse en contrebas, deux crânes de tueurs furent instantanément troués de part en part. Du sang gicla un peu partout, de la matière cervicale se répandit et une vertèbre sanguinolente alla sonner contre la tôle d'une cheminée. Mais les types étaient encore debout, quand une dernière ogive brûlante de 9 mm alla faire sauter l'œil gauche du troisième flingueur. Cela lui renversa violemment la tête en arrière et, durant un quart de seconde, son œil valide sembla s'accrocher au regard implacable de l'Exécuteur. Au fond de la prunelle noire, il y avait comme une question angoissée. S'il y avait une réponse, il la trouverait auprès de l'Éternel. Il s'écroula en même temps que les deux autres, lâchant son PM qui écrasa le nez du premier mort.

Celui-là n'avait décidément pas de chance.

L'Exécuteur jeta un dernier regard en bas. Les quatre autres flingueurs étaient toujours là, enfoncés dans leurs encoignures de portes. Deux étaient facilement accessibles de la terrasse, deux autres, plus difficilement. Pour les avoir tous dans la ligne de tir, Bolan devait sauter sur l'autre terrasse. Celle des trois pourris morts. Un saut de trois à quatre mètres. Pas irréalisable. Mais si l'un des types d'en bas levait la tête à ce moment-là, c'en serait fini de l'effet de surprise. Il en aurait un, peut-être deux, mais pas davantage. Et à partir de là, tout

était possible. Or, Bolan ne voulait pas de survivants. Il voulait frapper fort tout de suite. Histoire de déstabiliser le moral de Da Rima.

Un adversaire inquiet était plus facile à terrasser.

Il remit les Beretta dans ses poches de saharienne, vérifia que la sécurité de la mini-Uzi était mise et qu'il pouvait l'ôter instantanément. Ensuite, il s'assura que le réducteur de son était parfaitement fixé. Pas question d'affoler le voisinage. Enfin, choisissant son point de chute avec soin, il s'élança souplement dans le vide.

Trop tard. En bas, un des pourris avait levé les yeux. Il vit l'orifice noir d'un canon se lever.

La mort y était inscrite.

CHAPITRE HUIT

La mort allait surgir.

En un centième de seconde, toujours entre ciel et terre, l'Exécuteur opéra une légère rotation du buste. Dans le mouvement, comme actionné par ordinateur, le court canon prolongé du réducteur de son de l'Uzi trouva automatiquement la bonne ligne de tir. Déjà, son index s'enroulait autour de la détente et il faisait sauter la sécurité d'un coup de pouce. Un quart de seconde plus tard, ses pieds prenaient contact avec le ciment de la terrasse. Il plia les genoux, se réceptionna parfaitement, tout en faisant sauter la sécurité de l'Uzi. Durant le saut, il avait pu mieux localiser les deux autres pourris moins accessibles et il avait décidé de commencer par eux. Car, au premier tir, ils se jetteraient dans le couloir comme des lapins dans leurs terriers.

Sous lui, Bolan vit le regard du pourri se dilater et sa bouche s'ouvrir sur un cri.

— Eh ! le fum...

Mais il était trop tard. Il avait été trop long à réagir.

Et l'Exécuteur trop rapide. Courte et concise comme une réponse essentielle, la première rafale lui fit sauter toute la calotte crânienne et lui emporta une partie de l'épaule droite. Il fut projeté contre le mur, lâcha son PM et s'affaissa lentement, répandant autour de lui des choses innommables. Il n'était pas encore arrivé à terre que cinq autres ogives creusaient leurs cratères de mort dans le poitrail de son voisin immédiat. Celui-ci se transforma en fontaine de sang, tandis que, déjà, les deux derniers prenaient ce qui restait du chargeur en divers endroits du corps. Ils moururent quasiment tous les quatre en même temps. Quelque part, la radio débitait toujours sa musique.

Pas un n'avait pu tirer une seule cartouche.

Un instant plus tard, l'Exécuteur « sifflait » Eduardo et José. Quand il leur annonça que la voie était libre, il vit nettement luire leurs regards. En Amérique du Sud, un type qui faisait autant de cadavres était un vrai *macho*. Cet exploit lui valut aussitôt l'estime la plus notable. Ce fut tout juste si l'armurier ne lui sauta pas au cou. Il le doucha aussitôt :

— Tous ces morts, ça va vous attirer des ennuis.

Contrairement à toute attente, José se permit un sourire, désigna

un vieux téléphone poussiéreux et déclara, empreint d'infinie sagesse :

— Quand vous serez parti, je n'aurai qu'un coup de fil à donner. Le port de Belem ne manque pas de voyous qui accepteront cette petite tâche de fossoyeur contre la promesse d'emporter les armes et le fric des *pistoleiros* en prime.

Charmant pays. Mais la plus grande forêt tropicale du monde n'était qu'à quelques portées de lance-pierres. Et, en forêt, il se passait tant de choses...

— On charge ? questionna Eduardo.

— Un instant, le calma l'Exécuteur. J'ai encore un petit détail à régler.

Puis, s'adressant à l'armurier :

— On voit la rue, de votre magasin ?

— *Claro que sim, senhor !* Le rideau de fer est baissé, mais il y a un judas.

Sur un signe de l'Exécuteur, ils passèrent dans le magasin. Beaucoup plus propre et moderne que l'arrière-boutique. Et beaucoup plus « légal » aussi. Dans les vitrines et aux râteliers, des fusils de chasse, quelques armes de poing de gros calibre et du matériel de bivouac. Pas d'armes de guerre. Les PM très officiels des tueurs à la solde des *fazendeiros* passaient par le marché parallèle.

Voyez José.

Mais on ne choisit pas ses alliés.

— Ici, *senhor*.

L'armurier invitait Bolan à jeter un œil par le judas annoncé. Aussitôt, il localisa les deux voitures. Une Mercedes noire et une Pontiac bordeaux défraîchie. Avec leurs chauffeurs, garées l'une derrière l'autre, à moins de vingt mètres du magasin. Un des types lisait le journal, l'autre fumait en bayant aux corneilles. Restait à ne pas se tromper.

— Tu les connais ? demanda-t-il à Eduardo.

Celui-ci vint voir à son tour et hocha la tête.

— *Sim*, acquiesça-t-il sans hésiter. Ils font partie de l'armée de Da Rima.

Bolan en savait assez. Il demanda à José :

— Comment puis-je sortir discrètement ?

— Par le sous-sol, *senhor*. Venez.

L'armurier se munit d'une lampe, le guida vers un couloir où s'amorçait un escalier en pierre qui s'enfonçait en terre et qui devait dater du temps des Portugais. À cause du formidable delta de l'Amazone toute proche, l'humidité sourdait de toutes parts et des araignées diaphanes à longues pattes fuyaient sous leurs pieds. Heureusement, le sous-sol se situait vraiment à fleur de terre. Ils n'eurent pas à s'enfoncer trop profond avant de trouver une espèce de

galerie qui desservait une rangée de caves. José y déplaça quelques caisses, un vieux sommier et toute une colonie de rats, mettant à jour une minuscule porte métallique aux gonds étonnamment bien huilés.

En s'ouvrant, le battant ne grinça pas une seule fois. Derrière, ils trouvèrent un autre couloir et l'armurier expliqua fièrement :

— C'est à cause des contrôles, *senhor*. Depuis quelque temps, le gouvernement tolère mal la vente parallèle des armes. Vous comprenez ?

Le *senhor* comprenait.

Ils grimpèrent un escalier semblable au premier et aboutirent dans un couloir qui s'achevait sur un rectangle de lumière pâle. Le crépuscule. Sous les tropiques, la nuit tombe d'un coup et c'était précisément ce qui s'était produit. Finalement, cela faisait bien l'affaire de l'Exécuteur. Il arrêta José et lui recommanda :

— Dans deux minutes, commencez à charger le matériel dans la Morris.

Sans autre explication, il émergea dans la rue. Les habitants de Belem semblaient s'être soudain donné le mot. Tout le monde était dehors. La fraîcheur relative du soir n'était évidemment pas étrangère au phénomène. Mais, à cette heure, malgré la situation quasi côtière de la ville, toutes les senteurs de l'incommensurable forêt arrivaient. Un mélange de vase, de végétaux, de pourriture et de musc. Avec, en plus, comme des relents de saumure qui soulevaient le cœur. L'été, c'était toujours ainsi. Seulement une heure ou deux, à la tombée de la nuit.

Il faisait encore une chaleur d'étuve et le couchant nimbait de roux puissant les façades sculptées des vieux immeubles gris. Ici, on aurait pu se croire n'importe où, y compris en Europe. Pour sentir le formidable poids du « dépaysement », il fallait descendre vers les quais du port et le grouillement des quartiers populeux où se frottaient les humanités plus ou moins recommandables de Belem. De là, on pouvait assister au spectacle saisissant du fleuve-roi roulant ses eaux bistres à la moyenne effarante de 250 millions de litres à l'heure, et laisser son regard incrédule effleurer la ligne ininterrompue de la jungle, dix kilomètres plus loin, de l'autre côté du bras d'eau le plus mince de l'estuaire.

L'aventure, la vraie, celle où l'homme se retrouvait seul face à lui-même, commençait au-delà de cette ligne sombre et menaçante.

Mais l'Exécuteur n'était pas venu en Amazonie pour jouer les aventuriers. Tranquille, noyé dans la petite foule dolente du soir, mains dans ses poches de saharienne, il remontait en direction de la deuxième voiture. La Pontiac bordeaux. Derrière son journal, le type ne pouvait rien voir. Bolan avait quitté le trottoir et, contournant un vendeur de sucreries qui n'avait qu'un parapluie retourné en guise

d'éventaire, il s'approcha à longs pas coulés. Comme un marcheur pressé.

L'autre ne vit pas sa mort arriver. L'Exécuteur n'eut qu'à laisser tomber son bras par la glace ouverte. Le sinistre Beretta cracha deux fois. Silencieux. Sectionnée par les deux tirs plongeants, l'aorte cessa immédiatement son indispensable travail. Éclaboussé de sang, le journal frémit dans les mains du pourri, et celui-ci mourut instantanément.

Sans même avoir levé les yeux.

Déjà, l'Exécuteur était à la Mercedes. Sans hésiter, il ouvrit la porte avant droite et se laissa tomber sur le siège. Un millième de seconde après, derrière son volant, le fumeur manquait en avaler son cigarillo. Dur comme un arrêt de mort, le canon du Beretta venait de s'enfoncer dans son flanc.

— Tu remues un cil, je t'éclate le foie.

L'autre ne put pas complètement retenir son hoquet de saisissement. Les yeux hors de la tête, n'osant même pas regarder Bolan, il laissait pendre le cigarillo au bord de ses lèvres blêmes. Ses mains serraient toujours le journal et ce dernier tremblait de plus en plus fort. Autour d'eux, la foule circulait, tranquille et inconsciente du drame qui se jouait. La première question de l'Exécuteur fut directe et simple :

— Ton nom ?

— Si... Simon, *senhor*.

Il avait la voix étranglée et semblait sur le point de défaillir. Un minable chauffeur déguisé en porte-flingue. La deuxième question de l'Exécuteur fut aussi directe et concise :

— Tu as envie de mourir, Simon ?

L'autre n'osait même pas secouer sa grosse tête flasque. Il se contenta de hoqueter dans un souffle :

— *Nao, senhor !*

— Alors, il va falloir être très coopératif.

— *Sim, senhor*.

— Tu vas répondre à toutes mes questions.

— *Sim*.

Et Simon répondit effectivement à toutes les questions que lui posa l'Exécuteur. Un moment plus tard, ce dernier déclara de sa voix d'outre-tombe :

— C'est bien, Simon. Pour cette fois, tu vas garder ta vie de pourri. Et tu vas porter ça à ton boss.

En disant cela, il avait sorti une petite médaille en bronze de sa poche de saharienne et la jetait sur les genoux du porte-flingue. La médaille du tireur d'élite. Le sinistre symbole de la guerre que l'Exécuteur imposait à l'*Organized Crime* depuis si longtemps.

— Porte ça à Da Rima, ordonna-t-il. Dis-lui que je suis ici pour récupérer mon ami Brognola et qu'ensuite, je le tuerai. S'il ne te descend pas, fais en sorte de ne plus jamais croiser ma route.

Le pourri se rendit à peine compte que l'Exécuteur avait soudain disparu. Il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. Il sut aussi qu'il ferait tout pour ne plus croiser la route du grand diable au regard polaire. La chance était capricieuse.

CHAPITRE NEUF

Phil Necker avait raison. Le Botanicus était sans doute le seul endroit de Belem où personne n'aurait songé à chercher l'Exécuteur. Pour la bonne raison que la boîte était un repère d'homos. Une discothèque à la sono discrète, réservée à la clientèle homosexuelle. Dans l'entrée, derrière une simple porte d'immeuble en bois massif équipée d'un judas, des mains expertes et un brin fouineuses s'étaient attardées à fouiller Bolan. Sa corpulence, son regard d'acier et le magnétisme hyper-masculin émanant de lui avaient immédiatement fait des ravages. Il avait ensuite descendu un étroit escalier en pierre et abouti dans le saint des saints. Une salle toute en largeur, qui, située en surplomb, permettait une vue imprenable sur le gigantesque bras de fleuve. Au loin, les deux îles immenses formaient leur rideau de végétation impénétrable. D'autorité, un minet bloucletté de blond artificiel avait placé Bolan dans le box retenu à son pseudonyme, et il avait encore fait sensation en préférant un Hennessy-Glace à la Batida, ce mélange local à base d'alcool de canne à sucre et de jus de citron, qui vous colle à votre dossier par l'action de la transpiration.

La climatisation poussée à fond ne parvenait pas à endiguer les assauts de l'air humide qui entraît par les larges baies laissées ouvertes. Sans doute à cause de la multitude de plantes et d'arbres rares qui constituaient la décoration intérieure. Comme son nom l'indiquait, le Botanicus était une sorte de jardin des plantes local, aménagé en night-club. Cela sentait l'alcool, l'humus, le parfum et la sueur.

Car dans les boxes très intimes du Botanicus, il n'y avait pas que des homos efféminés. Loin de là. Il y avait aussi des brutes à gueules de forbans et vêtus de cuir et d'acier. Comme à New York, à Los Angeles ou à San Francisco.

Le monde était décidément petit.

— Salut.

La porte « western » du box de Bolan venait de se refermer et Phil Necker se laissa tomber sur la banquette en fausse peluche qui entourait la petite table ronde comme un écrin. Il était en sueur et, derrière les lunettes, ses yeux pâles avaient l'éclat aigu de ceux qui mènent une vie dangereuse.

— Des soucis ? questionna Bolan.

Le fédéral secoua sa tête aux courts cheveux poivre et sel, pour lâcher dans un souffle exténué :

— Putains d'avions !

Bolan joua l'innocent.

— Ah ?

Necker lui jeta un regard soupçonneux.

— Tu te fous de moi.

— Pas du tout, fit Bolan, sérieux.

La phobie de Necker pour l'avion n'était plus un secret. Ni sujet à sourire. Les voyages aériens le rendaient positivement malade. L'angoisse... et sans doute aussi un peu le mal de l'air.

— D'où viens-tu ? questionna l'Exécuteur.

— Brasilia. Par la Varig. L'enfer.

Il exagérait évidemment. La compagnie nationale brésilienne était sans doute une des meilleures d'Amérique du Sud.

— La semaine dernière, renchérit Necker, j'étais à Sydney. Je suis rentré par San Francisco. Pas à dire, UTA, c'est quand même la peinture supérieure. Avec eux, jamais de retard, jamais de secousses. À croire qu'ils font la pluie et le beau temps. Quant à leurs personnels de bord, un régal d'attentions et de sympathie. La classe !

— Tu ne vas quand même pas me dire que tu n'es jamais malade sur leur ligne ? s'amusa un peu Bolan.

— Si. Je te le dis ! Jamais malade !

Bolan esquissa un sourire, mais il savait que son ami avait raison. Il avait lui-même un penchant très marqué pour la compagnie française. Depuis le blitz de Malaisie, UTA avait pris une petite place dans son cœur. À lui seul, pour le jeune Cheng et pour ses vingt-huit petits compagnons, ce simple sigle UTA figurerait à jamais un symbole.

Celui de la liberté.

— ... mais les choses se sont corsées quand j'ai dû me taper les autres compagnies pour rallier Brasilia, continuait Necker, tout à son sujet.

Il soupira, souffla encore :

— Putains d'avions !

Puis il sembla enfin s'apercevoir de l'endroit où ils se trouvaient et il eut une moue écœurée.

— Tous ces pédés, ça me colle le bourdon. Mais c'était le meilleur endroit pour qu'on se voie sans problèmes.

Il regarda le verre de Bolan.

— Qu'est-ce que tu bois ?

— Hennessy-Glace. Par ces climats, rien de meilleur. Et ça détruit les amibes.

Necker fit signe à un « garçon » qui passait par là.

— Hennessy-Glace, commanda-t-il.

Puis, se penchant sur Bolan, il reprit son ton professionnel pour lui souffler :

— C'est le bordel. Aucune nouvelle de Hal. Même par mon canal, rien à faire.

Le serveur revint, posa le Hennessy-Glace sur la petite table en glissant au passage un regard ravageur à ces deux « super mâles ». Le monde était mal fait. Mais la boîte était sélect et le personnel n'avait pas le droit de draguer durant le service. Vacherie.

— Si tu commençais par le début, encouragea l'Exécuteur.

— Toi d'abord, contra Necker. Comment as-tu atterri ici ? Le Brésil, tu en revenais[7].

— C'est Hal qui m'a appelé.

— Où, quand, comment ?

— Sur ma ligne protégée. Il y a deux jours. J'ai immédiatement compris qu'il n'était plus libre de ses mouvements et qu'il était en danger.

— Comment as-tu compris ça ?

— Simplement parce qu'en me demandant de le rejoindre à Belem, il a ajouté : « c'est un ordre ». Là, j'ai pigé qu'il y avait du grabuge.

Logique. Mack Bolan n'avait jamais été à proprement parler aux ordres du FBI. Par ce comportement inhabituel, Brognola lui avait fait comprendre le danger.

Necker opina.

— Ensuite ?

Bolan lui résuma son arrivée à Belem et les événements qui en étaient résulté.

— Tu connais la suite, acheva-t-il. Le contact d'Eduardo, puis ma descente à l'hôtel Nacional. Maintenant, à toi. Et commence précisément par me dire comment tu as appris ma présence au Nacional.

Necker hocha la tête. Ils ne s'étaient pas revus depuis le blitz de Bangkok et ils étaient tous deux contents de se retrouver. Mais, bien que le lieu s'y prêtât, ils n'étaient pas là pour se congratuler. Le fédéral avala une grande gorgée d'Hennessy-Glace et commença :

— Pour le Nacional, c'est facile. Dans toute affaire *sensitive* à l'étranger, les agents du DEA ont un réseau de points de chute divers. Prévus. Quand certains agents du FBI se déplacent hors des States, ils appliquent une méthode identique. Routine de sécurité. À Belem, il y a l'Excelsior et le Nacional.

Comme je savais que Hal était descendu au premier, j'ai appelé au deuxième.

— En étant sûr de m'y trouver ?

— Pratiquement sûr. Par la *Commissione*, j'avais appris que les *amici* brésiliens profiteraient de la capture de Hal pour essayer de te faire la peau. D'où le coup de fil pour t'attirer ici.

L'Exécuteur eut un demi-sourire carnassier.

— Et quel meilleur guet-apens que celui tendu par un flic véreux.

— Maintenant que la méthode douce et discrète a échoué, Da Rima va employer la manière forte, renchérit Necker. Fais gaffe à ta peau, vieux. Ici, pas de char de guerre, ni d'armement lourd.

Une lueur glacée passa dans le regard polaire de l'Exécuteur. De sa voix sépulcrale, il lâcha, sinistre :

— En Thaïlande et en Malaisie non plus.

— C'est vrai, admit Necker en esquissant un sourire aux souvenirs qui affluaient.

La Thaïlande, il avait connu aussi. L'Exécuteur renouvela les consommations et, quand les Hennessy-Glace tous neufs furent sur la table, il lâcha :

— OK. Maintenant, raconte l'affaire.

Phil avala un peu de breuvage ambré, se concentra et attaqua :

— Tout a débuté par un reportage. Et un quiproquo.

— Excuse-moi, je n'y comprends rien.

— J'explique, annonça Necker en plantant ses coudes sur la table. D'abord, le reportage. Peter Braning, ça te dit quelque chose ?

Bolan chercha, finit par risquer :

— Journaliste ?

Le fédéral hocha la tête.

— Reporter. Grand reporter. Free-lance. Travaille pour les plus grandes agences. Au sens propre comme au figuré, précisa-t-il, l'œil soudain pétillant.

— Si tu pouvais éclairer un peu.

— Je veux dire : y compris les agences fédérales.

Ce fut au tour de Bolan d'opiner.

— Je vois. CIA ?

— Entre autres. Notamment DIA, DEA, et... FBI.

Bolan se permit une ombre de sourire, avala une gorgée de Hennessy-Glace, avant d'insinuer :

— Je croyais le FBI complètement *clean* et transparent. Si vous vous mettez aussi à utiliser des clandestins...

— Arrête de débloquer ! Hors des States, on ne fait que du tourisme.

— Bon, j'écoute, fit. Bolan, sérieux.

Necker but à son tour, claqua la langue en signe d'appréciation et reprit :

— Peter Braning était en reportage avec une certaine Alma Spencer, sa collègue habituelle. Un coup apparemment classique. En

réalité, il travaillait pour nous. Sur un certain Da Rima. Mais en fait, il bossait également pour le DEA. Peut-être un peu aussi pour la DIA. Je sais que Da Rima intéresse tous ces services en même temps.

Bolan laissa fuser un petit sifflement.

— C'est courant, ce genre d'homme-orchestre du Renseignement ?

Il savait bien que oui.

— Affirmatif, renchérit le fédéral. Mais passons. J'ignore si ce qu'a découvert Braning intéresse plus précisément le DEA, la DIA, la CIA ou le FBI, mais je sais une chose : Hal n'est pas venu ici à cause de lui. Cette affaire n'était pas de son ressort.

Bolan tiqua :

— Il était là pourquoi, alors ?

Phil Necker marqua un temps, avant de plonger son regard gris dans celui de l'Exécuteur.

— Puisque tu es là, dit-il enfin, puisque de toute évidence, tu vas opérer un blitz contre Da Rima, autant que tu saches tout.

Il marqua un autre silence, puis :

— Hal est venu ici sur demande personnelle du Président.

Un éclair d'intérêt passa fugitivement dans les prunelles glacées de l'Exécuteur.

— Ah bon ? dit-il seulement.

Il attendait la suite. Elle vint après une dernière hésitation :

— Ce que je vais te dire est hyper-secret, vieux. Une information capitale, que seuls le Président, le directeur du FBI, Hal et moi, pour des raisons différentes, connaissons. C'est-à-dire que tu devras l'oublier définitivement, dès que cette affaire sera achevée.

Le ton dramatique amusa Bolan.

— Pourquoi pas en sortant d'ici ?

Necker ne releva pas le sarcasme. Toujours sérieux, il ajouta :

— Parce que tu devras la conserver en mémoire tout au long de ton blitz.

— Ah ?

Necker se tut, avala une lampée d'Hennessy-Glace :

— Le quiproquo, c'est elle.

— Comprends pas.

— Comme je te l'ai dit, elle faisait équipe avec Braning depuis assez longtemps. Elle a donc sans doute été enlevée avec lui. Mais ça, même la *Commissione* new-yorkaise l'ignore. Donc, moi aussi. Elle est peut-être morte ou disparue dans la jungle.

— OK. Mais le quiproquo ?

Necker jouait distraitement avec son verre embué. Le regard vide, il déclara :

— Le quiproquo, c'est que si Da Rima a bien enlevé le couple de reporters en croyant pouvoir utiliser la collusion Braning-FBI, il

ignorait alors détenir peut-être un atout bien plus fort en la séduisante personne d'Alma Spencer.

— Ah ? fit encore l'Exécuteur.

Tout cela commençait à sentir le soufre. Son instinct le lui criait. Un instant plus tard, la taupe fédérale le lui confirmait d'une voix sourde :

— Cette affaire pourrait bien être explosive, vieux.

— À cause de cette Alma Spencer ?

— Affirmatif.

— Qu'est-ce qu'elle a de spécial, cette nana ? Necker se pencha, baissa encore le ton pour asséner du bout des lèvres :

— Alma Spencer serait la fille du Président.

CHAPITRE DIX

Entre les deux hommes, le silence se prolongeait. Autour d'eux, les boxes encore vides un instant plus tôt se remplissaient et des gloussements commençaient à s'élever par-dessus la toile de fond sonore de la hi-fi. Pas de doute, on ne s'ennuyait pas, au Botanicus. Au-delà des grandes baies ouvertes, le fleuve-mer se teintait de mauve foncé et les derniers feux du couchant découpaient au loin les moutonnements de la forêt. Près du box de Bolan et de Necker, une espèce de géant hirsute habillé de défroques en cuir tanné passa en leur jetant par-dessus la cloison un regard concupiscent de brute en rut. Mais, les voyant ainsi, sans doute crut-il à une dispute d'amoureux. Il disparut, laissant derrière lui une traînée de senteurs sauvages. Un mélange de sueur, de lourd parfum bon marché et de cuir sale.

L'Exécuteur rompit le silence :

— Tu as bien dit, « la fille du Président » ?

Hochement de tête de Necker. Bolan insista.

— Et tu as bien dit : « serait » ?

— Affirmatif.

— Tu expliques ?

— Ce conditionnel nous est imposé par un doute légitime, expliqua vertueusement la taupe fédérale. Car s'il est vrai que la mère d'Alma a bien été autrefois une amie très intime du Président, s'il est également vrai qu'elle n'a jamais été mariée et que l'enfant a été déclarée de père inconnu, il est tout aussi exact qu'aucune preuve de cette paternité ne peut être apportée pour le moment. Même si c'est le Président en personne qui a fait convoquer le boss du FBI à la Maison Blanche pour lui donner ses instructions.

— Comment es-tu toi-même au courant ? s'étonna Bolan.

Necker leva sur lui un regard surpris.

— Évident, mon cher Watson. Le premier travail de Hal a précisément été de savoir si la *Commissione* savait quelque chose.

C'était la réponse qu'attendait l'Exécuteur. Il insista :

— Et la *Commissione* ne savait rien.

Necker eut une mimique découragée.

— Absolument rien.

— OK. Puisque je suis maintenant sur place, fit valoir l'Exécuteur,

autant être utile. Je veux dire, en dehors d'un blitz classique. Le FBI est au courant de ma présence ici ?

— Non.

— Tant mieux. Ceci étant dit, qu'est-ce que tu attends de moi ?

Necker releva ses yeux gris sur lui. Derrière les lunettes sévères, leur expression était grave lorsqu'il avoua :

— Un miracle.

— C'est-à-dire ?

— Que tu organises une opération commando pour tenter de libérer Alma. J'ai bien dit, Alma en priorité. Si c'est possible, essaie aussi de tirer le reporter et Hal de leurs pattes. Mais sans faire courir le moindre risque à la fille.

— Pardon, mec, s'insurgea discrètement l'Exécuteur, mais outre qu'elle soit une nana, le sort de cette Alma m'intéresse infiniment moins que celui de Hal.

Une lueur étrange passa dans les prunelles de la taupe fédérale, qui précisa :

— J'ai bien dit : « pour *tenter* de libérer Alma ».

L'Exécuteur fronça les sourcils. Un affreux doute commençait à s'insinuer en lui. Il questionna :

— Ce qui veut dire ?

— Tu as déjà compris. Je veux dire que si tu voyais qu'il est impossible de la libérer, il ne faudrait pas hésiter, vieux.

— Ce qui veut dire ? insista cruellement l'Exécuteur.

Le fédéral afficha un bref rictus. Il n'était pas à la noce. Mais, couragement, il acheva :

— Tu devrais tout faire sauter, laissa-t-il tomber d'une voix affirmée. Et veiller à ce qu'elle soit bien morte.

— Ben voyons ! railla l'Exécuteur. Je devrais aussi la dissoudre dans la chaux vive ?

Le regard que lui lança alors Necker était si glacé qu'il en fut étonné. Il n'avait jamais vu son ami dans cet état.

— Pas la peine, répondit-il froidement. Le fait qu'elle soit morte suffira.

Il marqua un temps, avala une grande gorgée de Hennessy-Glace, avant de lâcher encore plus froidement :

— À condition qu'elle soit morte... sous quatre jours, maxi. Et que tu en apportes la preuve matérielle.

L'affreux doute devenait doucement odieuse certitude dans l'esprit de l'Exécuteur. Il finit par siffler entre ses dents :

— C'est pour ça que vous m'avez fait venir, hein ? Pour foutre le feu partout. Pour que Da Rima n'ait pas le temps de tout apprendre sur Alma. C'est pour ça que Hal m'a appelé.

— Dis pas de conneries ! Hal t'a vraiment appelé au secours *in*

extremis. En te balançant le petit message codé pour te prévenir du danger. C'est vrai qu'il t'aurait de toute façon fait venir. Parce qu'on ne peut pas mouiller le FBI dans cette affaire.

— Et la CIA. Elle peut intervenir à l'étranger, elle. Ils ont des spécialistes-action et...

— Bien trop contente qu'on soit dans la merde, la CIA. Et si elle pouvait mettre le Président dedans, ça lui ferait bien plaisir, à la CIA. Parce qu'entre elle et lui, le moins qu'on puisse dire, est que ce n'est pas le beau fixe. La peur du Congrès l'a rendu méfiant, le Président. Et il ne soutient plus la CIA comme elle le voudrait. Alors, c'est la merde.

En effet ! Mais Mack Bolan, le guerrier solitaire, le sergent Miséricorde n'avait rien à faire de tout cela. Jouer les barbouzes ne l'intéressait pas. Et encore moins quand il s'agissait de sacrifier une jeune femme innocente. Il le fit comprendre à son vis-à-vis. Ce dernier s'emporta soudain. À sa manière, c'est-à-dire, avec un calme apparent. Maxillaires crispés, regard fixe et glacé, il asséna d'une voix sourde :

— Tu ne saisis pas très bien la situation, vieux. Personne ne peut faire ce boulot à ta place et en si peu de temps. Or, il *faut* qu'il soit fait. Très vite.

— Mais enfin ! s'indigna Bolan, même si cette nana est la fille naturelle du Président, qu'est-ce que ça peut faire ?

— Chantage, laissa tomber Necker. Je veux dire, chantage international.

Bolan soupira.

— Explique.

— Brayer, tu connais ?

— Le peintre ?

— Non. Carmichael Brayer. Le roi mondial de la pâte à papier.

Bolan fit la moue.

— Non. Il est américain ?

— Affirmatif. Mais il est aussi propriétaire d'un morceau du Brésil. Bolan leva son regard indécis.

— Comprends pas.

Necker faucha le vide de sa main ouverte.

— Bon. Pour ta gouverne, sache que ce pays, du moins une bonne partie de certains États comme le Para et deux ou trois autres du coin ont été cédés autrefois à des hommes d'affaires. Non seulement à des milliardaires brésiliens, mais également à des étrangers. C'est ainsi que Da Rima possède effectivement un territoire immense et que son voisin direct, précisément Brayer, règne en maître absolu sur une région deux fois plus grande. Il y coupe les arbres et en fait du papier, grâce à toute une industrie montée sur place. Mais si, comme Da Rima, Brayer a créé ses aérodrômes, ses routes, ses villages et sa propre police, la comparaison s'arrête là. Contrairement à Da Rima, il

n'est qu'un homme d'affaires, pas un *mafioso*.

Necker avala une gorgée de Hennessy-Glace. Impatient, l'Exécuteur pressa :

— Alors ?

Haussement d'épaules du fédéral-taupe qui reprit.

— Aujourd'hui, Carmichael Brayer est vieux et n'a pour descendance qu'un fils qui vit en Californie et qui se fout éperdument du Brésil. Da Rima est au courant. Et il s'est mis en tête de racheter l'empire de Brayer. Bien sûr, cette opération se ferait pour le compte de l'*Organized Crime* et tout le monde le sait. Jusqu'à présent, le gouvernement américain a réussi à faire pression. À la fois sur Brayer et sur le gouvernement brésilien. Il a même proposé d'avancer les fonds nécessaires à l'achat, pour qu'une firme de Brasilia se porte acquéreur.

L'Exécuteur hocha la tête.

— Alors, tout va bien. Les Brésiliens ont la priorité pour racheter, non ?

— En principe. Sauf si notre gouvernement fait machine arrière et n'avance plus d'argent. Il s'agit d'une somme colossale que les Brésiliens ne trouveront pas dans leurs caisses déjà vides. D'ailleurs, ils s'en foutent.

— Pourquoi les Américains se désisteraient-ils ?

Sourire aigre de Necker.

— Parce qu'on les ferait chanter.

Un éclair fulgura dans les prunelles de l'Exécuteur.

— Compris, dit-il. Il suffirait que Da Rima apprenne les liens d'amitié, voire les autres sentiments, qui unissent le Président à la famille Spencer, pour qu'il fasse tout simplement chanter le Président.

— Tu as tout bon. Ainsi, le *mafioso* posséderait la monnaie d'échange la plus efficace. Tant que le Président resterait le locataire de la Maison Blanche, il aurait barre sur l'Amérique entière.

— Sauf si le Président l'envoie aux pelotes et ignore le chantage, fit valoir Bolan.

— Exact. Mais il ne s'agit que d'une hypothèse. Et c'est un risque que le patron du FBI a décidé de ne pas prendre.

Un nouveau silence suivit, seulement troublé par la musique ambiante en sourdine. Du box voisin, des bruits étranges leur parvenaient. Mais aucun d'entre eux n'écoutait. Leurs préoccupations étaient tout autres. Bolan rompit de nouveau leur mutisme :

— Je vois. C'est ton boss qui a décidé, pour mon blitz.

Il comprenait à présent qu'il avait été « manipulé » dès le départ de l'affaire. S'il acceptait d'entrer dans la danse, les mains de l'agence fédérale resteraient propres. Et si l'affaire foirait, on ne parlerait de lui qu'à propos d'un justicier fou. Il eut un rictus sarcastique qui

n'échappa pas à Necker. Ce dernier secoua la tête.

— Tu te trompes. Il ne s'agit pas d'un coup fourré. Jusqu'à la disparition de Hal, on n'avait pas songé à toi. Il était juste venu en observateur. Pour tâter le terrain et voir s'il pouvait monter un commando sur place. Je te l'ai dit, c'est vraiment très important, cette arnaque.

— À quel titre ? Après tout, qu'est-ce que les Américains ont à faire que l'empire brésilien de Brayer tombe dans l'escarcelle de Da Rima ?

— C'est là que le bât blesse, mec. Parce que Da Rima, ce n'est pas un *mafioso* ordinaire ! Il est une sorte de dauphin.

Il laissa le reste en suspens et l'Exécuteur comprit. Il hocha la tête en laissant tomber :

— Le *Protector*, hein !

Acquiescement muet du fédéral-taupe.

— Et la mission dont l'a personnellement chargé le *Protector* est d'une gravité extrême.

Au FBI, quand on parlait de « gravité extrême », il y avait du souci à se faire. Bolan questionna :

— C'est quoi, cette foutue mission ?

Plus sinistre encore, Necker laissa tomber :

— Lever, entraîner et lancer l'armée du *Protector* sur les satellites US d'Amérique Latine. Déstabilisation en masse.

— Comment ça, une armée !

— Une vraie. Pour le moment, juste une base « militaire » avec avions de chasse, missiles tactiques, infanterie, etc. Tout le territoire de Da Rima est quadrillé par un filet-radar et une défense antiaérienne qui raviraient beaucoup de petits États de la région. Quant aux réseaux d'espionnage, d'infiltration et de propagande sur les futurs terrains d'action, pas la peine de chercher. Depuis l'avènement du *Protector*, l'organisation mondiale du crime s'est regroupée en la gigantesque famille que tu sais.

C'était vrai. Certes, il subsistait encore quelques vieux chefs de famille romantiques, opiniâtrément attachés à l'ancien concept de la poussiéreuse *Cosa Nostra*. Mais ceux-là ne représentaient plus qu'une frange insignifiante. Ils disparaîtraient bientôt. Le *Protector* n'aurait plus désormais aucun dissident sur sa route. Il serait alors le maître incontesté de l'empire du mal. Celui du crime.

À la lumière des révélations de Necker, l'Exécuteur comprenait tout en même temps. Incrédule, il questionna :

— Et, cette armée, qu'est-ce qu'elle fait, en ce moment ?

— Elle opère « à blanc ». Depuis deux ans. En grand secret. L'ordinateur central à la base enregistre clandestinement tous les plans de vol civils et militaires déposés. Aucun appareil « pirate » ne peut

traverser son espace aérien. On dit que pas mal de crashes ont déjà eu lieu dans le secteur. Dans ces régions, on ne retrouve jamais grand-chose.

— Bravo ! lâcha l'Exécuteur. Tu savais tout ça ?

— Désolé. À la *Commissione*, personne n'était au courant. Le *Protector* n'a pas une entière confiance en ceux de New York. Ni d'ailleurs en personne. Il ne dit les choses que lorsqu'il ne peut plus les cacher.

— Hum ! Si je comprends bien, dit Bolan, c'est donc à toute cette armée que je vais devoir m'attaquer.

Mine embarrassée de Necker.

— Pas vraiment. Il s'agit encore d'une armée non opérationnelle. Et trop secrète pour que Da Rima la fasse ostensiblement bouger. N'oublie pas qu'on est quand même au Brésil. État souverain et indépendant. Tant que Da Rima n'aura pas acheté l'empire de Carmichael Brayer, tant qu'il ne sera pas le maître de tout le Para, il craindra encore un peu les autorités de Brasilia. Dans l'état actuel des choses, ces dernières ne lui pardonneraient pas de lever à son insu une armée entière sur le sol brésilien. Mais si on laisse faire, si, comme nous le croyons, Da Rima détient bien Alma Spencer, les choses risquent d'évoluer très vite. Dans quatre jours, les enquêteurs de la *Commissione* sauront évidemment que Peter Braning est un « barbouze » de l'agence fédérale, mais ils auront surtout tout appris par Alma. Il sera alors trop tard pour tenter quoi que ce soit. Da Rima se sera déjà arrangé pour rendre cette dernière complètement inaccessible. Dût-il l'expédier dans un harem chez ses homologues arabes.

Ils se turent encore durant un moment, avant que Bolan ne grogne enfin :

— J'ai bien peur de ne pas avoir le choix.

— J'en ai peur aussi, vieux.

Le ton du fédéral-taube n'était pas triomphant pour autant. Depuis un moment déjà, il consultait discrètement sa montre. Comme l'Exécuteur le remarquait, il renvoya :

— J'ai pris un risque énorme pour te rencontrer. Il faut que je parte.

— Tu retournes à Brasilia ?

Necker secoua la tête et avala son reste de Hennessy-Glace.

— Non. Quand je dis que je prends des risques en te voyant, c'est parce que je devais impérativement attendre au *Regente* qu'on m'y contacte. Instructions du *Protector*.

Bolan sentit l'excitation le gagner.

— Tu l'as rencontré ?

Petit sourire désolé du *consigliere* de Marioni.

— Non. Ces instructions, je les ai reçues par téléphone de la bouche de son « homme local ». Sûrement pas jeune, le type. La voix cassée et le souffle court. En tout cas, un Brésilien. Aucun accent. C'est lui aussi qui m'a ordonné de me mettre en rapport avec le *consigliere* de Da Rima.

— Tu vas voir Da Rima ?

— Je vais *séjourner* chez Da Rima, corrigea Necker. Conférence. Avec les *consiglieri* des *amici* du continent latino-américain.

L'Exécuteur fixait son ami. Il craignait de comprendre.

— Tu ne veux quand même pas insinuer que tu seras là-bas quand je devrai lancer mon blitz...

Nouveau petit sourire de Necker qui se leva.

— J'ai bien peur que si.

— *Shit !*

Encore une fois, la taupe fédérale esquissa son petit sourire désabusé, avant de laisser tomber :

— Tu l'as dit.

Il allait partir, quand il sembla se souvenir de quelque chose.

— J'allais oublier, dit-il. Appelle le 237-5370. Un certain Ricardo Balsamo. Photographe, correspondant du FBI. Il te fournira sans doute de précieux renseignements. Il connaît la région comme sa poche, acheva Necker avant de disparaître sur un sourire d'encouragement.

L'Exécuteur ne souriait pas, lui. Il n'avait pas besoin d'un photographe, mais d'un bataillon de Marines avec son armement de campagne. Plus, éventuellement, l'appui tactique de l'armée de l'air US.

Et encore !

CHAPITRE ONZE

La boutique du photographe se trouvait tout au fond d'une impasse, au bout de *l'avenida Casper Libero*, non loin du port. Malgré la fraîcheur très relative de la nuit, une forte odeur d'égout persistait, et, quelque part dans les immeubles décrépits entourant le cul-de-sac, une radio tonitruait des scies « Brazil » datant de Mathusalem. Dur pour les nerfs. Chassant une nuée de chats occupés à se disputer des immondices, l'Exécuteur grimpa les trois marches en pierre usées du petit perron. À la lumière chiche d'un lointain réverbère de l'avenue, il enfonça le bouton d'une sonnette quasiment arrachée du mur et attendit.

Longtemps.

Mais il était plus de 23 heures et Ricardo Balsamo s'était peut-être rendormi. Quand Bolan l'avait appelé un moment plus tôt, le photographe lui avait semblé émerger d'un profond sommeil.

— Qui est-ce ?

Un petit judas grillagé s'était ouvert et la voix enrouée avait à peine surnagé par-dessus la musique du transistor.

— Dakota, fit Bolan.

Le battant s'ouvrit aussitôt sur un petit gros en pantalon de pyjama et en tricot de peau. Beaucoup plus jeune qu'on aurait pu le croire à sa voix. Hirsute, les yeux gonflés de sommeil, il fit entrer l'Exécuteur. Le petit hall carrelé de damiers noir et blanc cassés, tapissé de papier vinyle d'un beau rouge sang ressemblait à un caphamaüm. Des caisses partout, du matériel de photographie et des boîtes de film plates et rondes. En revanche, le grand studio était nettement mieux tenu, et pourvu d'un matériel de prises de vues presque neuf. Tout au fond, découpant ses tubulures de cuivre sur un écran papier à fond bleu, un grand lit défait, avec des draps de satin froissés et deux oreillers en dentelle. Non loin, planté sur son trépied comme une mitrailleuse, un vidéo-scope professionnel. Voyant le regard de Bolan vers le lit, le photographe expliqua dans un sourire cauteleux :

— Le X, ça rapporte mieux que les photos d'identité.

Les voies du FBI étaient impénétrables ! Il se râcla la gorge en grimaçant.

— Pardon, dit-il, une mauvaise angine.

— ON m'a dit que vous pourriez m'aider, commença Bolan.

Il avait insisté sur le ON et l'autre comprit parfaitement. Il désigna des sièges et proposa des bières que l'Exécuteur déclina. Il insista :

— J'ai besoin de renseignements. Et si possible, de quelques bonnes photos aériennes.

D'un coup, la face ronde de Balsamo changea. Son regard jusqu'alors terne et vitreux s'anima et une lueur aiguë y fulgura.

— Pour les renseignements, annoncez la couleur. Pour les photos, vous n'avez qu'à dire.

Il n'était plus ni endormi ni cauteleux, le photographe. Professionnel en diable. Bolan expliqua qu'il voulait savoir le maximum de choses sur les abords de la propriété de Da Rima et qu'il souhaitait obtenir des photos aériennes de tout ce secteur.

— Des photos prises à haute altitude, précisa-t-il. Besoin d'une vue d'ensemble et d'agrandissements de certaines zones.

Balsamo fit la grimace, alluma une cigarette.

— Pour la haute altitude, c'est plus délicat. À cause de la saison. En ce moment, il y a beaucoup de nuages, en Amazonie. Il faudra viser. Ça peut prendre du temps.

L'Exécuteur n'en avait hélas pas beaucoup.

— Et ça va coûter cher.

L'Exécuteur s'en était douté. Il fit signe qu'il comprenait et enchaîna :

— Vous avez une carte de la région ?

Balsamo lui en apporta une, sur laquelle, à sa demande, il traça au crayon gras les limites des terres de Da Rima. Après un temps d'examen silencieux, Bolan requit son attention.

— OK, Ricardo. Maintenant, voilà ce que nous allons faire...

*

* *

Geraldo Teodoro Da Rima détestait la pluie, la boue, le soleil, la végétation, les déserts, l'eau, les animaux et les gens. En bref, il détestait absolument tout.

Et il haïssait les femmes. Surtout cette pute. Il la tuerait. Mais avant, il fallait qu'il se calme. Qu'il cherche le moyen de lui faire payer son affront. Qu'il l'avilisse à son tour. Qu'il la transforme en bête aux abois. Celle-là, il la haïssait désormais plus que toutes les autres réunies. Plus que toutes celles qui, de tous temps, lui avaient bien fait sentir à quel point il était moche.

Parce que pour être laid, Geraldo Teodoro Da Rima l'était sacrément. Si moche que même ses très rares amis de la haute pègre brésilienne disaient de lui qu'ils l'avaient vu terrasser d'un infarctus

une vieille guenon du zoo de Belem. Rien qu'en apparaissant. Depuis, Da Rima haïssait aussi les singes. Il n'aimait que sa jument Bonnie. La seule femelle qui ait pu jusqu'alors supporter son poids et qui lui soit restée fidèle plus de 24 heures.

Mais il était quand même faux de prétendre que Da Rima n'aimait rien d'autre. Il avait quand même trois passions : tuer les paysans qui tentaient de squatter sa terre, torturer ses ennemis et compter son fric. Et ce matin, alors qu'à l'issue de sa promenade à cheval quotidienne, il laissait choir ses 280 livres et son mètre soixante de la monture, alors qu'il remettait la bride de Bonnie à l'infinie forêt qui cernait son immense domaine, il venait de s'accorder l'autorisation d'une véritable orgie. Ce matin, tout en cherchant comment il allait pouvoir se venger de cette superbe salope, il allait cumuler ses trois passions.

Il allait tuer, torturer et se rouler dans les dollars.

Dans quelques minutes.

Juste le temps de traîner son adipeuse carcasse jusqu'à la Cadillac Fleetwood Brougham noire hyper-blindée qu'il empruntait ainsi chaque matin pour aller du ranch au haras et en revenir. Par la route asphaltée qui desservait les 40 000 kilomètres carrés de son empire et qui aurait fait pâlir de jalousie les autoroutes US les plus récentes. Rien qu'avec la somme investie dans cet ouvrage, on aurait pu nourrir tous les pauvres du Brésil durant un bon siècle.

Il faut dire que si les pauvres étaient légion au Brésil, ils savaient aussi se montrer fort raisonnables en matière d'alimentation.

— *Monsieur* s'est-il bien promené ? interrogea servilement le maigre et long chauffeur surgi de la Fleetwood pour en ouvrir la portière arrière.

— Ça va, ça va ! grinça le *mafioso* en s'affalant sur la banquette. Fais pas chier !

Car si Da Rima exigeait de tout son personnel d'être appelé *monsieur* et en français, il adorait surtout leur infliger ensuite la vulgarité de son mépris le plus total. Et comme il s'était arrogé le pouvoir de vie et de mort sur tous, pas un seul n'osait jamais le lui reprocher. Ce qui le comblait de joie.

Alors que le chauffeur, en livrée et casquette se remettait à son volant, il grinça encore :

— Magne-toi le cul de m'emmener au bunker, connard !

Le bunker était sans doute la construction qu'il affectionnait le plus dans son immense domaine. La prison. Un véritable blockhaus de cent mètres de long sur cinquante de large, pourvu de nombreuses cellules, d'une cour de promenade, d'un mitard, de miradors, d'un quartier des condamnés à mort et... d'une salle d'exécution.

Comme à Sing-Sing, où, autrefois, Da Rima avait eu le malheur de purger une peine de prison. Comme à Sing-Sing, où, en pleine

jeunesse, il avait vu marcher ses copains d'alors dans le fameux couloir de la mort. Notamment son complice de l'époque, un jeune chanteur de jazz raté, avec lequel il avait monté toute une série de hold-up sanglants. Mais lui, Da Rima, avait échappé à la peine capitale. Parce qu'il faisait déjà partie de la Cosa Nostra. Et qu'il était blanc. On lui avait offert de bons avocats.

Alors, par pur romantisme, et en souvenir de son complice chanteur de jazz, il avait appelé SA prison...

Song-Song !

Pas génial, mais c'était encore un des rares trucs qui le fasse rire.

Car ici, dans cette Amazonie pourrie de serpents, d'araignées grosses comme le poing et de milliards de moustiques, les occasions de s'amuser faisaient cruellement défaut. À part un poker de temps à autre avec les éleveurs voisins et quelques exécutions capitales à Song-Song...

Pour accéder au bunker en partant des haras, il fallait suivre la route bordée de petite jungle sur environ trois kilomètres, puis traverser une vaste zone entièrement déboisée où, les jours de pluie, la terre rouge ressemblait à du sang. Autrefois, Da Rima avait caressé le projet d'une vaste cité futuriste dans le style de Brasilia, rien que pour lui. Il y avait finalement renoncé, simplement parce qu'entre-temps, il avait fait tracer les grandes pistes de son aéroport personnel non loin de là, et que cela créerait forcément une nuisance.

Pas complètement dingue, Da Rima.

Seulement juste un peu mégalomanie. Car les pistes en question pouvaient accueillir toute une flotte de 747.

Vautré dans les coussins en velours gris de la banquette arrière, le boss de Para n'en pouvait plus de voir défiler le morne paysage. Heureusement qu'il y avait le bunker.

Et son armée.

Il irait en inspection des popotes dès demain. D'abord la caserne. Un grand complexe ultra-moderne situé au sud de son immense domaine. En pleine montagne. En pleine forêt aussi. Quasi indécélable, derrière son apparence d'exploitation minière. À plus de cent kilomètres d'ici. Toute une base militaire. Copiée sur les Américains. Avec ses terrains de sport, ses complexes d'entraînement, ses avions et ses hélicos. Deux escadrilles de Vought-Sikorsky R-5 polyvalents, une de Bell Model 47 rachetés aux vieux stocks US et une encore de gros Piasecki banane H.215 de l'armée américaine. Tous les appareils armés à l'avenant. Une base qui faisait la fierté de Da Rima.

Et sa crédibilité auprès du *Protector*.

Ce qui, finalement, était de loin le plus important. Car, déplaire à l'instance suprême de l'*Organized Crime* équivalait à peu près à signer son propre arrêt de mort. Dans le meilleur des cas, une balle dans la

nuque. Dans le pire, quelques éprouvantes journées et nuits à agoniser sous la torture.

La torture !

Da Rima n'en pouvait plus d'attendre. Encore une fois, il houspilla son chauffeur en terminant, pour se dénouer les nerfs :

— Si on est pas arrivé dans cinq minutes, salope, je te fais empaler.

L'autre ne devait pas en avoir très envie ce matin-là. Il accéléra brusquement, clouant son monstrueux patron au dossier de la banquette. Pour passer le temps, Da Rima sortit un petit miroir de sa poche de chemisette noire et s'appliqua à lisser les moustaches à la Clark Gable qui soulignaient son gros nez camard et piqueté de pustules suintantes. Au-dessus, ses petits yeux noirs bordés de paupières blêmes et sans cils avaient exactement l'air de ce qu'ils étaient. Les yeux d'un tueur.

— On arrive, boss, lança soudain le chauffeur en jetant un regard craintif dans le rétroviseur.

— Pas boss, connard ! hurla Da Rima en tremblant de toute son immonde carcasse. *Monsieur* !

Le chauffeur se ratatina tellement derrière son volant qu'on aurait pu craindre un instant qu'il ne voie plus la route. Il n'aurait plus manqué qu'un accident !

— Bien, *monsieur* ! bêla-t-il en reprenant le contrôle du véhicule. Je vous demande pardon.

— Y a que les pédés qui demandent pardon, grinça Da Rima en remettant le miroir dans sa poche.

Parfois, il se sentait une âme de philosophe.

— Si tu répètes encore une fois « boss », grogna-t-il, mauvais, je te fais empaler.

Un psychiatre aurait sûrement décelé un petit syndrome obsessionnel là-dedans. Mais Da Rima n'était pas du genre à consulter les psychiatres. Pour se dénouer les nerfs, une bonne petite séance de torture lui suffisait. Et il allait être comblé. Dans une minute ou deux.

La Cadillac venait de franchir une sorte de dos d'âne en douceur et ralentissait encore à l'approche d'un large portique où venaient s'accrocher les terminaisons de deux hauts barrages grillagés. Avec barbelés au sommet et *no man's land* de terre rouge d'une vingtaine de mètres entre les deux. Entre les portiques, une large grille, avec sa réplique vingt mètres plus loin. Ça et là, au long du grillage qui se perdait, très loin dans la forêt, des miradors. Chacun avec un garde, une caméra de surveillance et une mitrailleuse. Au sol, d'autres gardes en tenues paramilitaires, armés de M.16 US et accompagnés de chiens.

Amazonia. La forteresse de Da Rima.

Un rectangle fortifié, électrifié, surveillé et défendu de plus de

cent hectares. Quiconque tentait d'y pénétrer sans autorisation courait à une mort quasi certaine. Ici, même les serpents se méfiaient et les oiseaux faisaient un large détour pour éviter les mitrailleuses des miradors. Car, parfois, par désœuvrement, les gardes s'offraient un petit carton. Sur les perroquets ou les ibis de passage.

— Mes respects, *monsieur*.

Da Rima frémit d'aise. Il adorait voir les deux colosses en uniforme de l'entrée ramper devant sa Cadillac. Il avait abaissé sa glace rien que pour entendre ça. Du Mozart !

— Rien de nouveau ? questionna-t-il par pure routine.

— Si, *monsieur*. Il y a deux heures, les gardes de Pelada ont amené une demi-douzaine de mineurs. Des mutins. Ils ont dit que c'étaient les meneurs de la révolte syndicale de la semaine dernière. Je les ai directement dirigés sur Song-Song.

Le colosse n'avait même pas eu l'ombre d'une ironie dans ses gros yeux bovins. Pour lui, Song-Song, c'était juste un nom de prison. Mais les pensées de Da Rima dérivait déjà. Six mineurs ! Six « terroristes » à torturer. Pour le plaisir. Et accessoirement, pour leur faire cracher les noms de leurs complices. Vrais ou imaginaires. D'ailleurs, Da Rima se moquait des tentatives de révolte. Il savait qu'une fois à la mine, les gars n'avaient plus une seule chance d'en sortir vivants. Le jeu des dettes sur le matériel acheté à crédit et sur l'alcool des cantines, plus la trouille de la jungle à traverser, autant de garde-fous infranchissables. Bien sûr, parfois, certains révoltés dépassaient les bornes et il y avait quelques morts. Histoire pour les gardes de se faire la main et d'empêcher leurs armes de rouiller.

Par ces climats humides.

Pendant ce temps, la Cadillac avait franchi le sas de sécurité de la forteresse et elle roulait maintenant à près de cent sur la large route. Ici, un semblant de parc paysager avait été tenté. Sans grand enthousiasme. Car, trop radin pour payer les premiers jardiniers, Da Rima avait préféré les faire tuer par sa milice. Le bruit en avait couru dans tout l'État de Para et, si Da Rima n'avait pas été inquiété par la police d'ailleurs à sa solde, depuis, les postulants ne se bousculaient plus vraiment. Alors, on taillait les massifs au M.16 et on retournait la terre à la grenade quadrillée. C'était bien plus drôle. Et plus rapide.

— Par quel côté vous voulez contourner le lac, *monsieur* ?

Encore le chauffeur. Le lac, un caprice de Da Rima. Pour organiser des régates de planches à voile. Des régates un peu spéciales. Elles consistaient à mettre ses propres *soldati* en compétition et à s'amuser à leur faire boire la tasse. Pour ça, le *mafioso*-mégalo utilisait un gros cabin-cruiser qu'il pilotait lui-même, de manière à poursuivre, prendre en chasse ou carrément culbuter les concurrents. Bien sûr, ces jeux hautement virils comportaient quelques risques, et il n'était pas rare

de voir un crâne ou deux se faire éclater par les hélices du in-board. Mais on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs.

Ni de paris sans enjeux.

Or, tout le monde était d'accord là-dessus, les hommes de troupe adorent les paris et autres jeux d'argent. Et Da Rima souhaitait ardemment entretenir le moral de ses troupes. Finalement, tout cela était parfaitement moral. Au cours des régates, jamais d'estropiés à vie. Da Rima avait pris la sage précaution d'aleviner son cher lac avec quelques tonnes de piranhas prélevés dans l'Amazonie. Il n'y aurait donc jamais d'infirmités parmi ses *pistoleiros*.

La Fleetwood contourna le lac par l'est et Da Rima put admirer le magnifique panorama. Deux cent soixante-dix hectares de belle eau alimentée par une petite dérivation du rio Pacajà. Depuis quelque temps, des ibis et des flamants roses commençaient à en fréquenter les eaux basses. Encore quelques années, et ce serait un véritable paradis pour eux.

Sauf si les gardes les tiraient trop souvent au M.16.

La Cadillac avait déjà parcouru les dix kilomètres qui séparaient le lac du bunker. Elle arrivait à présent devant un haut portail monumental aveugle. Tout autour, ce n'étaient que murs de béton démesurés et miradors. La prison.

— Ouvre-moi ce bon Dieu de portail, grinça de nouveau Da Rima. Ces cons-là tardent trop.

Il aimait entrer à volonté dans SA prison. Alors, il avait simplement fait équiper l'avertisseur de la Cadillac blindée d'un système codé à ultra-sons qui déclenchait automatiquement l'ouverture des imposants battants. Un gadget qui le ravissait. En souvenir du bon temps où il était de l'autre côté. Un fantasma, en quelque sorte.

Le chauffeur donna un coup d'avertisseur et, deux secondes plus tard, le portail s'ouvrit sur des gardiens en armes qui s'écartèrent aussitôt. Un « gradé » survint. Petit et sec, il faisait vaguement songer à Charlot. En beaucoup moins drôle. Prosterné devant la glace ouverte de la portière, il se confondit en plates excuses, prétendant que, depuis quelque temps, le système d'ouverture automatique avait des ratés.

— Fais-le réparer, connard ! beugla Da Rima, faussement hors de lui.

Il adorait jouer avec son gadget.

Un moment plus tard, escorté par deux gardes raides comme des piquets et armés jusqu'aux dents, il dut passer quelques dizaines de grilles et de couloirs, avant de pénétrer dans le fameux « couloir de la mort ». Le secteur le plus occupé par ses pensionnaires. Ici, tout était gris clair. Aussi *clean* qu'une clinique de luxe. Mais ici, c'était surtout un univers de dingues. Ici, on souffrait et on mourait. Mais avant de

tuer ses condamnés, le boss d'Amazonie aimait beaucoup leur faire peur. Aussi avait-il fait installer une discrète sono qui, de temps à autre, distillait un doux chant de clés et de pas étouffés. Réveillés en sursaut, les prisonniers se prenaient une, ou plusieurs méga-trouilles, avant d'affronter le VRAI petit « matin blême ».

Da Rima n'était pas un sadique.

Il aimait simplement les bonnes blagues.

Les deux gardes venaient de s'arrêter devant les grilles d'une cellule. Un peu essoufflé, Da Rima les rejoignit et découvrit l'intérieur de la geôle ripolinée de clair. Vautrée sur l'unique bat-flanc de la cellule, une silhouette d'homme. À l'arrivée de Da Rima, un des gardes hurla :

— Debout, charogne !

L'homme eut un frémissement et, comme mû par des ressorts indépendants de sa volonté, prenant appui sur ses bras tremblants, il parvint à quitter la couche pour se mettre debout. Face à la grille. Un homme dont les mains étaient enveloppées de gros pansements, et dont le regard éteint monta à la rencontre de celui de Da Rima et y resta rivé, plein de renoncement. Le *mafioso* esquissa un sourire ravi, demeura un instant silencieux et immobile, avant de questionner d'une voix étonnamment douce :

— Nom, prénom et matricule ?

Un bref éclair passa dans les prunelles du prisonnier. Puis, d'une voix détimbrée, il déclina :

— Braning Peter, N° 331.

CHAPITRE DOUZE

— C'est bien, Braning. C'est très bien.

Da Rima semblait satisfait. En réalité, toute sa graisse tremblait de rage contenue. Cela faisait trois fois que Braning lui servait le même discours. Doucereux, le *mafioso* insista encore :

— Les films, Peter. Qu'est-ce que tu as fait de tes films ? Et de toutes ces belles photos que tu as prises ? Il faut le dire. Sinon, on ne les retrouvera plus jamais. Et tu ne pourras pas les vendre aux agences de presse. Allez ! implora presque Da Rima. Dis-le !

— Braning Peter, matricule 331. Ici, je suis bien traité et mes blessures sont soignées tous les jours. Je demande à voir mon ambassadeur, je réclame un avocat et je veux aller sur la tombe de cette pauvre Alma, acheva Braning en étouffant un sanglot sec.

Cette fois, Da Rima faillit exploser. Dans ces moments-là, il était capable du pire. Les gardes l'avaient déjà vu plusieurs fois faire jaillir le couteau à cran d'arrêt qu'il avait toujours dans une poche et ouvrir la gorge des prisonniers. D'une oreille à l'autre. Et d'un seul petit geste rapide. Car Da Rima avait gardé de ses années de rues un fort penchant pour l'arme blanche. À l'époque, on l'appelait « le barbier ». Et au petit jeu des décollations, il était alors vraiment un expert.

Il lui en restait quelque chose.

Il ferma les yeux, parvint à se calmer. Au cours de sa capture, Braning avait été assez sérieusement blessé. Une balle dans la cuisse, une autre dans la poitrine. Heureusement, sans toucher les poumons. Les médecins du camp militaire l'avaient rafistolé. Suffisamment pour qu'au cours des interrogatoires, Da Rima puisse lui couper lui-même les doigts. Presque tous. Pour rien. Pas un aveu. Le reporter était devenu cinglé. Aux prochaines régates, il le donnerait à bouffer aux piranhas. Ça amuserait peut-être ses hommes. D'un geste brusque, il fit signe aux gardes et ces derniers le suivirent.

Direction mitard.

Des couloirs, des escaliers, un sous-sol et des portes de cachots. Ici, pas de lumière du jour. Juste quelques ampoules électriques protégées par du grillage. Un éclairage d'aquarium. Verdâtre, sinistre. Sur un geste de Da Rima, un des gardes ouvrit une lourde porte en acier, tandis que l'autre actionnait un commutateur électrique près de celle-ci. Une lumière glauque inonda une cellule minuscule. À

l'intérieur, une latrine à la turque dans un coin, un lavabo d'angle et une paillasse. Sur celle-ci, une forme recroquevillée. Un des gardes s'approcha, lui balança un grand coup de crosse de M.16 dans les reins. La forme poussa un grognement de douleur mais ne bougea pas. L'autre garde lui lança un coup de pied et hurla :

— Debout, charogne !

Comme pour Braning. Celui-là ne risquait pas de se tromper dans les noms. Un nouveau grognement lui répondit et l'homme recroquevillé bougea enfin. Juste pour se retourner. Sa face apparut, couverte de croûtes et de sang séché. Il avait les yeux si gonflés qu'on ne voyait plus que deux minces fentes sanguinolentes, et sa bouche était éclatée de partout. Du sang avait coulé sur sa chemise ouverte, se mélangeant aux poils de son buste. Quant à ses mains, elles étaient si déformées qu'on aurait pu les croire transformées en steaks hachés. Le garde qui lui avait envoyé un coup de crosse le frappa de nouveau. Du genou. En plein sous le menton. La bouche éclata de nouveau et le sang jaillit.

Mais cette fois, le supplicié ne laissa filtrer aucune plainte. Ce qui énerva beaucoup Da Rima. Bousculant le garde pour se frayer un chemin, oubliant l'odeur qui régnait dans le cachot, il attrapa le prisonnier par le col et le secoua comme un prunier en grondant :

— Je te jure que tu vas parler, Brognola ! Je te jure bien que tu vas nous le dire, où il est planqué, le Grand Fumier !

Contre toute attente, un petit rire secoua le fédéral. Puis, entre ses lèvres couturées, il laissa filtrer :

— Rêve pas, grosse loche. Bolan, quand tu le verras, il sera trop tard pour toi.

C'en était trop. Le *mafioso* poussa un véritable hurlement de bête blessée. De la bave coula instantanément de ses grosses lèvres trop rouges et dans ses yeux globuleux, des éclairs mortels passèrent. Serrant ses poings étonnamment petits pour sa corpulence, il trépigna littéralement sur place en achevant son hurlement dans un gémissement filé. Puis, pleurant presque de rage, il grinça à l'adresse de Brognola :

— Je t'ai déjà écrasé les mains, je vais maintenant faire pareil avec tes pieds et tes couilles ! Après, je t'éclaterai les deux jambes, puis le bras et je t'arracherai les oreilles. Et puis les dents. Une par une. Et...

Essoufflé, il se tut, au bord de l'apoplexie. Car en filigrane, il conservait en mémoire l'affront de cette salope. Un affront qui le rongerait désormais comme un cancer et qu'il n'oublierait plus jamais. Il en était sûr. Il avait envie de tuer. En coupant des têtes, en ouvrant des ventres pour en tirer les viscères, en arrachant des yeux, des langues, des sexes. L'horreur. Dans ces moments-là, ses hommes

avaient une trouille bleue. Ils l'avaient déjà vu deux fois arracher son arme à un garde et le descendre sur place. Juste pour calmer les nerfs. Les deux qui se trouvaient sur place ce matin auraient nettement préféré qu'il tue le prisonnier. Mais Da Rima s'y refusait. Il voulait savoir où trouver Mack Bolan. Que ses flingueurs l'aient déjà raté deux fois le rendait fou de rage. Et de désespoir. Car son prestige en prenait un coup. Lui, le maître incontesté de l'État de Para, lui qui faisait ramper tous les flics de la région, lui qui allait acheter les territoires de Brayer et devenir ainsi l'homme le plus riche du Brésil, lui enfin que le *Protector* avait chargé de lever la Grande Armée de l'*Organized Crime*, lui, Geraldo Teodoro Da Rima était en train de se laisser traîner dans la boue. Devant ses propres hommes.

Il en avait vraiment la bave aux lèvres.

— D'accord, laissa-t-il soudain tomber. D'accord. Puisque tout le monde veut rigoler, on va vraiment rigoler.

Il se pencha un peu sur Brognola, grinça :

— On va plus vous toucher, ton pote Braning et toi. On va même vous soigner. Vous remettre sur pied. On va attendre que tes yeux dégonflent, connard de fédé ! Parce que je viens de décider de t'offrir un spectacle. Un vrai de vrai. Tu verras !

Il venait en effet de prendre une décision. Une décision qui allait le ravir, rien que dans la préparation de son idée. Il allait y penser tout le temps. Jusqu'au moment de l'apothéose. Et là, ce serait grandiose. Il allait se laver de la plus terrible des humiliations qu'une femme ait jamais pu lui infliger. Désormais, et ceci pendant un certain temps, il n'allait plus vivre que pour sa petite idée.

Une petite idée vraiment géniale.

Alors, il se calma d'un coup et sa hideuse trogne prognate se figea dans une expression glacée qui fit peur aux deux gardes. Quand il leur fit signe de ressortir, ils obéirent si vite qu'un courant d'air passa dans la geôle, emportant un peu d'odeurs dans son sillage. Puis, sans témoins, Da Rima se pencha alors sur Brognola et sa grosse bouche vint presque se coller à son oreille ensanglantée.

Une grosse bouche qui ne souffla que quelques mots, avant d'achever :

— Dans deux jours, Brognola. Dans deux jours, tu parleras.

Da Rima se redressa, passa la porte, se retourna une dernière fois pour lâcher encore :

— Je te le jure.

Puis la lourde porte claqua sinistrement et la lumière glauque de la cellule s'éteignit. Alors seulement, Hal Brognola se laissa aller sur la paillasse. La mort dans l'âme. Car il savait que Da Rima avait raison. Dans deux jours, il parlerait. Forcément.

À moins d'être mort.

À moins que l'Exécuteur ne fasse comme la cavalerie dans les westerns et n'arrive *in extremis*. Mais on n'était pas au cinéma. Dans quarante-huit heures, Hal Brognola parlerait. Il dirait où Da Rima pourrait trouver Mack Bolan. Parce qu'il n'aurait pas le choix.

Alors, pour la première fois de sa vie, Hal Brognola, l'homme de fer du FBI, sentit monter le désespoir en lui. Il n'avait plus qu'une solution. Pour l'honneur.

Celle de se tuer.

Et il allait le faire.

CHAPITRE TREIZE

— Le temps n'était pas fameux, mais j'espère que ça ira.

Ricardo Balsamo venait de poser une grande enveloppe en kraft devant l'Exécuteur. Assis au fond de la salle tout en longueur du *Bandeirantes*, ce dernier lui adressa un sourire. Et, tandis que le photographe s'asseyait face à lui et commandait un Johnny Walker sur glace, Bolan ouvrit l'enveloppe. À onze heures du soir, la salle du café grouillait de monde. Au Brésil, on se couchait généralement tard. La fumée des mauvais cigares empestait l'atmosphère et ce n'étaient pas les deux minables ventilateurs poussifs datant de la colonisation qui pouvaient rafraîchir l'air vicié. L'Exécuteur se laissa aller contre le dossier en mauvaise moleskine et se mit à examiner les clichés.

En moins de deux jours, le photographe avait fait du bon travail. Prises à haute altitude, et malgré quelques bancs nuageux épais, les photos donnaient, une fois assemblées, une vue générale assez précise des terres de Da Rima. Une sorte de patchwork de zones déboisées et de forêt vierge, avec, presque au centre, inscrite dans un triangle situé entre Tucurui, Belo Monte et Portel, la fameuse forteresse de Geraldo Teodoro Da Rima. Puis, beaucoup plus au sud, en pleine Serra dos Carajás, à environ deux cents kilomètres à l'est de Marabá, on devinait certaines minuscules taches géométriques plus claires, réparties autour d'une zone traversée par de longues lignes droites qui s'entrecroisaient.

— La base militaire, indiqua Balsamo en se penchant sur la photo qu'examinait Bolan. Avec des pistes assez longues pour accueillir à la fois de gros porteurs et des appareils de chasse. Quant à la plupart des bâtiments, ils sont camouflés sous le couvert de la forêt. Mais on y voit un peu mieux sur les agrandissements.

L'Exécuteur consulta ces derniers et ne put retenir un léger sifflement admiratif.

— Pour celles-là, expliqua encore le photographe, j'ai dû demander au pilote de tourner presque une heure en rond. Dès que la couche nuageuse s'est ouverte, il a fait plonger l'appareil et j'ai mitraillé à fond. Un seul passage à basse altitude.

Un seul passage, mais efficace. Ce jeu de photos montrait précisément chaque détail des constructions. Les casernements, les hangars, etc.

— Pour la prison, je n'ai pas pu en faire autant, s'excusa Balsamo.

À cause des miradors. Ces cons-là étaient capables de nous allumer. Dans ces régions, un avion qui se crashe, c'est une épave perdue.

Personne ne s'en soucie. Ici, les recherches sont trop difficiles et les pillards sont en général sur le coup avant les secours.

Joyeuse ambiance.

Mais les photos de la prison n'étaient pas mauvaises non plus. On y voyait précisément la route d'accès, les lourdes portes massives, les miradors et l'entrée du bâtiment pénitentiaire proprement dit. Avec ça, quand on avait dans l'idée de pénétrer de force à Song-Song, on savait où on allait.

À une mort certaine.

Parce qu'il ne fallait pas se faire d'illusions. La forteresse d'une part et le bunker de l'autre portaient bien leurs noms. Il fallait être cinglé pour songer une seconde à s'y attaquer.

C'était pourtant ce qu'allait faire l'Exécuteur. Si ce qu'il pensait depuis ces deux derniers jours s'avérait, il commençait même à avoir une idée assez précise de son futur plan. Mais il fallait avancer et il questionna le correspondant du FBI.

— Avez-vous une idée des effectifs de cette base ?

Moue du photographe.

— Très difficile à savoir. Les « militaires » de Da Rima n'ont pas de permissions. Leurs loisirs, ils les passent à la base. Ce sont les putes qui se déplacent.

Cela recoupait l'information d'Eduardo Calvez.

— Selon elles, reprenait Balsamo, les effectifs sembleraient réduits. Pas plus d'une centaine d'hommes. Encadrement compris. Il paraît même qu'elles n'ont jamais vu un homme armé, là-bas. Elles croient qu'il s'agit d'une école d'officiers brésilienne. Il faut dire qu'elles ne sont jamais beaucoup sorties. Ce sont des filles de paysans qui sont traînées de bordels militaires en camps de mineurs. La plupart ne savent même pas lire.

Tout cela aussi recoupait les dires d'Eduardo. Sauf le nombre des effectifs. Beaucoup plus nombreux, selon l'indic-mendiant. Plus quelques détails. À vérifier.

— Joli travail, apprécia Bolan en remettant les photos dans leur enveloppe. Est-ce que vous auriez un pilote d'hélico sous la main ?

Balsamo réfléchit, claqua des doigts, l'air de se souvenir.

— Un ancien mercenaire. Allemand ou autrichien. Il bosse parfois pour les *fazendeiros*. Pour rechercher les fuyards des plantations ou des mines. Le bétail égaré aussi. Un bon pilote. Vous voulez que je le contacte ?

L'Exécuteur secoua la tête.

— Pas encore. Mais ça pourrait être utile. Avant, je dois mettre mon plan au point. Et rien ne prouve qu'il acceptera le travail que

j'attends de lui.

Sourire du photographe.

— Ça m'étonnerait qu'il refuse. C'est un dingue. Mais pas assez pour travailler gratuitement.

— Gardons-le sous le coude.

— OK. Qu'est-ce que je fais, en attendant ?

— Continuez à interroger vos sources. Il me faut savoir ce que sont devenus les fédéraux et la fille.

Moue de Balsamo qui déglutit avec difficulté. Sa gorge le faisait encore souffrir.

— Ça ne sera pas facile. Pour ça, il faudrait que mes... sources, comme vous dites, puissent pénétrer dans la forteresse de Da Rima. Or, les putes n'y sont jamais admises. Et encore moins dans la prison.

Bolan comprenait ça. Il se leva pour prendre congé et Balsamo déclara :

— Si j'apprends quelque chose de nouveau, où est-ce que je peux vous joindre ?

— C'est moi qui vous appellerai. Demain matin.

Inutile de crier sur les toits qu'il avait finalement préféré désertier le Nacional au bénéfice du gourbi d'Eduardo Calvez. L'endroit puait relativement fort, mais au moins, on ne viendrait pas essayer de le flinguer là. Personne n'irait imaginer que Bolan le Fumier avait élu domicile dans une *banheiro*... des toilettes publiques !

*

* *

Des toilettes publiques où il y avait le téléphone !

C'était un long bâtiment bas, situé à la lisière du port, près du marché aux poissons. C'est dire à quel point les odeurs riches pouvaient régner dans le coin. En fait, depuis pas mal de temps, ces commodités ne servaient plus beaucoup et les cabines avaient été recyclées par la voirie comme entrepôts de matériel. Entrepôts dont Eduardo Calvez avait précisément la garde. Et si les soirs d'avant orage l'odeur environnante manquait singulièrement de finesse, la planque était sûre et il y avait effectivement le téléphone.

Piraté par Eduardo.

Une simple bretelle bricolée sur un câble du réseau public qui passait par là. Bien sûr, les employés de la voirie étaient au courant, mais tout le monde s'en foutait. Au Brésil, le système D et la resquille étaient érigés au rang de sport national. Évidemment, au début, le principe manquait un peu de souplesse, car il était impossible à quiconque d'appeler de l'extérieur. La « ligne » d'Eduardo ne comportait évidemment pas de numéro. Aussi, l'indic avait-il résolu le

problème en piratant tout bonnement celui de la cabine publique la plus proche.

Et ça marchait.

Mais pas toujours.

Seulement quand la cabine en question était inoccupée. Mais c'était déjà génial. Alors, quand la veille au soir, Necker avait finalement appelé le Nacional pour avertir de son départ chez Da Rima, il avait reçu en échange le fameux numéro en question. Pour le cas où. Mais l'Exécuteur n'espérait pas trop de contacts suivis. Simplement, apprendre que Brognola était encore en vie lui aurait rudement fait plaisir.

Alors, il attendait. Sans illusions.

— Ça va comme vous voulez, boss ?

Eduardo Calvez avait finalement mieux adopté Bolan que ce dernier ne parvenait à oublier les odeurs. Mais il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur et Bolan sourit en refermant la porte du dépôt derrière lui.

— Pas mal, répondit-il, vague.

— Vous avez faim ?

Eduardo avait dressé un semblant de couvert sur une grande caisse à la propreté douteuse. Et comme l'électricité, également piratée par le mendiant, avait encore une fois sauté sous le dernier orage, il avait planté deux bougies informes près des assiettes. L'Exécuteur soupira :

— Tu connais un restaurant discret ? Je veux dire, un restaurant qui ne serait pas fréquenté par des connaissances de Da Rima ?

— *Claro que sim*, boss. Chez Domingo.

Bolan tiqua. Chez Domingo, le mendiant lui en avait déjà parlé. L'établissement où une certaine *dona* Mila chantait le fado.

— Ce n'est pas là que tu as vu Hal Brognola pour la dernière fois ? Et là aussi que les flingueurs de Da Rima l'ont coincé ?

— *Sim*, boss. Mais au premier, sur la galerie qui surplombe la grande salle, il y a des boxes. Pour les amoureux. Et là, personne ne viendra nous déranger.

Un comble ! Décidément, les boxes étaient à la mode, au Brésil de l'aventure amazonienne. Mais de là à en partager un avec ce puant personnage...

— Sûr, patron ! lança Eduardo, convaincant. Je dirai à Domingo qu'on veut pas être dérangés et...

— Ça va !

Il y avait eu une telle joie dans les yeux chassieux de l'indic que l'Exécuteur fondit. Des dîners dans les endroits de luxe, il n'avait pas dû en faire beaucoup dans sa chienne de vie, Eduardo. Bolan soupira :

— OK. Mais lave-toi avant. Et trouve-toi des fringues pas trop

empesées de crasse.

Il crut que le déchet allait lui sauter au cou et il recula prudemment. Juste au moment où la sonnerie aigrette du téléphone pirate résonnait dans le gourbi encombré d'outils. Eduardo et Bolan échangèrent un regard et le mendiant décrocha.

— Allô j'écoute !

On croyait rêver. Bolan le vit prêter attention à son correspondant puis lui tendre le combiné.

— Pour vous, boss.

Ça ne pouvait être que Necker. Bolan attrapa l'appareil et s'annonça.

— *Salut, Stricker !* fit effectivement la voix lointaine du fédéral. *Je ne peux pas parler longtemps, je suis chez qui tu sais. Les invités sont là.*

L'Exécuteur en aurait sauté de joie. Cette phrase anodine convenue d'avance signifiait que Necker avait retrouvé la trace de Brognola et que ce dernier était vivant.

— Bien reçu, vieux. Un moment, s'il te plaît.

— *Vite !*

Rapide, Bolan se fouilla, sortit un minuscule lecteur de cassettes de sa poche, le colla au combiné et enclencha l'écoute. Quand la bande ne déroula plus que du vide, il lança dans l'ébonite :

— Ça te dit quelque chose ?

Eduardo Calvez qui l'observait ne pouvait pas entendre, mais il vit les traits de l'Exécuteur s'éclairer d'un bref sourire glacé.

— OK. Thanks, vieux. Salut.

Et il reposa le combiné. Une étrange lueur brillait dans ses prunelles minérales, quand il se retourna vers l'indic pour jeter :

— Brognola est vivant. Ça s'arrose. Mais avant, je dois téléphoner.

Pour un peu, Eduardo se serait lavé tout habillé. Pour lui, ce soir, la vie était belle. Et, tandis qu'au loin un orage grondait au-dessus de la forêt et du fleuve, il se mit à chanter une vieille complainte où il était question de chevaliers portugais conquérants et de filles à la cuisse légère.

Pendant ce temps, l'Exécuteur composait un numéro sur le cadran. Un numéro en Amérique. Dans ses yeux polaires, la lueur sauvage ne s'était pas éteinte.

CHAPITRE QUATORZE

Durant presque toute la nuit, Hal Brognola avait entendu des sons métalliques provenant de la petite cour ronde qui flanquait le « quartier des condamnés à mort » où on l'avait replacé. Mais comme le soupirail de sa cellule se trouvait trop haut et qu'il était commandé électriquement du couloir, il n'avait rien pu voir de ce qui s'y passait. Pas plus qu'il n'avait obtenu de réponse du gardien de nuit qui veillait au bout du couloir. Inquiet, il s'était un moment demandé si on n'était pas en train d'ériger une potence ou un échafaud dans la cour. Puis il s'était raisonné. Song-Song comportait déjà une chambre à gaz. Inutile de se fatiguer à fabriquer d'autres machines à tuer.

Alors, il s'était résigné à attendre.

Jusqu'au petit matin.

Au filet de jour qui filtrait derrière le verre dépoli et blindé du soupirail, il était maintenant sûrement près de six heures. Et plus un seul bruit ne s'élevait de la cour. Ou presque aucun. Juste, parfois, comme un petit cri, ou un grognement. Quasiment rien. D'ailleurs, il n'était pas prouvé que ces maigres manifestations de vie proviennent de cette cour. L'autre partie de la prison était habitée par des mineurs mutinés. Brognola avait entendu un garde du soir le dire à un de la journée.

— Debout là-dedans !

Perdu dans ses pensées, le fédéral n'avait pas entendu le maton s'approcher. Comme tous les matins, il avait frappé la grille de son trousseau de clés et les échos de sa voix se répercutaient encore dans le couloir. Sinistre. En réponse, on entendit aussitôt un rire dément. Braning. Dans la cellule voisine, le reporter s'était réveillé. Brognola grimaça. Pour celui-là, c'était mal parti. Rendu fou par les tortures, il riait et pleurait toute la journée et une partie de la nuit. L'horreur. Brognola ne le connaissait pas, mais il savait qu'il travaillait accessoirement à glaner des renseignements pour le FBI. Entre autres. Depuis des années. Cette fois, ça ne lui avait pas porté chance. Encore un allié de perdu.

— Ramasse ton paquetage, grogna le gardien en désignant la paillasse de Brognola. Et magne ton cul.

— Où est-ce qu'on va ?

— Tu verras.

Brognola renonça à discuter. Avec ces métis d'Indiens aux yeux remplis de haine, ce n'était pas la peine. Et à la moindre velléité de rébellion, ils avaient ordre de leur éclater les genoux au 357 Magnum. Comme ils n'avaient rien d'autre à faire, toute la journée, ils s'entraînaient à dégainer leurs superbes Colt Python en acier inox et à en armer le percuteur. Ce qui était parfaitement inutile, puisque le Colt 357 Magnum était une arme à double action. Mais ça avait l'air de les ravir et Brognola n'avait pas envie de vérifier qu'ils savaient aussi bien le faire dès le petit matin. Il avait d'autres préoccupations.

Notamment celle de sortir d'ici.

Ce qui semblait totalement impossible. Dans sa mégalomanie, Geraldo Teodoro Da Rima s'était fait construire un pénitencier modèle. Équipé des systèmes de sécurité les plus perfectionnés. Un joyau qui aurait rendu bien des services aux autorités judiciaires légales de ce pays. Mais au Brésil, du moins dans cette partie du Para, il semblait bien que la loi soit du ressort des tout-puissants *fazendeiros*. La collusion notoire qui sévissait entre police et mafia locales était édifiante.

— Allez, sors de là !

Le garde venait d'actionner l'ouverture automatique de la grille et avait sorti son arme de l'étui de ceinture. Déjà dans le couloir, draps et effets personnels sur les bras, Braning leva à peine les yeux quand Brognola le rejoignit. Perdu dans son cauchemar intérieur, visage creusé par la souffrance, il semblait loin de tout. Le fédéral éprouva une bouffée de pitié.

— Ça va, Braning ?

— Vos gueules ! Avancez ! cria le gardien en poussant Brognola du canon de son arme.

Au bout du couloir lugubre, un autre maton les attendait. Lui aussi avait sorti son pétard et les regardait venir, l'œil mauvais. Celui-là était un costaud. Presque aussi large que haut, avec des avant-bras comme des jambons et du poil noir partout. Pas un métis. Un Blanc. Une teigne. Brognola s'en méfiait comme de la peste. Il sentait qu'au moindre battement de cils de travers, l'autre n'hésiterait pas. Il aurait ensuite droit à des béquilles pour le restant de ses jours.

Ce qui ne l'emmènerait pas forcément très loin.

En parcourant les enfilades de couloirs, en franchissant les grilles qui s'ouvraient devant eux, Hal Brognola se posait toujours les mêmes questions. Est-ce que Mack était arrivé à Belem, est-ce qu'il avait réussi à déjouer le piège du comité d'accueil ? Est-ce que Necker avait pu le contacter ? Est-ce que cet imbécile d'Eduardo avait pu l'intercepter à son arrivée ?

Quatre questions sans réponse.

Il y avait pourtant un point sur lequel le fédéral était tranquille.

S'il mourait ici, Mack Bolan le vengerait. Aussi vrai que deux et deux font quatre.

— Par ici.

Ici, c'était un quartier de la prison inconnu de Brognola, sans doute jamais visité par aucun pensionnaire. Tout y était si propre qu'on aurait pu manger par terre. Et ça sentait même encore un peu la peinture. Blanche. Comme dans les hôpitaux.

Un drôle d'hôpital.

Mais après tout, on mourait aussi dans les endroits faits pour soigner. La vie était dure.

— Par ici.

Ici, c'était une autre cellule. Ou plutôt deux. Ouvertes côte à côte, séparées par une grille. Toutes deux pourvues de fenêtres à bonne hauteur. Des fenêtres à guillottes et équipées de verre transparent. Derrière, des barreaux si épais qu'on les aurait dit fabriqués avec des rails de chemin de fer. Et au-delà des barreaux, une autre cour. Une drôle de cour. Déjà éclairée par le soleil oblique et rose du matin. Avec en son centre un drôle de cube recouvert d'un drap noir. Comme la pierre sacrée de la Mecque. Et les bas des pans du voile voletaient lourdement dans l'air déjà chaud. Un air chaud que Brognola sentait entrer dans la cellule, car la guillotine était relevée.

— Rêve pas, connard, ricana le gardien aussi haut que large. C'est du verre incassable. Tu te couperas pas les veines avec ça.

Brognola n'en avait nullement l'envie. Il ne voulait pas mourir. D'ailleurs, il avait à peine entendu les propos du maton. Car, en s'approchant de la fenêtre, il avait découvert un angle de la cour invisible jusqu'alors. Et il avait surpris l'étrange spectacle. Une estrade. Une estrade comme on en voit aux défilés officiels ou aux remises de diplômes des grandes écoles. Une estrade sur laquelle étaient assis, bien alignés autour d'un fauteuil doré Louis XVI, une vingtaine de types en costumes sombres. Et dans le fauteuil, la masse adipeuse et sinistre de Geraldo Teodoro Da Rima. Fiché entre ses grosses lèvres molles et trop rouges, un cigare épais comme un barreau de chaise. Il portait de larges lunettes noires et s'éventait à l'aide d'un petit ventilateur portable.

Incrédule, tandis que la grille se refermait dans son dos, Brognola passa l'assistance en revue. Des costumes gris, des visages gris, des expressions neutres, des regards sans vie, fixés sur le grand cube noir au centre de la cour. Tous les regards, sauf un.

Celui de Phil Necker.

Hal Brognola sentit son estomac se serrer, en même temps qu'une bouffée de joie le galvanisait. Le regard du *consigliere* de Franck Marioni et le sien n'avaient fait que s'effleurer. À peine un quart de seconde. Mais les deux hommes s'étaient instantanément compris. La

brève lueur qui avait fulguré derrière les lunettes de Phil Necker avait suffi à Brognola pour tout comprendre.

Mack était dans le coup et tout baignait.

Enfin, presque.

Car rien n'était encore résolu. Brognola comprenait que Necker était ici en visite de « travail » et que ceux qui l'entouraient étaient tous des *amici*. Il ignorait comme les choses allaient se passer, mais il savait à présent qu'un processus de sauvetage était d'ores et déjà enclenché. Le tout était que le plan de l'Exécuteur fonctionne bien. Et avant qu'ils soient morts. En revanche, s'il comprenait beaucoup de choses, il ne voyait pas du tout à quoi était destiné ce grand cube noir au milieu de la cour.

— Mes amis, aboya soudain Da Rima de son fauteuil, je vous ai tous réunis ici pour vous raconter une histoire.

Il marqua un temps, se fit un peu de vent tout autour de la figure et esquaissa un rictus bien abject, avant de reprendre de sa voix grinçante et pousive :

— C'est même une sacrée putain de belle histoire d'amour. Des milliards de fois plus belle que ce foutu conte de Roméo et Juliette à la noix. Parce que mon histoire à moi, elle se finit bien. Très bien, même.

Il éructa une petite quinte de rire qui fit tressauter tous ses bourrelets de graisse et continua :

— Figurez-vous que, ces derniers temps, j'ai fait la connaissance d'une sacrée bon Dieu de bonne femme. Du genre à faire goder au quart de tour un gusse normalement constitué. Et je le suis. Parole ! Bref, cette gonzesse, à peine qu'elle était entrée dans mon univers, je me suis dit que c'était elle que j'attendais depuis toujours. Alors, je lui ai dit. J'ai même fait un peu mieux que ça pouffa l'obèse en crachant un peu de bave. J'ai aussitôt voulu lui prouver que je mentais pas. J'ai aligné mes comptes, montré tout un tas de liasses de billets de mille dollars, etc. J'ai dit à cette gonzesse, hurla soudain Da Rima, je lui ai même dit que j'étais prêt à l'épouser et à la coucher sur mon testament... et dans mon lit, éructa encore de rire l'affreux. La salope !

Un grand silence suivit cette dernière insulte, durant lequel Da Rima s'épongea toute la face à l'aide d'un grand mouchoir à carreaux, se cura le nez, s'essuya les yeux et cracha droit devant lui. Quand enfin ces délicates opérations furent expédiées, il rota un coup et reprit son discours d'une voix plus grinçante encore :

— Et vous savez ce que cette empaffée m'a répondu ? Vous savez ce que cette salope a répondu au *fazendeiro-amici* le plus riche et le plus puissant du Brésil ?

Nouveau silence. Tendu. Le récit tenait en haleine. Pourtant, personne ne voyait où Da Rima voulait en venir. Ce dernier laissa

passer un peu de temps pour conforter ses effets, puis, prenant son souffle comme un athlète avant le grand saut, il éructa de nouveau :

— Elle m'a dit que j'étais trop laid ! Elle m'a dit que j'étais bien trop moche et qu'elle préférerait se faire violer par une demi-douzaine d'orangs-outans !

Un silence interloqué et prudent suivit cette dernière tirade. Tous les assistants se demandaient encore où le *fazendeiro* voulait en venir. Ils le comprirent exactement dix secondes plus tard, quand sur un signe de lui, deux gardes vinrent empoigner les pans du drap noir pour découvrir ce qu'il cachait.

Une cage.

Une grande cage aux solides barreaux croisés. Une cage occupée par plusieurs formes brunes et une autre plus claire, recroquevillée dans la paille.

D'abord, Hal Brognola ne comprit pas très bien. Il avait un rayon de soleil rose dans les yeux et il dut porter sa main en visière pour s'éclaircir la vue. Aussitôt, il le regretta presque. Car ce qu'il venait de voir, de comprendre aussi, lui arracha un juron. L'estomac révolté, les yeux hors de la tête, il restait la bouche ouverte sur son juron. Sans parvenir à la refermer. Une horreur indicible venait de lui tordre les entrailles. Car la forme claire recroquevillée dans la paille était une femme. Nue ! Autour d'elle, grognant déjà et commençant à lui tourner autour, il y avait six gorilles. Six superbes gorilles mâles !

Et la femme nue, c'était Alma ! Alma Spencer !

CHAPITRE QUINZE

— Vous avez tout compris ?

— Affirmatif.

L'ancien mercenaire se faisait appeler Walther, se disait effectivement autrichien d'origine ; il était grand, blond, avait une gueule de baroudeur légèrement alcoolisé et son accent était épouvantable. En revanche, il avait immédiatement été sympathique à Mack Bolan. Ce type-là était de la trempe des vrais aventuriers et cela convenait parfaitement à l'Exécuteur.

— Pas mal ! apprécia Balsamo, admiratif.

Penché sur les cartes et les photos étalées sur la table du studio, le photographe hochait la tête avec conviction. Apparemment séduit par le plan de Bolan. Ce dernier hocha la tête, replia les cartes, en tendit une à Walther, une à Balsamo et en mit une dans sa propre poche. Quant aux photos aériennes, chacun en avait un jeu complet.

— On va boire un coup, décréta le photographe en filant ouvrir un antique frigo pour la énième fois.

Il en sortit trois canettes de *Chopp* bien fraîches et en fit adroitement sauter les capsules. Dans le studio du photographe, il faisait une chaleur de four. Malgré les stores à lamelles baissés et le gros ventilateur qui tournait mollement au plafond. Ils burent en silence, puis, quand les bouteilles furent vides, Bolan demanda aux deux autres de récapituler chacun sa part de « mission ». Ce qu'ils firent sans la moindre erreur. Satisfait, l'Exécuteur jeta une épaisse liasse de dollars US devant Walther qui l'empocha sans même compter.

La confiance régnait.

Même le petit Balsamo semblait remonté. Une lueur presque joyeuse dansait dans ses prunelles sombres. Avec ces deux-là, les choses se passeraient sans accroc.

— OK, dit Bolan en quittant sa chaise. On ne se revoit plus que demain soir. Vingt-deux heures, au hangar de la *Transamazonia*, à l'aéroport.

Les deux autres acquiescèrent et l'Exécuteur les quitta.

D'ici au lendemain soir, il avait encore beaucoup à faire.

Entre les rires déments de Braning, dans la cellule voisine et les gémissements d'Alma, en bas, dans sa cage, Hal Brognola était en train de glisser doucement vers la folie. Parce qu'il savait.

Depuis le discours de Da Rima le matin-même, il savait ce qui attendait Alma. Le *fazendeiro* allait savourer sa vengeance. Jusqu'au bout. En compagnie des *consiglieri* qui ne s'étaient certes pas attendus à de telles réjouissances en répondant à l'invitation du *capo* brésilien. Parce que du spectacle, il y en avait. Cela faisait à présent des heures qu'Alma résistait. Elle se battait féroce. Bec et ongles. Contre six gorilles chauffés à blanc par les recettes aphrodisiaques indiennes que leur avait fait absorber Da Rima. Des gorilles rendus fous de désir, qui, depuis le matin, s'exaltaient autour de cette proie humaine. Sans comprendre eux-mêmes ce qui leur arrivait.

C'était pourtant simple.

Ils allaient violer Alma !

Ils allaient forcer la femelle humaine qu'on avait enfermée dans leur cage. Leurs cervelles de primates ne le réalisaient pas encore, mais cela arriverait forcément. Dès que l'un d'eux se laisserait vraiment aller, ils plongeraient tous sur la proie. Et Alma n'y pourrait rien. Déjà, complètement épuisée par la lutte incessante et l'angoisse, elle commençait à montrer quelques signes de renoncement. Les gestes étaient plus mous, les cris destinés à impressionner les singes moins aigus. Moins puissants. Maintenant, elle se laissait souvent acculer dans un angle de la cage et se contentait de gémir. Elle ne repoussait plus les assauts des gorilles qu'au dernier moment. Quand l'un d'eux se montrait trop hardi. Dans l'assistance des *consiglieri*, on montrait beaucoup d'intérêt pour cette lutte en forme de jeu de cirque. À un moment, Brognola vit Necker éclater de rire à ce que lui racontait son voisin de droite. Puis leurs regards se croisèrent. Pour la deuxième fois seulement de la journée.

Celui de la taupe fédérale était froid comme la glace.

Complètement transparent.

Alors, pour la vraie première fois que les deux hommes se connaissaient, Hal Brognola comprit pourquoi Necker avait jusqu'alors fait un parcours sans faute dans sa « carrière » de taupe à la *Commissione* new-yorkaise.

Phil Necker avait des nerfs en acier trempé.

Car pour supporter ça sans être un pourri, il fallait savoir garder un sang-froid extraordinaire. Un sang-froid que Brognola avait également toujours su conserver. Y compris aujourd'hui. Même s'il était littéralement malade à ce qu'il était en train de voir. Mais pour cela, il devait faire un effort considérable. Il devait se dire et se répéter que de toute manière, tant que l'Exécuteur n'interviendrait pas, Alma serait en danger de mort. Qu'il bouge ou non lui-même,

qu'il tente quoi que ce soit, il ne pourrait pas sauver Alma dans les circonstances actuelles. À moins que...

— AAAAHHHH !

Le hurlement fit sursauter tout le monde dans la cour. Un hurlement inhumain mais qui, contre toute attente, ne provenait pas de la cage. Dans celle-ci, les grands singes s'étaient statufiés. L'un d'eux tourna même la tête en direction des fenêtres de la prison. Comme tous ceux qui se trouvaient dans la cour.

Car le cri venait de là.

Exactement de la cellule de Peter Braning. Un Peter Braning complètement dément. Il s'était jeté à terre et se roulait en bavant, arrachant les pansements de ses mains, hurlant des blasphèmes orduriers. Si fort, qu'en bas, les singes en étaient tout désorganisés. Ils tournaient toujours autour d'Alma, mais beaucoup plus lentement. Comme hésitant de nouveau. Malgré les aphrodisiaques, le hurlement du reporter les avait effrayés. Dans la cour, Da Rima avait redressé sa monstrueuse carcasse dans le fauteuil Louis XVI et hurlait à son tour :

— Qu'on ferme la gueule à ce pédé !

Un des gardes du couloir se précipita dans la cellule de Braning, tandis que l'autre, celui qui était aussi large que haut, surgissait près de celle de Brognola, prêt à intervenir en cas de nécessité.

Une nécessité qui se fit bientôt sentir. De manière aiguë.

En effet, alors que le premier maton se penchait sur Braning, ce dernier exécuta la chose la plus inattendue qui soit. Il lui cracha à la face. Le temps que l'autre réalise ce qui lui arrivait, il était trop tard.

Braning avait saisi la crosse du 357 Magnum.

Malgré ses doigts, tous sectionnés à la première phalange, le reporter avait réussi l'exploit d'arracher l'imposant Colt de l'étui de ceinture du garde, à glisser ce qui lui restait d'index dans l'anneau de détente et à appuyer sur cette dernière. Comme dans un film au ralenti, Brognola vit le percuteur se relever doucement. Mais dans les mains du reporter, l'arme au terrible canon à bande ventilée, braquée sur l'abdomen du maton, tremblait. Braning avait trop mal. Il n'arrivait pas à imprimer de pression assez forte sur la détente et le coup tardait à partir.

Alors, le maton cogna.

Il avait arraché la longue matraque noire de sa ceinture et il l'abattit sur le bras armé. Braning poussa un cri de rage, appuya encore sur la détente et, cette fois, la terrible ogive partit dans un bruit d'enfer. Mais le gardien avait sauté de côté. Encore une fois, il abattit sa matraque et le Colt vola dans la cellule. Il cogna encore. Sur la tête de Braning. Si fort que cela donna un son bizarre. Comme un craquement mou. Mais déjà, Brognola ne regardait plus. Car au même instant, près de la grille de sa propre cellule, le gardien aussi large que

haut avait déjà lancé son bras droit en arrière. Pour dégainer son arme. Comme il le faisait « à blanc », tout au long de ses journées. Mais cette fois, il avait commis l'erreur. Il était trop près de la grille. Le fédéral avait prévu son geste. Plus rapide, son propre bras s'était détendu entre deux barreaux et sa main arriva sur la crosse du 357 Magnum à la vitesse de l'éclair. Comme au temps où, encore simple agent fédéral sur le terrain, il avait parfois à dégainer rapidement. Et cette fois encore la mécanique fonctionna. Une fraction de seconde plus tôt que ceux du maton, ses doigts s'étaient refermés sur la crosse. Il arracha l'arme, recula, tira à l'instinctive.

La détonation fut assourdissante. De l'autre côté de la grille, la tête du maton explosa littéralement sous le formidable impact. Toute une partie du front se décolla, vola à travers la cellule, avant d'aller s'accrocher par un lambeau de peau au robinet du lavabo. De la cervelle jaillit dans un flot de sang, s'éparpilla un peu partout, tandis que le mur du fond était éclaboussé d'une insolite voie « lactée » rouge. Le garde donna l'impression d'avoir reçu une formidable gifle. La matraque tomba de sa main et il tituba sur place deux à trois secondes avant de s'écrouler. D'un bloc. Les bras en croix et sur le dos. Comme dans les films... comiques.

Mais là, personne ne rit.

Déjà, Brognola était à la fenêtre. Sans le savoir, le pauvre Braning lui avait fourni l'occasion miraculeuse qu'il avait un instant caressée. Mais, quand il se pencha, ce fut pour constater que Geraldo Teodoro Da Rima avait disparu. Au premier coup de feu, une armée de flingueurs s'était précipitée sur lui pour l'emmener sous des cieux plus cléments en le protégeant de leur écran humain. Quant aux *consiglieri*, ils s'étaient dispersés un peu partout, tandis que leurs gardes du corps se précipitaient à leur tour. Brognola vit des canons d'armes automatiques se lever dans sa direction et les premières détonations s'élevèrent. Le fédéral se rejeta de côté. Dans l'autre cellule, Braning ne bougeait plus. Étendu face contre terre, il baignait dans une petite mare de sang.

Du sang qui avait coulé de sa tête.

— Arrête !

L'autre gardien était déjà presque arrivé au revolver du mort. Il allait se baisser pour le prendre, quand l'avertissement de Brognola le cloua sur place.

— Envoie-le ici, ordonna encore le fédéral. Vite.

Et comme l'autre hésitait un peu trop, il lâcha un autre pruneau qui fit éclater le béton près de son pied. Alors, avec ce même pied, il envoya l'arme dans la cellule de Brognola.

En précisant quand même, mauvais :

— T'es cuit, connard. Les autres te laisseront jamais passer.

Hal Brognola le savait. Simplement, il allait quand même devoir faire six cadavres. Les orangs-outans. Et comme, pour cela, il avait besoin d'au moins six balles, il avait fallu qu'il récupère l'arme de l'autre gardien. Ce qui était maintenant fait. Alors, prenant le garde aussi large que haut en otage, il retourna à la fenêtre, veillant à ne pas se prendre un pruneau au passage. Enfin, il arrosa posément la cage des pauvres primates.

Et il fit six morts. Des innocents.

Mais il n'avait pas le choix. Quand le sinistre travail fut terminé, il appliqua le canon nickelé de quatre pouces sur la tempe du maton et cria à ceux qui étaient encore dans l'angle fermé de la cour :

— Je veux parler à Da Rima !

Sans écho. Bien sûr, il ne se faisait aucune illusion. La principale caractéristique de l'*amici* moyen n'était certes pas la bravoure. Ce qu'il espérait, c'était bien autre chose. Une chose qui se produisit un moment plus tard. Quand une haute silhouette grise vint se planter au centre de la cour, juste devant la cage où Alma pleurait doucement.

— Brognola !

C'était Necker. Le fédéral l'aurait embrassé. La taupe fédérale avait parfaitement saisi son message. Le FBI était une mécanique lourde, mais très bien huilée. Dans l'action comme en simple enquête de routine, ses agents, même les plus modestes, comprenaient vite. Or, Necker était loin d'être un modeste agent.

— J'écoute ! cria Brognola à son tour.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— La liberté. Pour les deux autres et pour moi. Avec une bagnole et des armes.

— Tu sais bien que c'est impossible, grinça Necker, plus *consigliere* que nature.

— Possible ou pas, c'est ce que je veux. Sinon, je bute ce connard !

Le gardien eut un hoquet. Il transpirait à grosses gouttes. Désarmé, ayant vu tuer son collègue, il en avait pris un sérieux coup au moral. Et il savait que sa peau ne valait pas un cruzeiro. Da Rima le laisserait flinguer sans lever un sourcil. Il ne pouvait pas savoir que l'idée de Brognola était précisément basée sur l'absence du *fazendeiro* et sur le fait que le « dialogue » ne s'établisse qu'avec le *consigliere* de Don Franck Marioni, le pont de la *Commissione* new-yorkaise. En bas, la voix de Necker reprit :

— Écoute, Brognola. T'es un mec intelligent. Je vais monter te voir. Seul et désarmé. Tous les deux, on va discuter. D'accord ?

Ça y était. Le processus espéré par Brognola était enclenché. Il suffisait à présent de suivre sa dynamique logique. Alors peut-être, lui et Alma pourraient tenir jusqu'à l'arrivée de l'Exécuteur.

En espérant que ce soit... très vite !

CHAPITRE SEIZE

— C'est pas possible, il viendra plus.

Mack Bolan commençait à croire que Walther avait raison. Il était arrivé quelque chose. Ricardo Balsamo ne viendrait plus. Ce qui risquait de tout faire rater. Autour des deux hommes, sur les aires de parking du secteur privé de l'aéroport de Belem, le vacarme était assourdissant. Sous ces climats, les moteurs d'avions et d'hélicos en prenaient un coup. Trop d'humidité ambiante, trop d'orages aussi. Il fallait sans cesse réviser la mécanique. Car une « descente aux vaches » par ici équivalait à ne jamais revoir la civilisation. Et aucun pilote n'avait envie de faire l'expérience. Alors, toutes les nuits, les mécanos des petites compagnies privées, ainsi que ceux de la *Petrobras*, de la *Transamazonia* et autres, remettaient en état les moteurs fatigués par les vols de la journée. L'Exécuteur observait les techniciens dans leur tâche et, à un certain moment, son regard dériva en direction d'un hélico qui alternait le plein régime et le ralenti. Un petit Bell Model 47 US à structure légère. À bord, près du passager, le pilote était penché sur ses instruments. Voisin de Bolan, Walther commanda :

— Il fait ses essais de compression.

L'Exécuteur reporta son attention sur les étranges aménagements techniques équipant le Sikorsky S 55 H-19 assis sur roulettes et flotteurs de Walther. Des fils électriques avaient été passés à la hâte le long du tableau de bord, se perdant dans les profondeurs de l'appareil. Derrière l'habitacle, des caisses avaient été entreposées, étroitement sanglées. Dessus, des inscriptions pochées en portugais. Stock fourni par Walther lui-même. Un garçon précieux.

— Le voilà !

En effet, la jeep repeinte en bleu du photographe arrivait sur la zone parking. En prévenant Bolan, l'ancien mercenaire avait donné un peu de puissance au moteur Wright R-1303-3 qui rugit de plus belle. Avec un tel appareil, on pouvait voler à la vitesse de croisière de 146 km/h et la distance franchissable était de 579 km. Insuffisant pour rallier Belem à la serra dos Carajàs, où se trouvait la base « militaire » de Da Rima. Il aurait fallu faire une-escale technique à Tucuruí. Impossible. Walther avait donc fait fixer sous l'appareil deux réservoirs supplémentaires qui formaient d'étranges protubérances.

Mais on n'était pas là pour faire joli. Avec ce supplément de carburant, ce serait juste, mais suffisant.

— Ça va comme vous voulez ?

Souriant, Balsamo semblait considérer ces préparatifs de raid héliporté comme une balade de santé. Il avait les nerfs plus solides que l'Exécuteur avait pu le croire à leur première rencontre. Agréable surprise. Il lui rendit son sourire et, tandis qu'imperturbable, Walter achevait la procédure radio à la demande d'autorisation de décollage, il passa dans la cabine arrière, invitant Balsamo à fixer la caméra aux infra-rouges sur un support équerre prévu à cet effet. Bien entendu, il n'avait pas été question de demander au photographe de participer au raid. À présent, les 800 ch. du moteur Wright rugissaient au maximum. Aux commandes, Walther n'attendait plus que l'autorisation de décollage.

— Vite ! cria ce dernier à l'adresse de Balsamo. On est à la bourre !

Le photographe faisait ce qu'il pouvait. Seulement deux écrous-papillons à visser. Bolan vint se pencher derrière lui pour l'aider. Dans le mouvement, quelque chose brilla dans sa main droite et, lorsqu'il l'abattit sur le poignet de Balsamo, cela fut si rapide que le photographe ne réagit pas tout de suite. Ce n'est qu'en réalisant la nature de l'objet qu'il sursauta. Puis il leva sur Bolan des yeux ahuris, tandis que ce dernier attirait son poignet vers l'armature du siège.

— Qu'est-ce que c'est que ça ! cria le photographe.

Ça, c'était une paire de menottes. Achetée chez José l'armurier. Une paire de menottes de la police US. D'un geste encore plus vif, l'Exécuteur abattit de nouveau son bras et, avant que Balsamo ne soit revenu de sa surprise, il avait les deux poignets entravés. Attachés aux tubulures de son propre siège.

— Eh ! cria-t-il encore de sa voix éraillée d'angineux. Qu'est-ce que vous faites !

Bolan sourit une nouvelle fois. Presque gentiment. Puis, se penchant à l'oreille de Ricardo Balsamo, il questionna, bref :

— Le *Protector*. Où est-il ?

— Hein !

L'étonnement qui passa à cet instant dans les prunelles sombres du photographe fut si sincère que, le temps d'un éclair, l'Exécuteur douta. Puis il se souvint de quelques détails et il sourit de nouveau. Moins gentiment. Au vrai, une lueur glacée était apparue dans ses yeux polaires.

— Je t'ai posé une question précise, laissa-t-il tomber de sa voix d'outre-tombe. J'attends une réponse aussi précise.

— Mais...

— Tu as cinq secondes, Ricardo. Une...

D'un coup, un voile s'abattit dans le regard du photographe. Ce qu'il lisait dans celui de l'Exécuteur lui fit soudain comprendre que tout était fichu. Il eut alors une réaction à la mesure de sa fonction : il sourit. Tristement.

— Comment vous avez su ? questionna-t-il à son tour.

— Tss, tss, toi d'abord.

Le photographe secoua la tête, déjà résigné. Puis, adoptant le tutoiement de rigueur, il lâcha :

— Tu sais bien que c'est impossible, Bolan. Personne ne sait jamais où *il* est. Et personne ne le saura jamais.

C'était sans doute vrai. Partout dans le monde où l'Exécuteur avait pu coincer un homme local du *Protector*, il avait posé la même question. Sans succès. ON ne savait pas. À se demander parfois si le *Protector* n'était pas un mythe. Mais l'Exécuteur ne se faisait pas d'illusions. Le *Protector* existait. Il était aussi vrai que la mafia existait aussi. Bolan insista quand même :

— Tu sais ce qui t'attend, si tu ne parles pas.

— Je sais, fumier, grinça soudain le photographe. Tu vas me flinguer. Alors flingue-moi, et va te faire mettre !

Sans se fâcher, l'Exécuteur se pencha de nouveau tout contre son oreille.

— OK, dit-il, je te crois. Tu veux toujours savoir comment j'ai su ?

— Et pas qu'un peu !

Bolan lui tapota gentiment l'épaule et lâcha :

— Va te faire mettre, Ricardo.

Ricardo Balsamo mourrait sans savoir que le *consigliere* de la *Commissione* de New York était en fait une taupe du FBI. Il ignorerait aussi que c'était sa voix cassée d'angineux qui l'avait perdu. En effet, au Botanicus, Necker avait fait allusion à un coup de téléphone de l'homme local du *Protector*, en parlant de sa voix cassée de « vieux ». Quand Bolan avait rencontré Balsamo sa voix également cassée lui avait fait opérer le rapprochement. Banal, mais le détail était noté. Plus tard, Balsamo avait fourni des photos aériennes parfaites. Et il n'avait parlé ni de radars ni de batteries antiaériennes. Comme si rien de tout cela n'avait existé. Il avait même parlé du pilote qui avait fait tourner l'avion presque une heure au-dessus de la base. Sans le moindre ennui. Si c'était vrai, c'est donc qu'il avait l'accord de cette même base. Autrement, il aurait eu des problèmes. Alors, Bolan avait voulu vérifier. Un petit dictaphone, un court enregistrement de la voix de Balsamo et l'extrait qu'il avait fait écouter à Necker, par le téléphone du squatt d'Eduardo. Un Necker formel. Cette voix était celle de l'homme local du *Protector*.

Dans le vacarme des rotors, l'Exécuteur cria :

— Et tu as donné tous les détails de mon plan à Da Rima, hein ! Il

m'attend avec une petite surprise, pas vrai ?

Pas de réponse. Balsamo était déjà mort dans sa tête.

— OK., abdiqua Bolan. La surprise, c'est eux qui l'auront. Et toi aussi.

— Moi ?

Hochement de tête de l'Exécuteur qui esquissa un demi-sourire à geler la Vallée de la Mort.

— Toi.

Un éclair d'espoir fulgura une seconde dans les yeux du photographe. L'Exécuteur se hâta de préciser :

— C'est toi qui vas aller là-bas. Tout seul, à bord de l'hélico. Toi qui n'hésitais pas à envoyer ce pauvre Walther à la mort avec moi.

Une intense surprise balaya les stigmates de la peur sur la face ronde de Balsamo.

— Quoi ? Mais je sais pas piloter, moi !

— T'inquiète pas pour ça. Je t'ai justement attaché les poignets pour que tu ne sois pas tenté de faire le malin. Cet engin est doté d'un étonnant pilote automatique. Tu verras.

— Mais t'es dingue, Bolan ! Qu'est-ce que...

Sans écouter davantage, l'Exécuteur sauta à terre et referma la porte derrière lui. La tour venait d'accorder l'autorisation de décollage. Le hurlement que poussa Ricardo Balsamo quand Walther sauta également à terre fut complètement avalé par le vacarme ambiant. Non loin de là, le petit Bell Model 47 donnait l'impression de vouloir décoller aussi. Moteur poussé au maxi, il en frémissait d'impatience. Dans le cockpit du Sikorsky, Balsamo était maintenant au comble de la panique. Il s'agitait frénétiquement et on devinait qu'il hurlait de plus belle. Aucune importance. Grâce à un petit bricolage, la radio du Sikorsky était à présent directement branchée sur un émetteur supplémentaire. Un émetteur situé dans le Bell. L'Exécuteur se tourna alors vers ce dernier et leva le pouce. Aussitôt, comme pour lui répondre, le Sikorsky gronda de plus belle et, comme par miracle, ses petites roues sous flotteurs se décollèrent lentement du sol. Il s'éleva soudain à la verticale et monta comme une flèche, avant de virer au sud-ouest dans un angle impeccable.

Dans les yeux de Bolan, passa un éclair de satisfaction.

Il se désintéressa du Sikorsky et gagna le petit Bell. La porte de l'appareil s'ouvrit et une large face de brute sympathique se tourna vers lui.

Jack Grimaldi.

— Tout est OK, cria-t-il. Pour lui aussi.

L'Exécuteur fit le tour de l'engin, ouvrit la portière et se pencha vers celui qui, du Bell, dirigeait à distance les commandes du Sikorsky. Herman Schwarz. Dit Gadgets.

— C'est vrai ?

Herman Schwarz parut choqué.

— Dis-donc, toi ! Bien sûr, que c'est vrai !

Au loin, les feux du Sikorsky se fondaient dans la nuit.

CHAPITRE DIX-SEPT

— Tu devrais me donner ton flingue, Brognola.

— Ta gueule !

C'était au moins la trentième fois de la journée que le *consigliere* faisait cette réflexion. Rien que pour avoir l'air de dire quelque chose. Car, en présence du maton aussi large que haut, il était difficile de se faire des confidences. Brognola l'aurait bien envoyé aux pelotes, le gardien. Seulement, il faisait partie d'un marché. Sa vie contre celle d'Alma. Un simple échange de personnes. L'ultimatum avait été transmis à Da Rima en fin de matinée et il n'avait toujours pas réagi. Plusieurs fois au cours de la journée, Brognola avait caressé l'idée de flinguer le gardien. Rien que pour pouvoir échanger quelques mots sans témoin avec Necker. Car, de la cellule voisine où il était enfermé, le maton écoutait tout. Il voyait même tout, puisque seule une épaisse grille les séparait. Rien à faire. Brognola n'arriverait pas à descendre un type de sang-froid. Même un pourri.

Seul un guerrier de la trempe de Mack Bolan pouvait faire ça. Alors, Necker et lui attendaient.

Une attente de presque treize heures. Insupportable pour les nerfs. Et ni l'un ni l'autre ne pouvait dire de quoi seraient exactement faites les prochaines heures.

— Eh ! Le flic !

La voix de Da Rima. Provenant de la cour par la fenêtre demeurée ouverte. Une voix grinçante, vulgaire et pleine de mépris. Necker et Brognola échangèrent un bref regard. Depuis la fusillade du matin, c'était la première fois qu'ils l'entendaient. Le fédéral se leva de la couchette où il était assis et, menaçant toujours ostensiblement Necker du 357 Magnum pour donner le change au gardien, il s'approcha de la fenêtre. En prenant garde de ne pas s'exposer.

— J'écoute, cria-t-il.

— J'ai réfléchi à ta proposition, fit la voix de Da Rima. Et je viens de prendre une décision.

Un silence. Necker et Brognola échangèrent un autre regard. En bas, le salaud faisait durer le suspense. Enfin, son timbre désagréable s'éleva de nouveau :

— T'es toujours là, poulet ?

— J'écoute. Accouche.

— Je viens de décider de te faire un cadeau, Brognola. Je te fais

cadeau de ce connard de garde et du *consigliere*.

Incrédules, les deux fédéraux se regardèrent. Ni l'un ni l'autre n'osait vraiment comprendre. Mais déjà, le *fazendeiro* mettait définitivement les montres à l'heure :

— J'ai décidé de te faire cadeau de ces deux cons. En échange, je garde la gonzesse. Équitable, non ?

— L'enculé ! jeta soudain le garde aussi large que haut.

Il s'était rué contre la grille et affichait une haine sans bornes. D'un coup, celui-là venait de basculer d'un camp dans l'autre. Mais Brognola s'en moquait. Le pourri ne lui était pas d'une grande utilité. Parfaitement impassible, Necker n'avait rien dit. Assis à même le carrelage de la cellule, il semblait détaché de tout. Avec un demi-sourire, jouant toujours avec le feu, il apostropha Brognola :

— Je t'avais dit que tout ce cirque, ça te mènerait à rien.

— Ta gueule !

Pour un peu, Brognola se serait mis en colère. Il réfléchit, lança enfin par la fenêtre :

— C'est idiot, Da Rima. Quand la *Commissione* saura ça, le monde ne sera plus assez grand pour te cacher.

Un rire grinçant lui répondit :

— La *Commissione*, hein ! Et qui va aller lui raconter ça, à la *Commissione* ? Pas toi, puisque tu seras mort. Et pas tes otages, puisque tu vas les flinguer. Alors...

C'était imparable. Da Rima jouait sur le velours. D'ailleurs, en déclenchant le cirque du matin, Brognola n'avait rien espéré d'autre que sauver momentanément Alma et prendre contact avec Necker.

Il avait réussi sur les deux tableaux. Et en plus, il bénéficiait d'un répit. Un temps dont il espérait bien que Bolan le mettrait à profit. Restait le problème du garde. Celui-là avait toujours ses deux oreilles. Accroché aux barreaux de la grille, il s'était remis à hurler des trucs en portugais. À l'adresse de Da Rima. Et à en juger par sa mine et ses postillons, ça n'était sûrement pas une déclaration d'amour. La crise de nerfs, carrément.

Alors, l'idée vint à Brognola.

D'un bond, il fut contre la grille. L'autre n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. La lourde crosse du 357 lui arriva en pleine tempe. Cela fit un bruit mou et il recula sous le choc, une expression hagarde dans les yeux, la bouche encore ouverte sur des mots qui ne sortaient plus.

Assommé net.

Il s'écroula de tout son long et l'arrière de son crâne sonna sinistrement sur le carrelage. Il n'était pas près de se réveiller. Si cela arrivait jamais.

— Psst !

Necker. Il s'était à son tour approché de la grille. Sans un regard pour le maton, il soupira, la mine renfrognée.

— Enfin seuls, dit-il avec une froide ironie. Mais ça ne va pas changer grand-chose.

Brognola tiqua :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Mack va attaquer cette nuit. Par hélico. En fait, il est déjà parti.

— C'est plutôt une bonne nouvelle, non ?

Hochement de tête de Necker. Sinistre, il précisa :

— J'ai dit qu'il allait sûrement attaquer, mais il n'arrivera jamais ici.

Un petit silence suivit, lourd de menaces informulées. Réticent, Brognola le rompit le premier :

— Et pourquoi ça ?

Necker lâcha la grille et recula jusqu'à l'autre couchette où il se laissa tomber. Puis, du bout des lèvres, il révéla :

— Tout l'immense domaine de Da Rima bénéficie d'une couverture radar. Très efficace. Un système de détection aboutit à un terminal électronique qui interroge automatiquement les plans de vol remis aux autorités compétentes. Simple précaution de principe, car Da Rima a réussi à faire interdire tout survol de ses terres qui ne serait pas accordé par lui-même. Mais tout ça, Mack le sait.

— Bon ! Il sera repéré. Et après ?

— Après, mais alors tout de suite après, laissa tomber Necker, il se prendra un missile sol-air dans la gueule. Et ça, il ne le sait pas.

— Un... missile !

— Affirmatif, acquiesça Necker. Par divers prête-noms, le *Protector* a fait racheter des stocks de missiles US déclassés. Des Nike Ajax que Da Rima s'est empressé d'installer sur ses sites. Je l'ai appris ce matin seulement. Au risque de me faire coincer, j'ai essayé deux fois de joindre Mack par téléphone. Sans succès. Et le sachant dans le secteur, Da Rima a donné des ordres très stricts. Il sera descendu. Ces engins ne sont pas de la dernière génération, mais, crois-moi, ça suffit amplement pour désintégrer un appareil civil.

— Je sais, souffla Brognola dans un soupir.

Lui aussi connaissait ce type d'engins. Et il savait que Necker avait raison. Entre la couverture radar et les Nike Ajax, Bolan n'avait aucune chance de passer. Le désastre. Le dernier.

Car l'Exécuteur volait déjà. Vers sa propre mort.

*

* *

Ricardo Balsamo avait envie de hurler. Complètement dépassé, il

ne voyait que son propre reflet dans la vitre du cockpit. Les traits creusés et déformés par la peur et la lumière frissante du tableau de bord, il était l'incarnation de la mort. Dehors, c'était la nuit. Noire, épaisse. Sous lui, il sentait le Sikorsky évoluer et il ne comprenait pas comment l'appareil pouvait se diriger ainsi, sans pilote. Ça ne pouvait être qu'un cauchemar. Il allait se réveiller en sursaut. Dans son lit.

Mais il y avait les menottes.

Et ça, c'était bien réel. D'ailleurs, il avait mal. À force de tirer dessus, ses poignets étaient cisailés de partout et du sang coulait le long de ses doigts. Il était en train de devenir fou. Déjà plus de quatre heures qu'il volait. Au début, il avait cru se crasher très vite. Mais à présent, après plusieurs rectifications automatiques du cap, il devait se rendre à l'évidence : ce satané hélico irait jusqu'au bout.

Balsamo connaissait sa destination finale. En tant qu'homme local du *Protector*, il était au courant de la couverture radar et des missiles. Il savait donc qu'il mourrait.

Très bientôt, maintenant.

Le temps déjà passé à bord de ce cercueil volant était assez éloquent. Il avait entamé les cinq heures de vol depuis quelques instants et il savait l'échéance toute proche. Dents serrées, il se mit à injurier Bolan le Fumier. Pour se donner du courage. Mais il tremblait tellement que sa voix en devenait ridicule. Alors, il hurla. Si fort qu'il eut mal à la gorge et que ses oreilles bourdonnèrent. Il...

Mais l'hélico tomba soudain. Comme une pierre. Si vite que Balsamo sentit son estomac lui remonter dans la gorge. Il crut que l'appareil se crashait. Mais, alors que sur un dernier hurlement, il se préparait à mourir, le Sikorsky se stabilisa soudain, avant de virer à 60 degrés pour reprendre de la vitesse. Au même moment, il y eut une trouée dans les nuages et une grosse lune ronde éclaira le décor de sa lumière polaire. Balsamo aperçut le sol, puis une petite étendue d'eau. Il eut un choc. L'hélico faisait quasiment du rase-mottes. Comme guidé par un système capable de suivre le relief de la région. Puis soudain, alors que contre toute logique, il était en train de se dire qu'il allait atterrir tout seul et en douceur, il eut subitement des lumières en vue. Aussitôt, de gros frelons lumineux convergèrent sur l'hélico et Balsamo se dit que c'était fini.

Il avait raison.

Mais pas comme il le croyait. L'appareil était soudain remonté, clouant le photographe à son siège. Puis, le gros moteur Wright de 800 ch enregistra quelques ratés, avant de se taire.

Définitivement.

D'abord, il descendit lentement, bien droit, comme attiré vers le sol par une force invisible. En douceur. Puis, d'un coup, il sembla se libérer et il tomba. Comme une pierre.

Cette fois, dans le seul bruit du vent dans les pales, le hurlement de Balsamo résonna fort dans la nuit. Un hurlement qui s'acheva en même temps que le gros hélicoptère s'écrasait.

Dans un cataclysme de fin du monde.

CHAPITRE DIX-HUIT

— Les voilà !

Un *bip* venait de se déclencher dans le cockpit du Bell. Sous le tableau de bord, une petite lumière rouge clignotait dans le complexe appareillage installé par Gadgets. Près de l'Exécuteur, Jack Grimaldi piqua vers le sol, indiqua le lumignon et expliqua :

— Le *bip* et cette lumière, ça veut dire qu'on est entré dans un champ de radar. Celui-là, c'est un radar d'acquisition. Dans un moment, on devrait se faire repérer par un radar de poursuite. À partir de maintenant, on va devoir voler au ras des pâquerettes. En principe on ne devrait pas en avoir pour longtemps et...

L'Exécuteur n'écoutait plus. Tout ce que lui expliquait le pilote, il le savait. Depuis le Vietnam. Mais ça faisait plaisir à Grimaldi d'étaler ses connaissances et il avait la manie de parler sur les coups délicats. Parce que pour être délicat, ce blitz-là promettait de l'être. Un instant plus tôt, sur le petit écran-radar installé par Gadgets entre les deux sièges, il avait « accompagné » jusqu'au bout le vol « automatique » du Sikorsky. Une merveille d'électronique. Rien de moins qu'une télécommande à distance imaginée et mise au point par le génial Herman Schwarz, et qui avait permis à l'Exécuteur de « piloter » l'homme local du *Protector* jusqu'au point de crash prévu d'avance. Là, il avait suffi de commander l'arrêt du moteur. Puis ç'avait été le grand saut. Bien sûr, Bolan n'avait pu assister à la scène en direct, mais, grâce au petit écran-radar orange, il avait suivi la chute d'un tout petit point. Jusqu'à sa disparition.

C'était fini.

Ricardo Balsamo était mort. Dans un superbe feu d'artifice qui avait ravagé en même temps l'appareil, le « pilote » et la cible. C'est-à-dire, le QG « militaire » de Da Rima. Pour cela, il avait fallu bourrer le Sikorsky de dynamite locale et d'explosifs à grand pouvoir brisant. Dans le genre de ceux qui avaient servi à confectionner le « cordon » à la ferme californienne, quelques jours plus tôt. « Cordon » arrivé la veille avec Gadgets et Grimaldi, par un avion-cargo. Toujours les fameuses relations de Grimaldi. Les anciens du Vietnam. Mais encore avait-il fallu faire tomber l'hélico sur la bonne cible. Là, de nouveau, la « technologie Gadgets » avait fait son œuvre. Une simple mini-balise de détresse, réglée sur une fréquence donnée, et déposée à l'avance

sur place.

Par une prostituée !

Une de celles qui avaient pour tâche de distraire les « militaires » de Da Rima. Une fille de Maraba. Une gentille fille. Quasiment illettrée, mais très serviable. Une copine d'Eduardo le mendiant.

On ne choisissait pas toujours ses alliés.

— Attention ! prévint Grimaldi dans le casque radio. Ça va secouer !

Il imprima aussitôt à l'appareil un mouvement de descente oblique si brutale que Bolan sentit son estomac se révolter. Mais au Vietnam, il avait appris à dominer ces effets. Grimaldi pouvait s'amuser autant qu'il le voulait. Il ne s'en privait d'ailleurs pas. Depuis son association avec Bolan, sa vie avait changé. Finalement, au Vietnam, il avait moins ri. Et quand il avait un temps commis l'erreur de travailler pour la mafia, il s'était carrément ennuyé. Heureusement, l'Exécuteur était arrivé dans son secteur et Grimaldi avait bien failli être tué.

Depuis, ils étaient comme les doigts de la main.

— Ça va être bon, ici, lança le pilote dans son micro.

Bolan se préparait déjà. Tout ce qui avait été fait jusqu'à maintenant n'était qu'une douce plaisanterie, comparé à la suite du programme. Mais l'Exécuteur ne se posait même pas la question des risques. Une seule chose comptait : Harold Brognola était en danger. Il leva le pouce et referma le *zip* de la sinistre combinaison noire de combat. Pendant ce temps, Grimaldi avait fait décrire un large arc de cercle à l'appareil et se présentait à la verticale d'une petite clairière. Juste une trouée de quelques dizaines de mètres de diamètre dans la masse moutonnante de la *selva*[\[8\]](#). Lorsqu'il se jugea assez près du sol, il alluma son phare d'approche et posa le Bell en douceur.

— Go !

Bolan était déjà à terre. De derrière les sièges, il tira un long sac en plastique qu'il ouvrit. Pendant ce temps, Grimaldi avait stoppé le moteur et l'avait rejoint. À la lumière d'une simple lampe torche, ils déroulèrent une toile de nylon gris sombre, des longueurs de tubes également peints en gris et tout un harnachement. Ils s'affairèrent quelques minutes en silence. Autour d'eux, la forêt tropicale de la pleine nuit bruissait de partout. Inquiétante. Mais l'Exécuteur avait d'autres pensées. Mentalement, il récapitulait dans leur ordre de répétition toutes les opérations qui allaient bientôt suivre. Rien de très compliqué, mais tout devrait se faire selon un *timing* très précis. Et dans la plus grande discrétion possible. Faute de quoi, ce serait l'échec. Et la mort.

Heureusement, il avait réussi à dissuader Jack Grimaldi de le piloter jusqu'au point de contact.

Grâce à l'ULM.

En fait, une simple aile delta, équipée d'un minuscule moteur d'ULM. Encore un bricolage effectué à la hâte par le génial Gadgets. Comme le complexe de pilotage. Une poignée des gaz, fixée sur la barre de transmission. Rudimentaire, mais on n'avait guère le choix. De toute manière, le moteur ne servirait que le strict minimum. Juste pour franchir la centaine de mètres qui séparait les limites de balayage des radars de Da Rima et la « forteresse » proprement dite. Après, Bolan larguerait la mécanique. Pour ne plus voler qu'en aile simple. À la boussole et à la carte. Une carte plastifiée, posée sur un cadre, avec une lampe de poche en-dessous. Si Bolan perdait son cap, si les courants aériens le faisaient trop dériver, s'il ne parvenait pas à se poser assez près de sa cible, il se perdrait dans la jungle.

— Go, lança-t-il en redressant l'assemblage.

Ils vérifièrent le montage et l'Exécuteur fixa à ses épaules le sac à dos contenant sa logistique. Il s'accrocha ensuite au cou des jumelles de nuit à infrarouges, tandis que Grimaldi fixait trois mousquetons aux barres de tension. Une fois Bolan harnaché à la voile, le pilote leva le pouce, sauta dans le Bell et fit repartir le rotor. Bolan dut lutter ferme pour ne pas être envoyé dans le décor par le souffle des pales. Mais, quand l'hélico s'éleva enfin au-dessus de lui, quand le câble de suspension se tendit et commença à hisser l'ensemble, il se sentit beaucoup mieux.

Puis l'hélico monta et le long voyage périlleux commença.

Tout près sous l'aile delta, la forêt sombre défilait. Trop près, il aurait suffi d'un arbre un peu trop haut, ou d'un modeste trou d'air, pour que l'Exécuteur se fracasse dans un moutonnement de végétaux. Mais Grimaldi ne pouvait voler plus haut. À cause des radars. Déjà, même à cette altitude, rien n'était garanti. Ils volèrent longtemps ainsi, jusqu'à ce que Bolan aperçoive sur sa droite le serpent argenté d'un cours d'eau. Il alluma sa carte et vit qu'il s'agissait sûrement du rio Itacaiunas. Puis l'hélico vira et ils franchirent le rio. Maintenant, il était obligé de faire du saute-moutons. On était en pleine serra Pelada. Le royaume des mines d'émeraudes. Le fief de Da Rima.

Dans quelques dizaines de miles, en remontant vers le nord, on devait trouver la « forteresse ». C'était là qu'on se quittait. Pour Grimaldi, il aurait été trop dangereux de continuer vers la grande plaine de l'Amazone. Il devait vite retourner au sud, échapper aux radars par la montagne. Après, il devait appliquer la suite du programme, et faire un nouveau plein. Car, malgré ses deux réservoirs supplémentaires, il serait obligé de se poser. À Tucurui. Mais l'ancien du Vietnam n'avait pas l'air pressé. Dans sa tête, il avait dû se dire qu'approcher encore Bolan de sa cible serait le mieux. Il ne décrochait pas son attache.

— Lâche-moi, bon Dieu ! jura l'Exécuteur à mi-voix.

Grimaldi n'obéit qu'environ dix miles plus loin. Juste au-dessus d'une vallée en forme de cirque dont on distinguait les contours plus clairs. Il fit monter l'hélico d'un coup, hissa l'aile delta à plus de quinze cents mètres, avant de se décider à la larguer.

Puis l'hélico vira, descendit en envoyant quand même un petit coup de projecteur à l'intention de Bolan. Malgré la tension, ce dernier sourit et tourna enfin la tête. Droit devant, à moins de 60 miles, un monde en folie l'attendait. Un monde de violence et de mort.

Il allait transformer ce monde-là en enfer.

Mais il fallait d'abord y arriver. L'air était lourd et il y avait peu de courants ascendants. Par seize fois, il dut lancer le petit moteur afin de prendre un peu de ressource. Tout compte fait, ce dernier ne présentant pas une charge insupportable pour le moment, il différa la décision de le larguer. On ne sait jamais. D'ailleurs, sa masse n'offrant qu'un faible écho radar, il n'y avait guère à craindre de ce côté. Il fallait juste veiller à ne pas attirer l'attention par le son. Pour ne pas se faire tirer comme un vulgaire volatile. Enfin, alors qu'il « sautait » une sorte d'escarpement boisé, il aperçut les premières lumières. Blanches, formant un petit chapelet scintillant sur le fond sombre de la forêt. L'accès à la forteresse. Une simple grille à deux battants, seule ouverture possible dans les quatre-vingts kilomètres de triple grillage électrifié qui entouraient la forteresse. Seul accès par lequel on pouvait espérer ne pas sauter sur une mine.

Sauf si l'on venait par les airs.

L'Exécuteur vit bientôt les miradors, la belle route à l'asphalte impeccable et, tout au loin, il aperçut d'autres lumières. Song-Song. Éclairée a giorno.

Mais la prison n'était pas son premier objectif.

Il vira sur la droite, décidé à aller poser son aile le plus près possible de sa cible. Car en consultant sa montre, il s'était aperçu du temps écoulé. Plus de trois heures du matin. Or il avait fixé son *rescue-contact* avec Walther à quatre heures précises. Les vents n'avaient décidément pas été favorables. Il n'y avait plus de temps à perdre.

Alors qu'il achevait son virage et que son altitude n'avoisinait plus que trois ou quatre cents mètres, les premières gouttes se mirent à frapper la toile. Rien d'inquiétant. Mais, tandis qu'il approchait de la ligne de grillages et du premier mirador, le ciel se déchira d'un vacarme épouvantable. Éclairs et tonnerre se déchaînèrent d'un coup et en même temps. Puis, en dix secondes, ce fut le déluge. Avec une violence inouïe, des trombes d'eau s'abattirent sur la toile de l'aile. Si fort, et des gouttes si grosses, que Bolan en ressentait les milliers de chocs dans toutes les terminaisons nerveuses.

Ils avaient pensé à tout. Sauf à ça !

Il jura, se battit contre la terrible poussée des éléments dans la

voile et parvint un instant à redresser la courbe descendante de l'engin. Il était trop tôt. S'il se laissait plaquer au sol du mauvais côté des grillages, il ne pourrait jamais les franchir autrement. Et Brognola serait fichu. Da Rima le tuerait. Ne fût-ce que pour lui faire payer le blitz de la base militaire.

Les éclairs se succédaient sur un rythme infernal et le tonnerre ressemblait à une guerre mondiale. Quant aux trombes d'eau, il sembla à l'Exécuteur qu'elles redoublaient encore de violence. Une nouvelle fois, il freina la descente, mais la lutte était trop inégale. L'Exécuteur sentit qu'il n'y arriverait pas sans le secours du moteur. Avec ce déluge, peut-être que les gardes des miradors ne l'entendraient pas.

Il n'avait plus le choix.

Dans trente secondes, ce serait la chute. Alors, il tira sur la manette des gaz. Une fois, deux fois. Rien ! Et le sol arrivait. La toile détrempée avait triplé de poids. Bolan n'arrêtait plus de tirer sur les gaz. En vain.

Moteur noyé !

Les grillages électrifiés se précipitaient à sa rencontre. Il allait les percuter de plein fouet et griller instantanément. Le sol n'était plus qu'à cinquante mètres à peine. À trente... vingt...

CHAPITRE DIX-NEUF

— Je vais t'éclater la tête, pouffiasse !

La gifle avait envoyé Alma contre le mur de l'immense chambre. Sa tête y rebondit comme une balle et la jeune femme s'écroula aux pieds de Da Rima. Il lui envoya un coup de talon en vache, l'attrapa par les cheveux et la remit debout. Elle avait les lèvres éclatées et les paupières si gonflées qu'on devinait à peine les deux traits clairs de son regard. Même sans talons, elle dépassait Da Rima de plus d'une tête. Ce qui mettait ce dernier hors de lui. Il la gifla encore, lui éructa en plein visage :

— Tu entends, salope ? Ton pote Bolan le Fumier vient d'y passer. Parti en fumée, l'Exécuteur. Pris à son propre piège, ce con ! Mais avant de canner, l'ordure, il a quand même réussi à me faire sauter ma base ! Des cadavres partout !

Il lui sembla que l'Américaine émettait un petit rire. En réalité, elle n'avait fait que pousser un gémissement. Pour la punir, il lui éclata l'arcade sourcilière d'un coup de poing. Elle gémit de nouveau, serra les dents pour ne pas crier. Non seulement, il lui faisait payer les dégâts occasionnés à ses troupes, mais il se vengeait aussi des humiliations. Celle qu'Alma lui avait infligée en lui disant préférer être violée par des singes et celle qu'elle lui infligeait encore cette nuit en étant laide. Car il n'avait plus envie d'elle. D'abord son mépris, puis cette face ravagée qu'elle lui offrait à présent avaient comme déconnecté son infernal désir d'elle. Et ça, c'était terrible. Parce qu'il allait la tuer sans en avoir profité avant. Un échec total.

Alors, il frappait.

Pour se calmer les nerfs. Et aussi pour que ses propres flingueurs, ceux qui, à l'extérieur comme à l'intérieur de l'immense villa, veillaient à sa sécurité, entendent bien qu'il dressait cette femelle insolente. Ils étaient une douzaine. Ça ferait toujours une douzaine de témoins qui colporteraient l'information. Ça pouvait servir. On était un *macho* ou on n'en était pas un !

Cette salope, il allait la tuer à petits feux. Mais avant, il devait l'humilier. Encore plus qu'il ne l'avait été par elle. Et pour ça, il avait sa petite idée.

— Ramos ! appela-t-il soudain à la cantonade.

L'écho de sa voix était encore dans la pièce que la double porte

massive s'ouvrait à la volée. Sur un véritable géant. Moustaches à la mexicaine, front bas et regard d'abruti. Une force de la nature, dans les mains duquel les deux énormes Smith et Wesson Modèle 29 de 44 Magnum en acier stainless Steel et aux canons de six pouces semblaient presque minuscules. Ce type d'arme était pourtant le revolver le plus puissant du monde. En Afrique, on l'utilisait pour la chasse au buffle. Ses projectiles pouvaient traverser un moteur de voiture. Alors, un homme...

— Appelle les deux connards du couloir, imbécile ! grinça Da Rima. Et arrachez-moi les fringues de cette salope ! Puisqu'elle préfère les singes, vous ferez l'affaire.

Instantanément, les petits yeux stupides du flingueur étincelèrent. Un peu de bave apparut aux commissures de ses lèvres et il questionna d'une étrange petite voix de fausset :

— C'est vrai, boss ?

Da Rima lâcha soudain Alma qui retomba par terre et, d'une prodigieuse détente de tout son énorme corps, il se propulsa vers le monstre. Pour le gifler, il dut sauter un peu. Mais la gifle claqua, sèche et méchante sur le nez de Ramos. Le sang pissa tout de suite et l'autre recula, ses pétaires au bout de ses bras ballants.

— Appelle-moi *monsieur*, sale primate ! Seulement *monsieur* !

Il revint frapper Alma qui se recroquevilla à ses pieds, et hurla encore :

— Et magne ton gros cul !

Là, il était injuste. Le plus gros cul, c'était le sien.

*

* *

Pour la première fois de sa vie de guerrier, Mack Bolan était au bout du rouleau. Ivre de fatigue et de douleur. Il avait si mal partout qu'il en manquait parfois crier. Mais ses lèvres restaient closes et son regard polaire fouillait la nuit à travers les jumelles aux infra-rouges. Des jumelles qu'il avait perdues dans le crash, mais qu'il avait par bonheur retrouvées dans les débris de l'ULM. Car il s'était crashé, mais pas contre les grillages électrifiés, ni contre un mirador. Car à l'ultime seconde, il avait réussi à faire repartir le moteur. Un miracle. Au nez et à la barbe des gardes qui n'avaient rien entendu. À cause de l'orage.

Mais l'orage avait duré, le moteur s'était de nouveau noyé et il avait dû le larguer. Trop dangereux en cas de crash. Une chute inévitable, mais qu'il avait réussi à différer. Elle était survenue beaucoup plus loin. Presque en vue de l'objectif. Très dure. Sans sa grande science de l'action, l'Exécuteur serait sans doute mort. Fracassé contre les grosses branches des arbres. Mais il avait su se regrouper à

temps et présenter un maximum de voilures et, quand il s'était débarrassé du casque, du sang coulait de sa tête. Malgré cela, refoulant la douleur, il avait passé la courroie de la mini-Uzi à réducteur de son en sautoir sur son buste, accroché un Beretta 92F 9 mm également à réducteur de son dans un holster de poitrine et un autre dans son étui de ceinture. Puis, après avoir fixé un chapelet de grenades défensives et à fragmentation à sa taille, il avait réendossé le lourd sac contenant le reste de son armement. C'est-à-dire un Colt 357 Magnum chargé, une carabine d'assaut M.16 MA.1 et son lance-grenades de 40 mm démontés, tout un stock de munitions, ainsi que le tube lance-roquettes SMAW et ses charges. Puis, après un temps d'observation, il s'était remis en marche. Il ne pleuvait plus, mais le temps pressait dangereusement.

Maintenant, il observait.

Dissimulé sous le couvert des massifs à l'abandon de l'espèce de parc qui entourait le ranch, il scrutait la nuit dans les jumelles à infra-rouges.

Et il les vit.

De ce côté arrière de la construction, ils étaient trois. Un était assis sur la rampe de la galerie-véranda qui cernait le ranch, les deux autres faisaient les cent pas à quelques mètres de là, se croisant à chaque passage. Celui de la galerie fumait, les autres pas. L'Exécuteur vit les PM US M.3A.1 de 9 mm et les gros Colt. 45 à leurs ceintures. Leur seul armement. Ils portaient ça comme des accessoires vestimentaires. Pas mobilisés du tout, les flingueurs. Ici, les alertes devaient être rares. Toujours à l'abri du couvert, l'Exécuteur décrivit un large détour de 180 degrés, de manière à observer les quatre secteurs tenus par l'ennemi. Sur les flancs de la construction, un seul garde, sur le devant, trois autres. Huit en tout. Sans compter ceux de l'intérieur. Da Rima n'était sûrement pas homme à négliger une protection rapprochée. Il faudrait donc agir rapidement. Et le plus discrètement possible. Car si un seul flingueur donnait l'alerte, la femme qui avait crié à l'intérieur, et qui était peut-être Alma, risquait d'en subir les conséquences.

Bolan réfléchit un instant, prit sa décision et retourna en vue de l'arrière du bâtiment. Là, silencieux comme un fauve aux aguets, il remonta le M.16, y fixa la lunette de visée de nuit, un long réducteur de son et opéra ses réglages. Puis les ayant terminés, il engagea un chargeur de 30 cartouches de 223, fit glisser une balle dans la chambre et se plaqua sur le sol détrempé. Dans la position classique du *sniper*. À plat ventre, jambes écartées et pieds ouverts à l'extérieur. Il visa posément le garde assis sur la rambarde. Celui-là mourrait le premier, car, occupés à leur marche, les autres réagiraient moins vite. La première phalange de son index se posa sur l'acier froid de la

détente et il bloqua son souffle. À moins de 200 mètres, doté d'un équipement prévu pour 400, il ne pouvait rater la tête du type.

Alors, il enfonça doucement la détente.

Le M.16 tressauta légèrement, émit un bref « flop » et, dans le cercle lumineux, Bolan vit nettement la tempe du flingueur s'orner immédiatement d'une espèce d'étoile sombre. Mais dans son mouvement légèrement pendulaire, l'ogive brûlante de 5,56 mm avait frappé sa cible un peu de côté. Ce mouvement ayant été naturellement accentué à l'impact, elle ravagea l'intérieur du crâne, avant de ressortir par l'autre tempe, entraînant avec elle un tas de débris sanglants qui allèrent frapper un des piliers de la galerie.

Un mort.

Mais avant que le corps n'ait encore basculé, le canon du M.16 s'était déplacé de quelques degrés. Nouvelle visée dans la lunette, nouvelle pression sur la détente et, là-bas, la tête du type parut frappée par une main invisible. Il fit deux pas en arrière, une expression d'intense surprise sur sa grosse face de brute. Juste entre ses yeux bovins, il y avait à présent un troisième orifice. Un jet de sang en fusait. Mais ce n'était rien, comparé à ce qui coulait de l'arrière de son crâne. Un grand morceau d'os était parti, entraînant avec lui un lambeau de cuir chevelu. Une épaisse bouillie blanchâtre souillée de sombre s'en échappait. Le pourri parut sur le point de lever son P.M., mais la seconde d'après, il tombait à la renverse. D'un bloc.

Deux morts.

Quant au troisième, il venait de se retourner, quand son collègue recevait le pruneau. D'abord, il ne comprit rien, puis, voyant à la lueur des lampes du ranch le jet de sang qui giclait du front percé, il poussa un cri et leva son M.3 si vite que l'Exécuteur ne put l'empêcher de lâcher une rafale avant de lui faire également sauter la tête.

— *Shit !* grogna-t-il pour lui-même.

Mais il était trop tard. L'alerte était donnée. Désormais, rien ne serait facile. Alors, avec des gestes calmes de professionnel surentraîné, il engagea une grenade Colt de 40 mm dans le tube de lancement du M.16 et, reculant un peu plus sous le couvert, tout en surveillant le secteur, il assembla le lance-roquettes SMAW.

Il avait à peine achevé son travail qu'il entendit des cris et qu'une horde de *pistoleiros* stupides apparaissaient en hurlant. Calmement, il arma le SMAW, régla la lunette de visée et, sans hésiter, tira la balle de « signalisation ». Un projectile qui, à l'impact, émet un signal lumineux et qui permet ainsi de mieux ajuster le tir de la roquette. À plus de deux cents mètres, le point rouge éclata. En plein milieu du groupe vociférant. Juste aux pieds d'un excité qui commençait à tirer partout. Comme le SMAW était plutôt une arme de soutien d'infanterie et qu'on l'utilisait en général pour faire sauter des tanks et

des blockhaus, l'Exécuteur avait décidé de tirer bas. Les éclats et les pierres du sol feraient le reste. Il esquissa son sourire glacé de fauve, enfonça la mise à feu.

Cela fit une flamme orangée, suivie d'un chuintement sourd qui lui vrilla les oreilles. Mais, en face, ce fut l'enfer. L'explosion sembla soulever la terre sur une dizaine de mètres de diamètre et, tout ce qui se trouvait debout à cet endroit fut balayé, déchiqueté ou carrément anéanti. Bras, jambes, têtes volèrent en tous sens, accompagnés de flots de seing et de débris vestimentaires.

Puis, brusquement, ce fut le silence. Un silence de mort.

Alma cria de nouveau. Un cri sauvage, désespéré, qui fit mal aux tympanes de Da Rima. Mais, un sourire de hyène aux lèvres, les yeux allumés de, lubricité, il regardait les trois monstres s'occuper d'Alma. Sans se soucier de la rafale entendue plus tôt. Souvent, ses hommes s'entraînaient. Même la nuit. Déjà, Ramos avait posé ses armes et, pantalon sur les chevilles, il attendait impatiemment que les deux autres aient fini d'arracher les vêtements de la fille. Maintenu à plat ventre sur le grand lit, la jeune femme hurlait maintenant sans discontinuer. Il y eut un dernier déchirement soyeux et son ultime sous-vêtement alla atterrir sur le plancher. Aussitôt, les deux pourris l'écartelèrent et, comme obéissant à un signal, Ramos plongea sur le jeune corps supplicié. Soudain, à l'extérieur, il y eut des cris, suivis d'une sourde déflagration. Mais les hurlements d'Alma emplissaient la pièce et l'orage était encore au-dessus du secteur. Un peu intrigués quand même, les deux « aides » levèrent des yeux inquiets sur le boss. Mais celui-ci avait à peine entendu. Et de toute manière, il s'en moquait. À des années-lumière d'ici. Quant à Ramos, complètement obnubilé par le magnifique corps nu d'Alma, il était devenu quasiment sourd. Le tam-tam de son sang chauffé à blanc résonnait à ses tempes comme autant de coups de canon.

Sous lui, Alma hurla encore.

— Stop !

Dure et glaciale, la voix avait cloué tout le monde sur place. Sauf Ramos. Enfoncé dans son désir, il était sur le point de forcer Alma. Derrière lui, il y eut un « flop » caractéristique et il sursauta comme sous le coup d'une morsure de serpent. Tout l'arrière de son crâne vola en éclats. Du sang et de la cervelle jaillirent sur les murs, le lit aux draps de soie noire et la peau dorée de la jeune femme. Cette dernière ouvrit de nouveau la bouche pour hurler, mais, cette fois, son cri resta bloqué dans sa gorge.

Ce fut à peine si elle perçut les deux autres « flops ». À peine si elle vit même les têtes des deux « aides » exploser au-dessus d'elle, à peine si elle sentit la tiédeur des flots de sang qui l'inondaient. Elle ne

voyait et ne comprenait plus qu'une chose.

Le diable était vêtu de noir, et il était là !

— Salut, Da Rima.

Le *fazendeiro* non plus n'était pas loin de croire à l'incarnation du diable. Ce qu'il avait devant les yeux y ressemblait fort. Et puisque Bolan le Fumier s'était crashé au-dessus de la base militaire, celui qui venait d'abattre ses hommes ne pouvait être que le démon. Un démon qui braquait sur lui un beau Beretta 92 tout neuf et qui le regardait, la mort dans ses yeux de glace.

— Prends le téléphone, pourri.

La voix d'outre-tombe faisait peur, paralysait les nerfs. Comme dans un cauchemar, Da Rima décrocha le combiné.

— Appelle la base radar.

— Mais...

— Ordonne la mise en sommeil de la procédure de sécurité sol-air. Vite ! Dis que tu attends un hélico.

On pouvait prendre un minimum de précautions.

Da Rima n'y comprenait rien. Ce type était le diable ! Quasiment hypnotisé, il appela le centre radar, hurla qu'il savait que la base avait sauté, répéta les consignes et raccrocha. Satisfait, l'Exécuteur gronda :

— Tes *pistoleiros* sont en enfer. Et si tu ne fais pas ce que je dis, tu vas les rejoindre.

— Que... qu'est-ce que tu veux ? coassa le *mafioso*.

Ça y était, il pouvait enfin parler. Les choses reprenaient leur place habituelle.

Différant sa réponse, Bolan s'adressa doucement à Alma :

— Mon nom est Mack Bolan. On va emprunter la Cadillac blindée de cette ordure et aller délivrer Braning. Tâchez de vous rhabiller un peu.

Hagarde, Alma sembla d'abord ne pas comprendre, puis, il y eut une lueur sauvage dans ses yeux, et elle se rua sur Da Rima en hurlant. Ongles en avant. Pour l'écharper. Avec une vitesse et une agilité surprenantes pour sa corpulence, le pourri plongea vers un chevet du lit et eut le temps d'enfoncer la touche rouge d'un interphone posé dessus. Rapide comme la foudre, la 9 mm du sinistre Beretta lui fit éclater le genou. Il hurla de douleur et s'écroula, mais il était trop tard.

Dehors, un concert de sirènes en folie s'était déclenché.

L'alerte générale !

CHAPITRE VINGT

L'Exécuteur repoussa le M.16 équipé du lance-grenades dans son dos et attira Alma à lui. Elle avait réenfilé son jean et une chemise largement déchirée. Visage livide, elle semblait perdue dans un cauchemar intérieur. Bolan lui intima :

— Accrochez-vous à la bretelle de ce fusil et ne la lâchez plus. Quoi qu'il arrive.

Elle obéit avec des gestes automatiques. En tremblant des pieds à la tête. Choquée. Bolan s'était emparé de l'énorme Colt 44 de Ramos. Psychologiquement plus efficace. Il le passa sous le menton de Da Rima et se colla à son large dos. Avec ce calibre, il pouvait le décapiter entièrement.

— Brognola et Braning ? questionna-t-il, menaçant.

— Pri... prison, coassa le *fazendeiro*.

— OK. Tu fais comme je dis, prévint l'Exécuteur de sa voix sépulcrale. Si un de tes marioles fait le con, tu es mort.

Da Rima était décomposé. Il avait eu le genou entièrement éclaté par la balle de 9 mm et s'était évanoui. Bolan l'avait réveillé d'un coup de crosse dans le nez. Très efficace. Sa large face vulgaire maintenant ensanglantée, le *mafioso* n'en menait pas large. Connaissant la légende de Bolan le Fumier, il savait que ses chances de survie avoisinaient le double zéro.

— On y va, lança l'Exécuteur en poussant Da Rima devant lui. Le garage.

Agglutiné ensemble, le trio passa dans le hall faiblement éclairé. Alma poussa un petit cri et se serra davantage contre Bolan. Dans le hall, il y avait à présent une véritable armée. La garde prétorienne du *fazendeiro*. Les *pistoleiros* qui, sans le moindre remords, allaient exécuter froidement les paysans miséreux parfois surpris à squatter des terres revendiquées par Da Rima. Rien que des ordures. Au moins vingt tueurs. Armés jusqu'aux dents et les yeux allumés de haine. De peur aussi. Car, comme une traînée de poudre, et sans qu'on sache comment, le bruit s'était répandu de la présence de Bolan le Fumier. Celui-ci leur envoya un sourire glacé.

— Un seul bouge, tout le monde trinque, lâcha-t-il de sa voix d'outre-tombe. Les armes à terre. Vite.

Il y eut un flottement et Bolan sentit que les choses risquaient de

se gâter. Dans sa main gauche, le Beretta. Il envoya un pruneau à celui qui semblait commander. L'autre poussa un grognement, porta les mains à sa poitrine et, bouche ouverte de saisissement, il s'écroula. Tué net. Une balle en plein cœur.

— Flingues à terre, répéta l'Exécuteur sur le même ton tranquille.

Cette fois, ils obéirent et le trio put gagner la porte qui desservait directement les dépendances. Prudent, Bolan décrocha une grenade de sa ceinture et prévint :

— Si vous faites les cons, tout saute.

Il serra la goupille de l'engin entre ses dents et poussa Da Rima en avant. Mais au moment où il se retournait pour faire passer Alma avant lui, il intercepta un reflet dans le groupe des tueurs. Et, de son regard exercé par des années de guerre intensive, il identifia immédiatement un petit Bodyguard Smith & Wesson modèle 49 à chien de percuteur « enveloppé » dans sa carcasse, et au canon de deux pouces. Si l'arme avait été bronzée, l'Exécuteur aurait peut-être été tué ou blessé. Mais le tueur aimait le clinquant et avait préféré la version nickelée du petit revolver de police. Le Beretta cracha la mort et, dans la foulée, il balança la grenade. Dans la confusion, ce fut à peine si les autres comprirent ce qui arrivait.

— Vite, cria-t-il à Alma.

Il franchit la porte une demi-seconde avant l'explosion, la claqua derrière lui. Aussitôt après, elle trembla dans son cadre, frappée par une multitude d'éclats mortels. Heureusement très épaisse, elle résista bien et de ce côté, personne n'eut de mal.

À en juger par les cris d'agonie qui venaient du hall, ça n'était sûrement pas pareil de l'autre côté.

— Le garage, activa Bolan.

Da Rima souffrait trop pour regimber. Docile, soufflant comme un bœuf, il indiqua une autre porte, tout au bout d'un couloir en béton. Seules, deux ampoules grillagées éclairaient ce dernier. Posément, l'Exécuteur les visa et les fit éclater. Inutile d'offrir des cibles trop faciles. Dans le noir, il sentait encore plus Alma trembler contre lui. Il la rassura d'une pression de main et redonna l'ordre d'avancer. Malgré le béton, ils entendaient parfaitement la sirène. Cela ajoutait au stress. Mais depuis longtemps le guerrier solitaire n'était plus sensible à ce genre de chose. Calme, il répertoriait en esprit ce qui lui restait à accomplir.

Un vrai parcours du combattant.

Et si Walther se plantait, c'était fichu.

La porte du garage s'ouvrit et, tout de suite, dans la lumière d'aquarium qui l'éclairait, l'Exécuteur repéra les flingueurs. Deux derrière chaque voiture. Et il y avait cinq voitures. La Cadillac blindée, deux Land-Rover, une Bugatti de collection, blanche aux

sièges rouges, et une rutilante Mercedes 500 SEL longue métallisée or.

— Ordonne le repli à ces minables, souffla l'Exécuteur à l'oreille de Da Rima.

L'autre aboya aussitôt plaintivement.

— Tirez-vous, bande de cons !

Les dix *pistoleiros* se relevèrent comme un seul homme. Indécis, ils fixaient le trio jailli du couloir sombre. Da Rima pleurait presque.

— Tirez-vous ! gémit-il.

Mais comme personne ne se décidait encore à bouger, l'Exécuteur lâcha une terrible ogive de 44. Cela fit un bruit infernal et Da Rima qui avait reçu l'onde de choc contre l'oreille hurla. Quant à celui qui s'était trouvé sur la trajectoire, il n'avait plus de tête.

C'est-à-dire, plus du tout. Juste quelques tendons blanchâtres émergeant du cou haché et des jets de sang fusant des carotides. Balle explosive ! Un vicelard, feu Ramos ! Bolan vit le type sans tête se décoller lentement du mur contre lequel le terrible projectile l'avait envoyé s'écraser. Laissant une large traînée de sang et quelques lambeaux innommables, le mort glissa à terre, rejoindre ses débris de tête. Psychologiquement, ce fut terrible. Pourtant sûrement pas des saints, les flingueurs reculèrent précipitamment en direction des grandes portes du garage. Mais l'Exécuteur était très en colère. À cause de l'état d'Alma. Et il était inquiet pour Brognola. Alors, pour punir tous ces pourris d'avoir choisi le mauvais camp, il vida le chargeur du Beretta et fit suffisamment de morts pour avoir le temps d'engager un nouveau chargeur... qu'il vida aussitôt. Complètement paralysés par la présence de leur boss, les pourris étaient maintenant tous morts. Sauf un. Volontairement épargné par Bolan. Ses copains n'avaient eu le temps que de tirer deux balles. Une dans le plafond, une autre dans un pneu de la Bugatti. Un de moins à crever pour l'Exécuteur. Il fit éclater les autres, ne laissant que la Cadillac intacte. Il désigna cette dernière au rescapé tremblant et désarmé.

— Mets-toi au volant, ordonna-t-il de sa voix qui évoquait la mort. Et fais ce que je te dis.

L'autre ne se fit pas prier. Un instant plus tard, l'Exécuteur, Alma et Da Rima à l'arrière, la lourde limousine blindée s'ébranlait pour quitter le garage. En roule pour le dernier volet du blitz. Vers la prison.

Dehors, les sirènes en folie hurlaient toujours.

CHAPITRE VINGT ET UN

Les portes monumentales de Song-Song étaient là. À trois ou quatre mètres du capot de la Cadillac. Des portes qui ne s'ouvraient toujours pas. Malgré les coups d'avertisseur répétés. Da Rima en tremblait. D'énervement et de trouille. Il chevrota :

— Je... c'est le système automatique. En ce moment, il a des ratés. Près de lui, l'Exécuteur gronda :

— Appelle les gardes sur ton téléphone de bord. Dis-leur d'ouvrir à la main. Et parle en anglais.

Transpirant à grosses gouttes malgré la climatisation, le Brésilien obéit. Bolan prit l'écouteur et entendit une voix annoncer respectueusement que le système de sécurité interdisait même l'ouverture à la main. Prévu pour les tentatives d'évasion. Pas bête, mais terriblement embêtant. Finalement, l'Exécuteur soupira :

— OK, dit-il. On va tâcher d'arranger ça.

Puis, s'adressant à Alma qui semblait un peu mieux, il questionna, montrant son Beretta de nouveau rechargé :

— Vous sauriez vous servir de ça ?

— Pour tuer ce porc, je saurai, feula Alma.

Bolan se hâta de tempérer :

— Attention, Alma. Il est notre bouclier, fit-il valoir en poussant Da Rima contre la vitre de portière, pour qu'on voie bien de l'extérieur qu'il était menacé.

Alma fit signe qu'elle savait et, les prunelles allumées de haine froide, elle empoigna l'automatique pour le poser sur la tempe du *fazendeiro*. Ce dernier comprit qu'avec elle, ce serait encore plus dur qu'avec Bolan. Parce qu'elle avait vraiment TRÈS envie de le tuer. Il attendit que l'Exécuteur ait quitté le véhicule avec son gros sac à dos, en emmenant le *pistoleiro-driver*, pour chevroter :

— Me tue pas ! Sinon, vous pourrez jamais sortir d'ici.

Alma ne répondit même pas. Elle avait vu les caméras de surveillance sur le mur de Song-Song et, en bonne journaliste, elle sut immédiatement en jouer. En enfonçant un peu plus le canon du Beretta dans la tempe du pourri. Bien qu'ayant l'impression que tout en elle était brisé, elle avait recouvré suffisamment de lucidité pour évaluer la situation à sa juste valeur. La vengeance était un plat qui se mangeait froid. À travers le pare-brise, dans la lumière conjuguée des

phares de la voiture et des projecteurs de surveillance, elle voyait à présent Bolan obliger le chauffeur à accomplir à sa place un mystérieux travail. Quand, un moment plus tard, ils revinrent à la voiture, l'Exécuteur commanda aussitôt :

— Recule un peu.

L'autre obéit et la Cadillac s'immobilisa de nouveau. À environ cent mètres. L'Exécuteur sortit alors un petit boîtier de sa poche de combinaison. Un boîtier qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui qui avait servi quelques jours plus tôt à télécommander la destruction du ranch californien. Un curseur rouge y était allumé. Il tendit le bras devant lui, enfonça le curseur et, dans la seconde suivante, une explosion infernale souffla les deux massives portes de Song-Song. Elles se tordirent, éclatèrent, s'abattirent enfin dans un concert de fracas divers, accompagnées dans leur chute par de grands pans de murs. À cet instant, Bolan capta le regard du chauffeur dans le rétroviseur. Il observait quelque chose derrière eux. L'Exécuteur tourna la tête et vit alors les phares. Beaucoup. Au moins vingt véhicules lourds. Au même moment, ils entendirent un grondement dans le ciel et il crut que l'orage éclatait de nouveau. Dix secondes plus tard, il était détrompé.

Des hélicos.

Il se souvint alors de ce que lui avait dit Necker à propos des effectifs héliportés de la base de Da Rima. Visiblement, le crash de Balsamo n'avait pas tout détruit. Mais cela n'avait plus guère d'importance. Tant qu'il détiendrait Da Rima, ils ne risqueraient pas grand-chose. Il vit les phares des hélicos descendre et s'immobiliser au sol, non loin des véhicules. Tout ce beau monde devait être un peu perdu, à attendre des ordres qui ne venaient pas. Bolan s'adressa au chauffeur :

— Ne rêve pas. Avance.

Tandis que la Cadillac s'ébranlait, il s'essuya le front d'un revers de manche. Le sang, un moment arrêté, s'était remis à couler. Sans doute une déchirure du cuir chevelu. Souvenir de son crash en voile.

Curieusement, soufflés par l'explosion, gravats et portes avaient été catapultés un peu partout, mais sans trop gêner l'accès. Dans la lumière des phares, Bolan devina un poste de garde effondré, duquel émergeait une silhouette titubante. Quand la Cadillac arriva à sa hauteur, l'Exécuteur abaissa la glace de son côté et le gros Colt 44 en main, il ordonna au type :

— Dans deux minutes, je veux mes amis dans la cour centrale.

— Plus les dix mineurs, intervint alors Alma. Dites-lui de libérer aussi les mineurs emprisonnés. Ce porc n'hésite pas à faire tuer les paysans ou les mineurs qui lui résistent.

Bolan haussa un sourcil admiratif. Alma Spencer était une sacrée

bonne femme.

— Tu as compris ? lança-t-il au gardien.

Visiblement sonné, l'uniforme souillé et déchiré, l'interpellé hocha la tête. Complètement abattu, il lança un regard terne du côté de Da Rima, avant de grommeler :

— Suivez-moi.

— Go, lança l'Exécuteur.

La berline s'ébranla de nouveau. Devant eux, le gardien ouvrait des grilles, sans les refermer derrière. Il avait compris que c'était inutile. Entre Bolan et Alma, l'énorme *fazendeiro* transpirait comme une douche. Il devait abominablement souffrir du genou et c'était miracle qu'il ne s'évanouisse pas encore. Sans doute la trouille.

Comme pour accréditer cette thèse, l'autre grinça soudain :

— Me bute pas, Bolan. Si tu me laisses vivre, je te dirai des trucs.

— Des trucs ?

— En rapport avec la sécurité de ton pays. Mais j'en dirai pas plus maintenant.

De l'autre côté de la banquette, Alma émit un petit rire méprisant et glacé. Mais ses yeux ne souriaient pas du tout. Un peu plus tôt, elle n'avait rendu le Beretta à Bolan qu'à contrecœur. Sa haine pour Da Rima transpirait par tous les pores de sa peau. C'était compréhensible. Mais alors que Bolan allait questionner le *fazendeiro*, la Cadillac stoppa dans une grande cour rectangulaire. Aux ordres, le gardien attendait. Toujours apparemment sonné.

— Va chercher mes amis, intima l'Exécuteur. Tu n'as plus qu'une minute.

— Fais ce qu'il dit, connard ! cria Da Rima qui trouvait sans doute que ça traînait.

Bien abject, le grand *mafioso*. L'autre disparut enfin. À cet instant, des cris fusèrent au-dessus d'eux. Des appels en portugais.

— Ce sont les mineurs accusés de rébellion, renseigna sombrement Alma.

— On va les libérer, on va les libérer ! grinça Da Rima. Je vous le jure, madame !

Si, à cette seconde, la journaliste avait toujours été en possession du Beretta, elle aurait sûrement tiré. À ce stade, la couardise méritait effectivement des médailles... en plomb.

Ils attendirent en fait plus de deux minutes.

Derrière son volant, le flingueur rescapé se faisait de plus en plus petit. Si on pouvait l'oublier... Mais le gardien en question revenait enfin. Accompagné de deux hommes. Enfin, trois.

Brognola et Necker !

Le fédéral braquait le 357 du maton dans les reins du *consigliere-taupo*, et malgré sa faiblesse et les tortures endurées, portait le

troisième sur son épaule. Quand ils arrivèrent près de la Cadillac, et que l'Exécuteur vit les visages de ses amis, une bouffée d'émotion l'envahit. Il les aurait embrassés. Brognola ! Vivant ! Et Necker, qu'il retrouvait... de l'autre côté de la barrière. Tandis que l'Exécuteur ouvrait sa portière, Brognola souffla tristement :

— Peter est mort. J'ai descendu son tueur.

Il s'était visiblement davantage adressé à Alma. Cette dernière baissa la tête, murmura seulement :

— Je l'aimais bien.

La plus belle oraison funèbre jamais entendue par l'Exécuteur. Parce que la plus pudique.

Entre Alma et Bolan, Da Rima se réduisait dans son siège. Ce qui était une manière d'exploit. Mais déjà, Bolan braquait le 44 sur le ventre de Necker.

— Et celui-là ? demanda-t-il à Brognola.

Il se méfiait des caméras cachées. Impératif absolu, ne jamais compromettre la taupe fédérale. Brognola lâcha :

— Un *consigliere*. Pas complètement pourri. Il a essayé de négocier. Il y en avait d'autres. Ils se sont tirés.

— Laisse-moi la vie, Bolan ! supplia alors Necker. Moi, j'ai jamais descendu personne !

Ce qui était archi-faux. Il avait tué. Quand il opérait sur le terrain pour l'agence fédérale. Mais l'Exécuteur n'allait quand même pas le crier sur les toits. Il hocha la tête, se fouilla, lui tendit une petite médaille en bronze. La médaille du tireur d'élite. Sa signature.

— Tu donneras ça à ton boss, pourri. En lui disant qu'un jour, je le flinguerai. Maintenant, casse-toi, ordonna-t-il. Si tu recroises ma route une seule fois, je te fais sauter le caisson.

Après un dernier regard entre eux, la taupe fédérale s'éloigna, disparut dans la nuit. Encore une fois, leurs destins s'étaient croisés. Il retournait dans l'ombre et l'Exécuteur allait poursuivre sa guerre. Mais tous deux continueraient d'œuvrer pour la même cause. Le bien.

— Qu'est-ce qu'on fait ? questionna Brognola.

Il avait allongé le cadavre de Braning sur les pavés de la cour et titubait sur place.

— On attend, répondit Bolan. On attend l'hélico.

Brognola hocha la tête, vint s'asseoir à côté du chauffeur. Sans un regard pour Da Rima. Bolan l'informa que le *mafioso* souhaitait négocier sa vie contre des révélations, et une lueur d'intérêt passa dans ses prunelles lasses. Le professionnel reprenait le dessus. Le gardien était toujours planté dans la cour, mais pas un seul autre pourri n'avait fait son apparition. Retranchés dans le pénitencier, ils préféraient sagement attendre la fin de l'histoire. Prisonniers de leur prison. L'attente dura longtemps. Au loin, il y avait effectivement des

bruits de rotors, mais aucun hélico ne vint se poser dans la cour. Quand l'aube vint colorer de rose le sommet des murs gris, l'Exécuteur commençait à se résigner. Pour une raison ou pour une autre, Walther lui avait fait faux bond. Il ordonna au gardien toujours prostré :

— On sort. Marche devant la bagnole.

CHAPITRE VINGT-DEUX

L'idée de l'Exécuteur était de négocier un des hélicos qui stationnaient à quelques centaines de mètres. Et si la bagarre se déclenchait, il aurait au moins la consolation de vider ses chargeurs et ses grenades avant de se faire descendre.

Car il ne devait pas s'illusionner. Face à de tels effectifs et privé de son char de guerre, il n'aurait pas le dernier mot. Même avec son otage. Un *boss-mafioso*, ça se remplaçait. Et en face, ils le savaient mieux que quiconque. Ils sacrifieraient celui-là et serviraient le prochain.

La vie était simple, finalement.

Fataliste, l'Exécuteur donna l'ordre au chauffeur de quitter la prison et de s'approcher des hélicos. Puis, au gardien-zombie, il donna instructions de négocier leur départ. S'il échouait, il mourrait le premier.

Dès que la Cadillac émergea hors de la prison, dans l'aube triomphante, ils virent tous les canons de quatre blindés dirigés dans leur direction. Près de Bolan, Da Rima qui s'était quand même évanoui revint à lui en geignant. Il comprit tout de suite et supplia en pleurant :

— Laissez-moi leur parler. Moi, ils m'écouteront.

Bolan hésita et Alma intervint, amère :

— Inutile. Cette affaire le dépasse. Ils le sacrifieront.

— Exact, dit à son tour Brognola. Quitte à crever ici, autant retourner dans la cour.

Aussi amer. Ces deux-là avaient l'air d'en savoir pas mal. L'Exécuteur réfléchissait. Mais au moment où il allait passer outre ces sages recommandations, il vit nettement le servant d'un canon sur chenilles US ultra-moderne se pencher pour les ultimes réglages.

— Ils vont tirer ! s'égosilla subitement Da Rima. Les salauds ! Ils ont décidé de...

— La ferme !

La voix sépulcrale de l'Exécuteur avait claqué dans l'habitacle. Da Rima paniquait trop vite. Visiblement, ceux d'en face attendaient un ordre précis qui ne venait pas. Un ordre de plus haut que Da Rima. Ce qui prouvait qu'il *croyait* seulement être le grand chef. Il n'était finalement qu'un instrument. Un simple pion du *Protector*. D'un coup,

Bolan prit sa décision :

— On retourne, lança-t-il au chauffeur. Lentement.

Il allait les amuser un peu, les pourris. Déjà, il avait sorti les tubes SMAW du grand sac. Il les emboîta, engagea une roquette dedans, observé par tous les regards. Puis, alors que la berline allait de nouveau franchir les limites de la prison, il passa le tube par la portière, visa, tira la balle de visée lumineuse qui éclata sur l'avant du véhicule chenillé. Il enfonça la détente de mise à feu, un éclair orangé fusa et, là-bas, le véhicule se transforma en chaleur et en lumière. Derrière l'explosion, il y eut des hurlements, des ordres et des coups de feu. Mais toujours pas de canon. Tandis que la Cadillac réintégrait précipitamment la prison, l'Exécuteur esquissa un sourire glacé. Si son idée était bonne, il pouvait retourner négocier un hélico.

Mais comment savoir si elle était bonne, cette idée ?

Comme pour répondre à cette question, il y eut soudain un autre bruit de rotor. Un hélico. Venant de l'est et s'approchant rapidement. Ils étaient revenus dans la cour et les mineurs libérés les observaient comme s'ils étaient des extra-terrestres. Puis ils levèrent la tête vers le rectangle de ciel rose et tout le monde vit soudain apparaître l'engin. Un gros H.37 Mojave tout blanc à cabine surélevée de la compagnie forestière *Transamazonia*. Walther avait fait fort. Avec ça, on pouvait embarquer un petit bataillon. Quand l'hélico se posa enfin, une haute silhouette apparut dans l'ouverture latérale inférieur.

Grimaldi.

Comme convenu, il avait réussi à rejoindre l'ex-mercenaire qui avait fait escale à Tucurui pour l'attendre. D'un geste impératif, il appela le groupe et Bolan pressa le mouvement. Dans le vacarme des rotors, Alma cria :

— Et les mineurs ?

Bolan leur fit également signe d'embarquer. Bien sûr, si les radars les prenaient en chasse et si les missiles étaient lâchés, tout le monde sauterait. Mais ceux-là étaient de toute façon fichus. Alors...

Alors... aucun missile ne fit exploser le gros hélico. L'idée de l'Exécuteur était bonne. Les transmissions n'avaient pas fonctionné entre l'état-major survivant de la base et le central radar. Les décideurs « militaires » du petit empire de Da Rima avaient tout simplement laissé l'hélico partir, persuadés qu'ils étaient que ce dernier serait très vite rattrapé par un missile. Ça n'aurait alors été qu'un accident. Un très innocent crash. D'ailleurs, dans ces régions de *selva*, on n'aurait peut-être jamais retrouvé les restes de l'épave.

Tel était pris qui croyait prendre.

— Non !

Occupé à désinfecter ses plaies grâce à la trousse médicale de

bord, l'Exécuteur tourna la tête et son sang se figea. Tout au fond de la grande cabine inférieure, Alma était debout. Elle s'était emparée d'un des Beretta dans le sac de Bolan et le braquait sur l'énorme Da Rima. Livide, transpirant de douleur, le *fazendeiro* roulait des yeux blancs de panique. Il secouait la tête en criant :

— Non !

Mais Alma n'écoutait rien. Insidieusement, elle avançait, faisant reculer Da Rima vers la porte fermée.

— Ouvre, cria-t-elle dans le vacarme des moteurs.

— Non !

— Ouvre !

— NON !

L'Exécuteur s'était redressé, mais, plus près que lui d'Alma, Brognola se précipitait déjà. Alors, comme dans un ballet étrange, les six mineurs se levèrent à leur tour. Ils avaient compris aussi. Et leurs faces brutales reflétaient exactement ce qu'ils pensaient. Ils étaient d'accord avec cette étrangère. Eux aussi voulaient la mort de cette ordure de Da Rima. Et cette mort-là leur convenait tout à fait.

— NON ! hurla le *fazendeiro*. NON ! Je vous donnerai tout !

Bolan se rassit. À moins de tirer sur ces mineurs, il n'y avait rien à faire. Et il n'avait pas l'intention de tuer ces pauvres bougres. Quant à Brognola, il hésitait. Les « révélations » promises par Da Rima lui faisaient bien envie. Surtout si elles avaient trait à la sécurité des USA. Mais subitement, tout alla trop vite. Les mineurs s'étaient précipités vers Da Rima. L'un d'eux fit coulisser la porte latérale, tandis que les autres resserraient le cercle autour du *mafioso*. Dans le mouvement, un autre écarta Alma. Avec douceur. Comme pour la protéger. Peut-être tout simplement d'elle-même. Car tuer un homme laisse toujours une cicatrice à l'âme. Alma n'avait vraiment pas besoin de ça. Un flot d'air mouillé et qui sentait bizarrement la forêt pénétra en trombe dans la cabine. Enfin, lançant un ordre, celui qui avait écarté Alma avança encore d'un pas. Aussitôt suivi des autres. Da Rima poussa alors un hurlement si strident que tout le monde eut mal aux oreilles. Mais, aspirée par le terrible appel d'air, sa monstrueuse masse était déjà en déséquilibre. À cet instant, son talon buta dans une aspérité de la tôle et, dans un grand moulinet de bras, il bascula en arrière.

Son hurlement se perdit dans le vide.

Et la porte se referma.

Plus personne ne parla pendant longtemps. Quand enfin la tension retomba un peu, Alma vint lentement s'asseoir sur la banquette latérale, près de l'Exécuteur. Ils restèrent un moment sans parler, puis ce fut elle qui rompit leur mutisme.

— Les infos de Da Rima, elles sont là, dit-elle en posant une main sur son ventre.

— Hein ? fit Bolan, incrédule.

Une ombre de sourire désabusé flotta une seconde sur les belles lèvres de la journaliste lorsqu'elle dit encore :

— Si ces porcs avaient réussi à me violer, ils l'auraient trouvé.

Bolan ouvrit des yeux ronds.

— Trouvé quoi ?

— Un film 24x36. Dans sa boîte étanche. Des photos révélatrices. C'est moi qui les ai faites. Au camp militaire de Da Rima. Puis on s'est fait repérer. Quand on a essayé de fuir par les *igarapés*, je n'ai pas voulu m'en séparer. Alors, j'ai caché le rouleau dans le seul endroit sûr que j'ai trouvé.

Elle désignait toujours son ventre. L'Exécuteur avait compris. Il hocha la tête, lança un regard admiratif à Alma. Il ignorerait sans doute toujours si elle était réellement la fille naturelle du président des USA, mais il savait d'ores et déjà une chose... c'était une sacrée bonne femme.

Son regard le lui dit, et elle lui sourit.

Enfin !

*

* *

Le soir même, en présence de Brognola et d'Alma, les photos étaient développées dans le laboratoire désormais « orphelin » de Ricardo Balsamo. Il y en avait une douzaine. Certaines en plan américain, d'autres en gros plan. Toutes représentaient le même groupe d'hommes. Au nombre de quatre. Da Rima et trois inconnus. Mais pas inconnus pour tout le monde. Quand elles furent accrochées au fil de séchage, Brognola pointa son index sur une photo montrant les intéressés en train de se serrer la main et désigna le premier « inconnu ». Un grand sec, au profil d'oiseau de proie.

— George Belcher, récita le fédéral. Super-capo du trafic d'armes sur toute l'Amérique latine. Alimente notamment les foyers insurrectionnels et de guérilla. De tous les camps.

Puis, passant au deuxième « inconnu », il révéla sur le même ton de récitation :

— Antonio Arriga, ancien conseiller du ministre de la Défense de Fidel Castro, puis ancien chef des services secrets cubains. Grand spécialiste de la subversion. Quant au quatrième bonhomme, il s'agit ni plus ni moins de Fedor Kalachine.

— Un Russe ? s'étonna Bolan :

— Affirmatif. Anciennement colonel des services du GRU[9] et actuellement à la retraite. Du moins, officiellement.

Brognola se tut, et ce fut le silence.

Épais, plein de souvenirs pas très gais et de sombres pensées. Finalement, ce fut encore Alma qui lâcha le mot de la fin. Presque timidement :

— Ça, c'est un scoop !

Elle avait sacrément raison.

[1] Petit bras du fleuve en Amazonie.

[2] Gros propriétaires terriens au Brésil.

[3] Cf. *Pleins feux sur la mafia*. Exécuteur N°60.

[4] *Mort en Malaisie*. Exécuteur N° 73.

[5].Cf. *Les Sources de Sang* et *Mort en Malaisie*. Exécuteur N° 72, 73

[6]. Bonsoir, messieurs.

[7] Cf. *Débâcle à Rio*. Exécuteur N° 71.

[8] Forêt amazonienne.

[9] Services de Renseignement des Armées soviétiques